Le dossier de la guerre scolaire *(pp. 8 et 10)*

L'EXPRESS

125 frs

28 MAI 1959. — N° 415

VOULEZ-VOUS RIRE AVEC NOUS ?

(pages 34-35)

(Pic.)

LE MIME MARCEAU LISANT « L'EXPRESS » *(Voir pp. 38-39)*

« Bon, cela fait toujours passer une heure ou deux... »

(Molière - George Dandin.)

B 1- ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e)

Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)

Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %) PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

Recherche excellente **STENO-DACTYLO** libre de suite. Se présenter d'urgence : L'Express 29, r. de Marignan, 3e ét., à partir de 10 heures

Laboratoire Pharmacie banlieue Ouest recherche **SECRETAIRE 25-30 ans** Niveau minimum : fin d'études secondaires pour service documentation et prospection médicales Téléphone : CHA. 39-70

Ménage ONU cherche **JEUNE FILLE** sérieuse 21-35 ans libre début juillet pour s'occuper deux enfants 2 ans 1/2 et 1 an et tenir intér. pend. 2 ans à New-York. Ecr. av. réf. et photo : J. P. MARTIN, 333 West End Avenue, New-York 23 N.Y. U.S.A.

URGENT cherche étudiant avecap titudes pédagogiques qui accepterait partir vacances en Provence avec garçon 8 ans, du 1er août au 15 sept. et le ferait ravailler 2 heures par jour. Excell. référ. morales demandées. Ecrire no 4062, L'Express, 29, r. Marignan, Paris-8e

Maison Enfants région Paris cherche à partir de juillet 59 EDUCATEURS pour garçons 8 à 14 ans. Formation en cours de stage Ecrire HAVAS 1880/596, rue Vivienne, 17 - PARIS

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province. 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

VACANCES

CAMP JEUNESSE JUIVE Côte d'Azur LA GARDE (Var) 28 juin-29 août. 20 jrs : 20.000 f. C.D.J., 4, r. Notre-Dame-des-Victoires - CEN.25-09

VACANCES pour JEUNES JUIFS à URIAGE (Is.) 3 au 30 août 27.500 fr. (voy. compr.) pr jeunes 15-16 a., 6 sem. en Israël 80.000 fr. (Paris-Paris). Renseign. et inscriptions HACHOMER HATZAIR, 17, rue de la Victoire, PARIS (9e) - TRU. 63-69.

DIVERS

ROUATHERM DE PARIS

le Hammam français

137 bis, bd Haussmann PARIS-8e — ELY. 54-71

Sudation, massage, oxygéno-relax. Son nouveau traitement « Omer-Roua » vous redressera

CAPITAUX

SOCIETE EN FORMATION **RECHERCHE CAPITAUX** en vue achat appareils électriques destinés aux cafés-restaurants - Placement assuré **GROSSE RENTABILITÉ** Nantissement sur matériel - Ecrire L'Express, no 4036, 29, rue de Marignan, PARIS

FONDS DE COMMERCE

MAGASIN rue du 4-Septembre entre métro Opéra et 4-Septembre. Superficie 70 m2, entre-sol 150 m2, sous-sol 45 m2. Actuellement maison de couture. Bail à céder. Possibilité pour autre commerce. Ecrire BASTA, 5, cité Paradis, Paris-Xe

LOCAUX COMMERCIAUX

RUE DE PASSY Magasin d'angle et dép. 115 m2, sous-sol rés. 40 m2. Monte-ch. bail 9 a., tous comm. Loyer 400. Tél. PIG. 60-09.

LEDRU-ROLLIN Meilleur emplacement BOUTIQUE faç. 12 m. Superficie 70 m2, sous-sol **SPIRA** 4, rue Balzac BAL. 30-05

LOCATIONS (Demande)

J. Fille cherche **CHAMBRE et STUDIO** meublé ou non, Paris ou proche banlieue Tél. BALzac 19-68. Service Abonnements

Collab. de L'Express demeur. imm. en voie dém **cherche urg. log. à louer** 2 ou 3 p. Ecr. no 2605 L'Express, 29, r. Marignan

(Suite page 4.)

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

La lettre de « L'Express »

« QUE peut-on faire pour se distinguer ? On peut se présenter comme l'expression d'une classe ou d'un groupe d'intérêts. Voilà qui n'est pas à la portée de tous, car certaines classes doivent être discrètes, et certains groupes d'intérêts davantage encore. Alors, on invente, ou on aménage un faux problème, par exemple « la laïcité » (...). Que ceux-ci veuillent davantage, et que ceux-là tolèrent toujours moins, voilà une dispute qui longtemps encore subsistera ! Les princes des divers partis et syndicats pourraient imposer silence à ces mécontents. Pourquoi ne le font-ils pas ? La querelle permet de rallier des troupes. »

Ainsi s'exprimait M. Michel Debré du temps qu'il aspirait au pouvoir.

Selon les personnes bien informées, il conviendrait d'ailleurs de ne pas l'accabler. Il n'a point souhaité, dit-on, la guerre des écoles, et il n'en serait que l'impuissant instrument.

La voici cependant tout près d'embraser les plus pacifiques. Si, après les premières passes d'armes, le conflit éclate, on verra ce qu'est une opération politique rondement menée.

QUE cela plaise ou non, il existe encore, en France, quelque chose qui s'appelle la gauche. Elle a été disloquée, elle est embrouillée, et elle ne sait peut-être pas encore exprimer précisément ce qu'elle veut. Mais elle sait ce qu'elle ne veut pas.

Certains des meilleurs éléments de ce qui reconstituera un jour une gauche dynamique appartiennent, non par tradition paresseuse, mais en vertu d'une foi authentique, à des mouvements d'obédience catholique. Cela est surtout vrai, et vérifiable, hors des grandes villes. En même temps, l'attitude de nombreux dignitaires de l'Eglise de France à l'égard de la guerre d'Algérie, le courage de certains prélats comme celui d'humbles prêtres ou de simples militants chrétiens ont conduit toute une partie de la gauche laïque à constater que l'Eglise n'était point automatiquement l'alliée naturelle des forces d'argent et de la droite.

Quelque chose de neuf et de timide est né, quelque chose comme un respect et une compréhension réciproques. Entre chrétiens et laïques, une rencontre sur des idéaux communs, la découverte d'une coïncidence véritable, et non provisoirement tactique, dans la volonté de construire, lucidement, une société nouvelle, une entente fraternelle et sans malentendu.

Que reprenne la guerre scolaire, allumée au bon moment, et c'en sera fait de cette union, et de ce qu'elle pouvait porter d'espoir pour fonder l'avenir.

Que les uns se voient contraints de soutenir, la mort dans l'âme, les impétueuses revendications de l'école privée défendue par toute la droite de l'Assemblée, et ils réapparaîtront aux autres, dans leurs villes et dans leurs villages, comme irrémédiablement inféodés aux forces réactionnaires.

Tous les vieux réflexes de défiance et d'ironie réapparaîtront, d'autant plus vifs que la déception aura été profonde.

Du beau travail, en vérité, et à accomplir d'urgence, on le conçoit.

Que ces revendications trouvent la faveur du gouvernement, en même temps que celui-ci dépose, pour 1960 et 1961, une loi de programme engageant des dépenses sensiblement inférieures aux investissements minimums prévus au plan Le Gorgeu pour l'équipement scolaire et universitaire, et sacrifiant en particulier les écoles normales primaires, on ne saurait avec plus d'à-propos verser de l'huile sur le feu.

DANS une verte réponse, la Fédération de l'Education nationale peut écrire : « Beaucoup voient dans ces faits l'expression d'une volonté délibérée de compromettre en qualité et en quantité un recrutement (celui des instituteurs) déjà fortement compromis. »

D'aucuns se réjouissent cependant, à la perspective de se retrouver en terrain connu, et voient dans l'exaspération qui commence à monter, dans l'injure faite à l'école publique, à ses maîtres et à ses élèves, le ciment de colère qui ressoudera tous les éléments de la gauche cassée.

Terrain brûlé, ciment fragile, replâtrage sans avenir de vieilles liaisons où l'on ne se retrouve que pour mieux se déchirer ?

Peut-être. Mais peut-être pas.

Il semble en tout cas que nous allions tout droit au combat, et qu'il se produira à l'heure, au lieu et dans les formes fixés par les princes du nouveau régime.

Une chose est sûre : ceux qui auront voulu cela ne l'emporteront pas... au Paradis.

Françoise Giroud.

Une plaisanterie

Un grand nombre de personnalités parisiennes ont été victimes, la semaine dernière, d'une plaisanterie montée par un groupe d'étudiants.

Ceux-ci, se servant du nom de « L'Express », ont lancé un millier d'invitations priant M. X... ou Mme Z... d'assister à une réception que nous aurions offerte « pour célébrer le huitième anniversaire » de notre journal.

Sans conséquence pour nous, ce canular a dérangé des centaines de personnes auprès desquelles nous nous excusons ici de l'abus qui a été fait de notre nom. Nous tenons également à préciser, à l'intention des amis de notre journal qui pourraient se formaliser à juste titre de n'avoir pas été parmi nos invités, qu'aucune réception n'a été prévue ni organisée par « L'Express » à l'occasion d'un simple anniversaire qui aurait été, d'ailleurs, le sixième et non le huitième.

★

Mettez-vous à leur place

J'admire que vous puissiez encore vous indigner ou même vous étonner lorsque certains chefs militaires parlent avec enthousiasme de « la prochaine » et veulent nous faire partager leur enthousiasme.

Qu'est-ce qu'un chef militaire en temps de paix ? Un fonctionnaire comme les autres, pas très bien payé, condamné à jouer au bridge en garnison et à écouter les lamentations de Madame. Parce que la sous-préfète a un nouveau chapeau et pas elle. Qu'est-il en temps de guerre ? Un homme tout-puissant, bien payé, encensé par la presse, et devant qui les civils sont à genoux. Quand à Madame, elle peut faire joujou avec ses comités et autres ouvroirs.

Mettez-vous à leur place et soyez indulgents sinon compréhensifs. Ils ne sont pas plus coupables de vouloir une guerre de temps à autre que les betteraviers, les pétroliers, les ceci, les cela, bref, tous les groupes de pression qui défendent très normalement, eux aussi, ce qu'ils croient être leurs intérêts. Là où cela devient grave, c'est lorsque ceux qui ont la charge d'un pays laissent accroire que les uns ont le monopole du sens de l'intérêt public.

C'est le cas aujourd'hui.

CAPITAINE G...,
Allemagne.

Pas d'accord

Pas d'accord avec l'avant-dernier éditorial de Françoise Giroud.

Une règle de philosophie : « Ne jamais s'inquiéter des faits ne dépendant pas directement de votre volonté ».

Et combien y en a-t-il ?

Insérez, n'insérez pas...

GUY-MARC ALLIER.

Qui devons-nous prier ?

Après lecture de votre éditorial : « Sainte Jeanne, priez pour nous... » Qui pouvons-nous « prier », nous autres enseignants, pour conserver notre école laïque ? — Je suppose qu'ici encore les gens raisonnables estimeront qu'une « pacification » est préférable à « une guerre entre Français ». Si nous leur laissons, très entendu, le temps de la déchaîner — leur « guerre sainte » !

Et c'est alors que l'intelligence n'aura pas fini de « s'abâtardir » — et nous, dont la mission est d'éveiller des esprits, combien oserons-nous être à rester « réveillés » ?

PAULE DUCOLONÉ,
professeur de lettres.
Centre d'apprentissage garçons,
Varennes-sur-Seine (S.-et-M.).

L'Anti-France

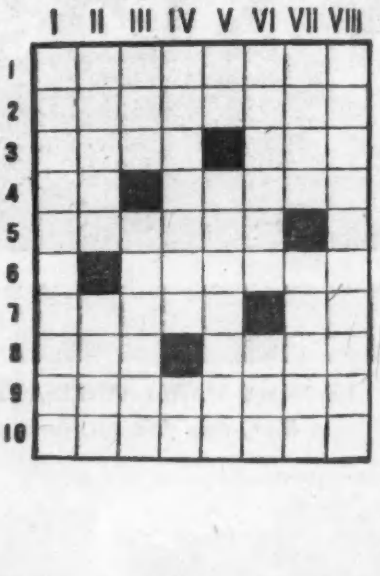
Votre éditorial nous désabuse, en nous donnant enfin la clef de votre position politique et morale. Vous êtes pour la solution libérale en Algérie, en effet, mais il s'agit de celle du libéralisme conservateur, celui de la bourgeoisie réactionnaire, catholique, juive ou athée. C'est pourquoi vous êtes actuellement alliés à tout l'anti-progressisme qui va du Parti Catholique Romain au Parti Communiste Russe.

Mais alors, en même temps, vous êtes l'Anti-France idéaliste et révolutionnaire, et c'est pourquoi, sans doute, l'Armée nationale tranchera un jour entre la France du libéralisme autoritaire et progressiste, qui veut étendre à l'Afrique par l'Algérie, son rayonnement et son influence de générosité et de grandeur, et

Mots croisés N° 189

HORIZONTALEMENT : 1. Héros de France. — 2. Dont les membres ne sont pas aussi rapprochés qu'il conviendrait. — 3. Aussi bon que la soupe, bien entendu. Pic dont le nom sonne comme un département voisin. — 4. Le début et la fin du mot précédent. Précaution souvent recommandée, quand on stationne en côte. — 5. Quand elle brûle les planches, on devrait plutôt l'appeler soleil. — 6. Se rompent avec un certain éclat. — 7. Réponse au familier qui frappe. Si vous les mettez à droite, vous y gagnez beaucoup. — 8. Doit être placé avant moi, en principe. Déjà plus utilisable, s'il s'agit du lin ou du chanvre. — 9. Sa place est à la barre. — 10. A peu près normale, à Marseille.

VERTICALEMENT : I. Manque peut-être un peu de maturité pour entendre la réponse du berger. — II. Très au-dessous du bourg. Agée, n'inspire pas le respect. — III. Habitué. Optimale serait mieux et justifierait le sens. — IV. Seul le président de la République peut, dans certains cas, le faire. Dans Grenoble, mais ni dans Chambéry, ni dans Valence. — V. Diminutif masculin, parfois un peu péjoratif. Va et vient et recommence. — VI. Mise au point. Désinence de noms d'outil. — VII. Le mouvement n'y était pas admis sans débat. Qui a peu de chances de devenir une grande bringue. — VIII. Futur Etat, quand il sera plus peuplé ou plus policé.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	F	E	T	I	E	R
2	O	M	E	L	E	T	T	E
3	R	I	R	E	■	O	R	S
4	D	■	M	I	G	N	E	T
5	E	M	E	S	E	■	C	I
6	L	A	■	O	N	D	I	T
7	E	M	A	N	E	R	■	U
8	T	E	X	■	T	O	R	E
9	T	R	A	C	T	I	O	N
10	E	S	T	P	E	T	I	T

Solution du N° 188

le libéralisme conservateur et tartufe d'une France châtrée.

Vive l'Algérie française d'une République autoritaire et progressiste, fille aînée de la Grande Révolution.

JEAN D'ALIGUIAIRES.

Contre « L'Express » ?

Certains disent qu'ils n'achètent plus votre journal parce que François Mauriac aime trop de Gaulle. D'autres ne l'achètent plus parce que vous n'aimez pas assez de Gaulle !... Il y a quelque chose d'un peu ridicule dans tout cela — et je doute fort que ces mécontents trouvent un autre journal où ils pourront lire à la fois des articles d'hommes de gauche et ceux de grands chrétiens comme François Mauriac et le Père Barthélémy. C'est cela qui est magnifique — et c'est cela la démocratie. Courage, vous avez de nombreux amis. Et d'ailleurs : de plus en plus de lecteurs.

M.D.,
Paris.

Un nouveau référendum

Depuis la venue au pouvoir du général de Gaulle, nous avons passé par des alternatives d'espoir et de déceptions en ce qui concerne la guerre en Algérie. Je ne pense pas qu'il y ait les bons musulmans et les mauvais Français... ni l'inverse. Je ne pense pas que les Arabes ont choisi la bonne voie pour la libération véritable — qui reste pour moi celle qu'a tracée Gandhi et qui coupe court aux cycles de haines, vengeances et revanches.

Cependant dans la conjoncture actuelle les négociations me paraissent souhaitables bien qu'elles ne soient pas le remède ni la fin de tous les problèmes.

Aussi, personnellement, je prends part à une campagne pour un référendum sur la guerre en Algérie. Son efficacité ? Je n'en suis pas convaincu. Du moins montrera-t-elle que des Français sont prêts à épauler le général de Gaulle dans l'éventualité de négociations. Et puis, est-il nécessaire d'espérer pour agir ?

GUY PERENNOU,
Toulouse.

[*A sa lettre, notre correspondant joint un bulletin imprimé ainsi conçu :*

Campagne pour un référendum sur la guerre d'Algérie.

M... Adresse... demande au général de Gaulle de vouloir bien, conformément à la Constitution, procéder à un référendum national sous la forme suivante :

1. — Etes-vous pour la cessation de la guerre d'Algérie ?

NON - OUI.

2. — Etes-vous partisan d'une négociation directe avec le F.L.N. et les autres représentants des musulmans d'Algérie ?

NON - OUI.

3. — Croyez - vous nécessaire d'aborder avec eux les questions politiques, économiques et sociales posées par la coexistence des deux Communautés d'Algérie ?

NON - OUI.

4. — Pour entamer les pourparlers, le gouvernement français doit-il consentir à se rendre en pays neutre ?

NON - OUI.

Le secrétariat de cette campagne est assuré par Mme LAIDAIN, Boite Postale 89-09 - Paris-9e.]

Vivre quotidiennement

La lettre de Françoise Giroud est empreinte d'une infinie tristesse qui masque une sourde révolte contre les propos de Camus à la Télévision. Comment l'auteur des « Justes » peut-il nous conseiller l'adoption d'une morale «bourgeoise» faite de démission, de lâcheté à l'égard de ce qui ne peut nous être étranger, les sous-développés, les sous-alimentés, etc. ? Nous qui ne sommes pas des engagés politiques, permettez qu'on vous dise que souvent on est las aussi d'entendre vos lamentations sur « les ultras, les fascistes, les paras, les colonels, les colons, les lobbies, les tout-ce-que-la-France-n'a-pas-fait-en-Algérie, les tortures, les camps d'internement » et que l'on vous laisse d'abord reprendre votre souffle, dominer votre sentiment d'infinie culpabilité mêlé d'une secrète jouissance et que l'on continue à « vivre quotidiennement » comme disait Péguy.

Pour un groupe d'étudiants,
JEAN-PIERRE DAY,
Paris.

Voilà le tableau

Je suis un étudiant et je lis régulièrement « L'Express ». Il m'apporte ce que la vie quotidienne m'enlève: la confiance, l'espoir.

Je voudrais vous dire combien la vie de l'étudiant est difficile. Je passe sur les problèmes de la place dans les facultés : à Bordeaux, certains cours ont lieu dans un bâtiment municipal qui est loin de la fac, les amphis sont bourrés. On fait la queue pour travailler à la bibliothèque. Alors on en est réduit à travailler dans un café, au milieu de la fumée et des bruits de machines à sous.

Le gros problème reste le logement : la Cité est prise d'assaut et seuls les pistonnés y ont accès. Le seul recours est la chambre à un prix exorbitant.

On a ouvert cette année un « central » pour les repas. Il m'est arrivé plusieurs fois de venir à 12 h. 15, de faire la queue jusqu'à deux heures dans les escaliers ; je repartais sans avoir mangé, en achetant du chocolat.

Voilà le tableau. En face le gouvernement serre la vis pour les bourses, engloutit des milliards en Algérie. Et il faudra y partir un jour pour se faire tuer. Voilà l'espoir de la jeunesse française.

M. C.
Bordeaux.

Le complot des cigognes

Le film soviétique « Quand passent les cigognes » est projeté en ce moment à Alger. La critique de « L'Echo d'Alger » a été favorable. Mais dans son numéro du 9 mai, le même journal publie la très longue réponse indignée d'un lecteur où je lis en particulier ceci :

« Ce film est un remarquable élément de l'offensive de paix lancée contre l'Occident par la Russie soviétique dans le cadre de la guerre subsersive permanente livrée à l'Occident. Le film tout entier est fait pour susciter chez le spectateur occidental moyen l'horreur de la guerre en général (...).

« Le thème et les arguments qui le développent rendent impossible la projection d'un tel film en U.R.S.S. Ce film a été réalisé exclusivement en vue du Festival de Cannes et de l'exportation vers les pays occidentaux ».

Suit une longue analyse dont je vous fais grâce bien qu'elle vaille son pesant d'or.

Il faut lire une telle lettre pour apprécier le délire où nous vivons ici. Mais, dans la mesure où il arrive encore de rencontrer en Algérie des gens qui ne sont pas devenus complètement fous, et avec lesquels on peut parler, j'aimerais une certitude : « Quand passent les cigognes » a-t-il bien été projeté en U.R.S.S., contrairement aux déclarations reproduites par « L'Echo d'Alger » ?.

ALBERT F...,
Alger.

[*« Quand passent les cigognes » est sorti en U.R.S.S. fin* 1957. *C'est seulement en mai* 1958 *que le film a été présenté au Festival de Cannes. Il a obtenu, en U.R.S.S., un succès triomphal qui se poursuit d'ailleurs, la carrière du film sur le territoire soviétique étant loin d'être achevée.*]

Il fallait leur donner la parole

Nous lisons souvent « L'Express », du moins ses pages politiques et ses reportages. Nous y trouvons intérêt et plaisir aussi. Nous avons été d'accord très souvent ces derniers mois avec l'éditorial de J.-J. S.-S. Nous le tenons pour l'un des hommes les plus conséquents de la gauche non communiste. Claude Krief a rapporté de Guinée récemment beaucoup d'éléments qui nous confirment dans notre confiance au mouvement d'émancipation des peuples anciennement colonisés, et a bien montré l'effort, immense et original, à la fois, de Sékou Touré.

Les textes qu'ont donnés récemment à « L'Express » deux intellectuels, anciens membres du parti communiste, Edgar Morin et Dominique Desanti, nous ont paru intéressants. Nous y avons trouvé exactement le contraire de ce que se proposaient de montrer les auteurs. Nous avons relevé que l'un et l'autre adhéraient au parti communiste pendant la résistance sur la base de sa « lutte nationale ». Ils ont davantage rejoint le « Front national » que le parti communiste. Ceci peut servir d'explication au reste.

Notre préférence va à Jean Cau pour l'aspect vivant de ses reportages en Charente, à l'occasion d'une élection partielle, en Algérie ou à Montreuil, lors des « municipales ».

Mais notre propos essentiel est de vous faire part des réflexions que nous a inspirées sa visite aux normaliens de la rue d'Ulm.

Le phénomène « Thala » n'est sans doute pas exceptionnel et les autres E.N.S. le connaissent aussi bien, avec les mêmes caractères : « Ils diffusent leurs idées plus qu'ils ne militent » discrets mais qui avancent souterrainement.

Vous indiquez encore qu'il y a une trentaine de communistes à l'école et qu'en même temps le marxisme de « courant vivant » autrefois est devenu « rivière bordée de digues ». Nous aimerions savoir combien de communistes comptait l'E.N.S. avant la dernière guerre mondiale. Notre sentiment est qu'il n'y en avait pas trente, loin de là. Curieuse coïncidence que le développement de l'organisation communiste et la régression du courant marxiste.

Enfin, la dernière intervention, la plus longue, et qui paraît servir de conclusion à l'article, est le fait d'un élève qui développe les thèmes bien connus sur la « sclérose », l'impuissance d'un parti « ankylosé » et aussi un autre thème connu, celui du nécessaire développement de la gauche non communiste avant toute possibilité de « discussion d'égal à égal ». Il s'agissait d'un débat sur la question : « Croyez-vous à la démocratie ? ». Peut-être que dans ce cadre n'était-il pas superflu de donner la parole à l'un des trente normaliens qui ne « désespèrent » pas, qui ont de bonnes raisons de croire que la France peut être un jour socialiste sans guerre mondiale, qui n'admettent pas ce point de vue d'un parti communiste isolé et qui porte la responsabilité de son isolement.

Des lecteurs de « L'Express » à l'Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique à Cachan.

→

ils en veulent tous... "des cotons de ville"
c'est le grand succès 1959

galeries Lafayette

Eversmart

EVERSMART
la meilleure fabrication française
vous propose une collection exclusive
dans toute une gamme
de tissus frais, défroissables :
gabardine, popeline,
toile doupionnée, lin et coton, etc...
et dans les coloris inattendus
dont vous avez envie
de 9.900
à 17.500

Ici : tweed
noir et blanc
lin et coton **11.000**

PUB. DUFAYEL

(Suite des petites annonces.)

APPARTEMENTS (Vente)

LIBRE 231, rue du Fg-Saint-Martin (Xe), imm. neuf, 3e étage, grande pièce, cuis., salle d'eau, w.-c., douche, plein soleil, tout installé, chauffage au gaz avec 2,2 M comptant. On peut visiter sur place entre 19 h. et 20 h. les mardis, mercredis, jeudis

CHOISY-LE-ROI appart. neufs disp. sept.-oct., 4 pces, cuis., s. de bains, balcon. Crédit. LAMARO Ph. S. A., 5, rue Renaissance, Paris - BAL. [illegible]

16e ARRONDISSEMENT
APPARTEMENTS
2 et 4 pièces
17, RUE BOISSIERE
Tous ces appartements sont livrés « prêts à habiter » été 1960
Travaux en cours
S'adresser à :
LAFONT et Cie
91, boulevard Haussmann
ANJ.33-42 et 33-86

20 MINUTES DE L'ETOILE PAR AUTOROUTE : RESIDENCE ARISTOCRATIQUE, Parc, const. nve, 5 p., ch. serv., gar. Prop. FREMONT, 8, bd Courcelles, Paris-17e - CAR. 84-09 vend., sam. h. repas

St-Germ.-des-Prés, carr. Cr.-Rouge, ds imm. [illegible] 4e ét., sans asc., vue dég., très clair, app. 4 p., entr., cuis., s. de b., ch. bonne, cave, bon ét., ch. centr. ind., H. B., 69, r. d'Amsterdam. PIG. 60-49

Près RUE DE SEINE, 38, rue Mazarine, maison anc. XVIIe s., appartem. de caractère, r.-de-ch. luxueux sur cour fleurie, très clair, calme. Entr., 3 p., loggia mi-ét., s. de b., w.-c., cuis., ch. cent. imm. Prix élevé. Ecr. R.C.L., 38, rue Mazarine.

FACE AU
BOIS DE BOULOGNE
APPARTEMENTS
de
TRES GRAND STANDING
5 et 6 pièces
59, BD D'AUTEUIL
BOULOGNE-SUR-SEINE, près
PORTE D'AUTEUIL
Construits avec la participation de
LA COMPAGNIE D'ASSURANCES
LA CONCORDE
Aménagements intérieurs en cours
Livraison automne 59
Facilités financières - S'adresser à :
LAFONT et Cie
91, boulevard Haussmann
ANJ.33-42 et 33-86
et 19, boulevard de Montmorency
MIR. [illegible]

APPARTEMENTS (Achat)

Recherche **PETIT APPARTEMENT** même sans confort, riveg auche de préf. Paie cpt. MERCIER, 46, r. Claude-Terrasse, PARIS (16e)

PARTIC. ACHETE beau XVe, VIIe, bd St-Germain boulevard Montparnasse, APPART. 4-5 pièces, 100 à 110 m2 plus ch. serv., étage élevé, asc., vue dégagée - PAIEMENT COMPTANT Ecr. GUIGUI, 45, rue Décamp (16e)

PROPRIÉTÉS (Achat)

PARTIC. ACHETE COMPTANT ou VIAGER MAISON CAMPAGNE 3-4 p., même ancienne, 40 à 60 km. Paris, Ouest ou S.-O., bord rivière ou joli site, avec 2 à 3.000 m2 jardin. Ecr. GUIGUI, 45, rue Décamp (16e)

Quelle réforme fiscale ?

Depuis douze ans mon travail consiste à vérifier des comptabilités de commerçants et d'industriels et à effectuer éventuellement des rappels d'impôts. J'ai constaté qu'une grave confusion régnait dans l'esprit des « assujettis », du public en général et même des hautes sphères gouvernementales, dès qu'il est question de réforme fiscale : on confond généralement les problèmes d'origine politique et les problèmes techniques.

Pour réformer la fiscalité il faut d'abord réformer la « technique fiscale ». Avant de savoir qui doit payer, il est indispensable de savoir par quels moyens et avec quel instrument efficaces un *pourra* faire payer.

Pour « réformer l'impôt », il faut avant tout refondre les structures administratives, créer un appareil moderne suffisamment souple pour s'adapter aux difficultés qu'entraînent inévitablement les changements d'orientation en matière politique, économique ou financière.

A partir d'un appareil souple et moderne on peut alors établir une technique fiscale moderne, qu'il s'agisse d'assiette de perception et de contrôle de l'impôt.

Les questions de choix (d'optique dirait Jean Cau) à caractère politique ne devraient être étudiées qu'après la mise en place d'un appareil efficace et d'une technique rajeunie.

Jean Cau, « contribuable moyen » s'est-il aperçu que la correspondance de son « contrôleur moyen » était généralement manuscrite... car en 1959 une machine à écrire est un luxe aux Finances ?

Peut-être parce qu'il est un bon contribuable, Jean Cau n'a pas eu à rendre visite à son contrôleur ! Qu'il entreprenne cette visite... et qu'il nous rapporte la description matérielle des locaux. S'il n'est pas édifié, je lui propose la visite des locaux administratifs, des perceptions et de tous les services des contributions de Lyon. A l'occasion il pourrait même demander l'avis des « exécutants » sur la réforme de la fiscalité, c'est-à-dire de ce qui constitue leur travail de chaque jour. *Ce serait bien la première fois qu'on leur demanderait leur avis !*

M. Maurice Chauchat,
Inspecteur des Contributions indirectes,
Lyon.

La Sécurité sociale des étudiants

Nous avons été étonnés de constater que vous ayez cru devoir faire état dans le « courrier » de votre hebdomadaire du 14 mai 1959 d'une récrimination mal fondée et injuste d'un de vos correspondants.

...Il s'agit de la lettre par laquelle M. Edouard M... met en cause la protection sanitaire des étudiants et l'utilité des organismes chargés de la santé étudiante.

Ce dernier ayant publiquement fait état de sa situation personnelle, je me permets d'apporter à ce sujet quelques précisions sans pour cela enfreindre le secret qui entoure de semblables questions.

D'une part M. M... a séjourné une partie de l'hiver à la Fondation Jacques-Leten, maison de repos de la Mutuelle Nationale des Etudiants de France. Ce séjour a été couvert à 100 %, ainsi que le voyage qu'il a fait pour se rendre dans le Var.

En ce qui concerne le dossier de remboursements pharmaceutiques dont il fait mention, il est exact que sur les 1.321 fr. de son ordonnance il ne lui a été remboursé que 133 francs. Ces 133 francs correspondent aux prestations mutualistes complémentaires (10 %). Les 1.066 francs dont il était en droit de bénéficier sous la législation de Sécurité sociale antérieure lui avaient été retenus au titre de la franchise instituée par les récentes mesures gouvernementales.

Vous n'ignorez pas qu'à la suite de l'action de l'U.N.E.F. et de la M.N.E.F., cette franchise a été supprimée pour les étudiants. M. M... est donc en droit de réclamer la somme qui lui a été retenue.

Un séjour en maison de repos couvert en sa totalité et des produits pharmaceutiques remboursés à 90 % cela ne semble pas devoir déséquilibrer sensiblement un budget...

La situation des étudiants reste cependant à améliorer. Les délibérations des récents Congrès de l'U.N.E.F. et de la M.N.E.F. ont pu vous montrer que cette tâche demeurait une des préoccupations majeures du syndicalisme étudiant.

En ce qui la concerne, la M.N.E.F. développe un programme d'action sanitaire et sociale important et son activité, sur le plan de la revendication comme sur celui de la gestion de la Sécurité sociale étudiante et de ses œuvres sociales, est axée sur l'amélioration des conditions de vie et sur la protection sanitaire des étudiants.

C'est méconnaître son action que d'affirmer, comme le fait votre correspondant, que « la santé des étudiants est débitrice ». Son simple cas suffit à démontrer qu'elle ne l'est plus.

Je m'étonne que votre rédaction, qui est généralement bien informée, ait laissé passer cette erreur. Je compte sur l'objectivité qui lui est coutumière pour faire paraître rapidement une rectification à ce sujet.

Le président de la Mutuelle Nationale des Etudiants de France :
Ph. Ramond.

Le Réseau Fournier

La prochaine tournée en province de Louis Fournier aura lieu à Orléans le 4 juin, et à Blois le 5 juin. Dans l'une et l'autre ville il expliquera, aux groupes des amis de « L'Express » qui se sont formés, son action actuelle, et répondra aux questions de tous les lecteurs qui seront présents.

Pour connaître le lieu et l'endroit des réunions, écrire à Louis Fournier à « L'Express », 91, Champs-Elysées, Paris.

manteau d'après-midi ou manteau du soir ?

C'est un imperméable signé FRANCK & Fils.
Un imperméable qui pastiche un manteau !
Un manteau d'après-midi !
Un manteau du soir !
Un imperméable de toutes les heures de toutes les circonstances, adapté à la vie des parisiennes.
FRANCK & Fils manie les tissus insolites, les matières riches et fait triompher l'imperméable-manteau !
Ce modèle, dernière création FRANCK & Fils, est interprété en Comtal.

80, rue de Passy à Paris — magasin climatisé

HÉROISME, S.V.P. !

par ALFRED SAUVY

DANS le tumulte des chocs politiques et des menus faits quotidiens, le grand événement de notre Histoire risque de passer inaperçu. Depuis treize ans, la France a reconstitué une jeunesse et commencé à combattre le vieillissement qui la rongeait depuis un siècle et demi. Mais faire naître des enfants ne suffit pas, il faut former des hommes. Si nous y parvenons, nous aurons accompli la grande performance inédite dans l'histoire du monde. On pourrait penser que, dans une telle circonstance, avec un tel enjeu, tous les efforts sont tendus vers ce but.

Nous voudrions le dire, mais nous ne le pouvons pas.

L'évolution des dernières années montre que, dans l'économie moderne, la formation des hommes joue un rôle plus important que les capitaux. L'Allemagne a intégré cinq millions de personnes actives venues nues, sans maison, sans usine. S'il était entré, sur ce territoire déjà « chargé », cinq millions d'illettrés, Adenauer aurait aujourd'hui à s'occuper de cinq millions de chômeurs. Tout l'immense et préoccupant sous-développement dans le monde n'est qu'un problème de sous-enseignement. Un ouvrier qualifié, un ingénieur, amortissent ou construisent en quelques années les machines nécessaires à leur activité. C'est pourquoi l'enseignement, la recherche scientifique, disons la formation des hommes, sont devenus l'investissement n° 1, avant même l'énergie atomique, le logement, etc. Des hommes formés construiront des maisons, produiront de l'énergie, et tout ce qui en résulte.

Avons-nous fait le maximum pour assurer la France de demain ? Nous sommes loin de compte.

Le nombre des élèves du second degré (lycées, collèges, enseignement technique, cours complémentaires) va passer de 1.401.000 (chiffre de la dernière rentrée) à 2.134.000 à la rentrée de 1963. Cette augmentation de 52 p. 100 en cinq ans résulte à la fois de la scolarisation et du passage des classes creuses aux classes pleines, disons aux classes normales.

Si des efforts suffisants avaient été faits à temps, cette montée ne poserait pas de sérieuses difficultés ; malheureusement, nous avons pris, dans ce domaine, un retard inexcusable d'environ quatre ans, de sorte que le point de départ actuel est déjà très défavorable, avec des classes surpeuplées.

(A.D.P.)

EXAMEN AU CENTRE DE SÉLECTION DE L'ARMÉE
« Pour sauver notre pays : une mesure de salut public »

POUR donner à ces jeunes l'enseignement qu'ils méritent, il faut des locaux et des maîtres. Pour les locaux, le matériel, c'est avant tout une question d'argent, de crédits budgétaires. Les lycées, les écoles techniques peuvent surgir de terre, si leur priorité est bien établie, et les dispositions techniques prises.

Pour les maîtres, situation plus délicate. Pour trouver sur les générations montantes ce qui manque, il faudrait, jusqu'en 1963, multiplier par cinq chaque promotion de chaque catégorie. Ce moyen n'est pas concevable.

Force sera donc de faire flèche de tout bois, de prolonger l'activité, de recruter, dans les générations déjà adultes, tous les suppléants que l'on trouvera, de pratiquer une promotion générale des enseignants dans les divers degrés, etc.

Même en faisant le maximum, dans toutes les directions, nous resterons encore si loin de compte que nous risquons fort d'entrer dans une phase de sous-enseignement qui sera aussi une phase de sous-développement, de recul français.

L'avenir est si angoissant, devant ces chiffres brutaux, que trop souvent les amis les plus fervents de l'école ferment les yeux pour ne pas voir. « Il vaut mieux ne pas y penser », telle est la réponse souvent entendue.

Le retard du technique est particulièrement angoissant. Nous sommes sans doute, sur ce point vital, la lanterne rouge des pays occidentaux.

A circonstances extraordinaires, il faut des moyens extraordinaires. Il y en a un, d'une efficacité incontestable : *l'exemption de tout service militaire pour les enseignants des cinq classes qui viennent, avec prolongation possible pour trois autres.*

Il s'agit certes d'une brèche importante dans une instiution qui a de profondes racines. La République, quel que soit son numéro, tolère la fraude fiscale, l'évasion des capitaux, et s'oppose à toute conscription des fortunes. Celle des hommes, en revanche, est sacrée. De très fortes oppositions ne manqueront pas de se manifester contre cette mesure. Il faut cependant la considérer dès maintenant comme une mesure de salut public.

En faisant gagner à peu près deux promotions et demie dans le personnel masculin (le plus défaillant), cette mesure permettra, en effet, d'accroître d'environ 8 p. 100 l'effectif des maîtres. Le gain sera d'ailleurs plus élevé (car elle attirera des vocations nouvelles) et atteindra peut-être 12 p. 100, près du quart de l'effort total. Il faut, répétons-le, tout utiliser pour ne pas trop dégrader la formation des hommes qui seront la France de demain.

EST-CE demander l'impossible, l'irréalisable? Mais non. Il fut fort question, il y a deux ou trois ans, d'exempter du service les mineurs de fond. Or, entre les 500 tonnes de charbon qu'extrait un mineur en un an et les 35 hommes que prépare un enseignant, il n'y a pas de commune mesure. C'est le second service qui élève le plus la nation.

Je ne méconnais aucune objection : brèche ouverte dans un principe égalitaire, perte qualitative pour le recrutement, etc. Si grande que soit leur valeur, elle est infime en regard du dommage subi par la nation, si elle se prive de deux générations et demie de créateurs d'hommes.

L'opinion publique doit être instruite de ce problème fondamental. Il faut que les parents connaissent dès aujourd'hui le risque terrible qui pèse sur leurs enfants. La Radiodiffusion devrait chaque jour les informer à ce sujet.

Sans distinction de parti, tous les Français soucieux de l'avenir de leur pays devraient réclamer avec force l'utilisation des hommes si précieux, si rares, qui acceptent de former des hommes.

Sans avoir qualité pour traiter des questions militaires, ce que j'en sais me permettrait certes d'aller plus loin. Mais je me borne à affirmer que, pour sauver notre pays, il faut aujourd'hui une mesure héroïque. Héroïsme, c'est le mot ; encore faut-il voir où se place le vrai courage.

A. S.

Pour New York sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES

C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS

DEPARTS DE TRIESTE - VENISE ET NAPLES

SATURNIA
VULCANIA

Italian Line
"ITALIA" SOC DI NAVIGAZIONE
AMÉRIQUE DU NORD - DU SUD - CENTRALE - PACIFIQUE

PARIS, 49, avenue de l'Opéra
CANNES, Jetée Albert-Edward
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 552-77
MARSEILLE, 102, rue de la République
PARIS, Bureau de frêt, 11, rue Tronchet - ANJ. 02-40

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE MILLIARD DE DOLLARS DE M. PINAY

● Augmentation des importations (matières premières et équipement, surtout) ; augmentation des exportations ; équilibre (voire léger excédent) de la balance extérieure en avril : ces signes encourageants relevés par la statistique douanière viennent confirmer les déclarations optimistes de M. Antoine Pinay aux Etats-Unis.

Pour les réserves de devises, M. Pinay, à son arrivée à Washington, a annoncé que 1.000 millions de dollars étaient rentrés en France depuis la dévaluation. Il convient de préciser quelques détails :

● Les 1.000 millions de dollars rentrés en cinq mois au Fonds de Stabilisation des Changes (F.S.C.) n'ont pas tous été gagnés par l'exportation. Ils comprennent beaucoup des capitaux qui, mis à l'abri par des Français, ont été rapatriés. Ils comprennent également des stocks d'or sortis de leur cachette et des investissements étrangers en France.

Ces deux derniers éléments, les plus précieux, ne représentent qu'une soixantaine de millions de dollars.

● Une partie appréciable des dollars rentrés au F.S.C. en sont aussitôt ressortis : il a fallu régler les opérations courantes, rembourser certaines dettes extérieures et restituer aux banques les devises « ratissées » en période de pénurie.

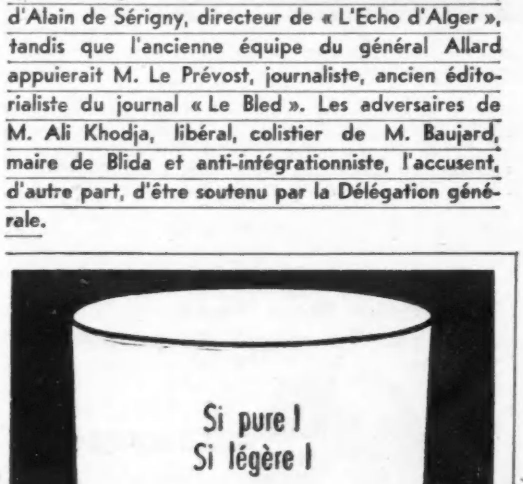
Les réserves propres du F.S.C. étaient d'environ 450 millions de dollars à la fin décembre ; elles se situent actuellement aux environs de 800 millions. Elles se sont accrues non pas de 1.000, mais de 300 millions de dollars environ.

● Cet accroissement est appréciable et il confirme le rétablissement qu'opère le commerce extérieur. Rétablissement insuffisant, cependant, si les importateurs (pour assurer la reprise des affaires) accroissent sensiblement leurs achats et s'ils reprennent l'habitude de se couvrir à terme.

LA COURSE AU SÉNAT EN ALGÉRIE

● Les élections sénatoriales qui doivent se dérouler dimanche en Algérie sont dominées dans certains départements par la lutte d'influence à laquelle se livre telle ou telle tendance de l'armée ou de l'administration. A Alger, le général Massu, igame d'Alger, soutient fermement la candidature d'Alain de Sérigny, directeur de « L'Echo d'Alger », tandis que l'ancienne équipe du général Allard appuierait M. Le Prévost, journaliste, ancien éditorialiste du journal « Le Bled ». Les adversaires de M. Ali Khodja, libéral, colistier de M. Baujard, maire de Blida et anti-intégrationniste, l'accusent, d'autre part, d'être soutenu par la Délégation générale.

Un seul des « parachutés » semble en bonne posture : M. Louis Dumont, ancien dirigeant de l'U.S.R.A.F. et chef de cabinet de M. Soustelle, ministre du Sahara. Il fait valoir au cours de sa campagne que le secteur dans lequel il se présente (Bougie - Batna - Sétif) est le débouché naturel du pétrole saharien.



POUR L'ESPAGNE : M. DE MARGERIE

● M. Roland de Margerie, soixante ans, actuellement ambassadeur auprès du Saint-Siège, sera nommé prochainement ambassadeur de France en Espagne.

Le baron de La Tournelle, qui est actuellement à Madrid, le remplacera à Rome.

A LA TRIBUNE DE SAINT-DENIS (*)
« Ouvrir à la France son avenir »
(J. Marquis.)

M. de Margerie a été pendant dix ans à la Direction générale des Affaires politiques au Quai d'Orsay le leader de l'équipe européenne de la diplomatie française. Il avait été nommé au Vatican par M. Christian Pineau avec lequel il était en conflit et qui entendait donner à cette nomination un caractère de véritable disgrâce. (M. de Margerie pouvait en effet s'attendre à l'époque à obtenir l'ambassade d'Allemagne où plusieurs membres de sa famille s'étaient illustrés.)

Lors du retour du général de Gaulle au pouvoir, on pensait généralement que la carrière de M. de Margerie ne s'en trouverait pas améliorée. En effet, M. de Margerie, qui était directeur du cabinet de M. Paul Reynaud, se trouvait à Londres au moment de l'Armistice. Il refusa de rejoindre la France Libre et fut nommé par Vichy consul général à Shanghaï. Son activité au service du gouvernement de Vichy fut sanctionnée à la Libération par une mise en disponibilité. Il ne fut réintégré qu'en février 1947.

A la veille de l'élection du Pape Jean XXIII, le général de Gaulle l'avait convoqué pour lui donner ses instructions et la conversation prit un ton très tendu, mais le Président de la République devait exprimer par la suite son intention de « récupérer » son ancien adversaire.

La nomination à Madrid de M. de Margerie entre dans le cadre de l'offensive diplomatique que le général de Gaulle a lancée vers l'Espagne, avec laquelle il souhaite nouer une alliance solide pour l'intégrer dans « l'Europe des patries » dont il veut être le porte-parole.

Autres aspects de cette offensive diplomatique :

● L'appui donné par la France à une prochaine candidature de l'Espagne à l'O.T.A.N.

● La récente nomination dans la Légion d'honneur de nombreux militaires espagnols.

(*) De gauche à droite : le R. P. Avril, J.-J Servan-Schreiber, Alfred Sauvy, Auguste Gillot (maire de Saint-Denis), S. Margolinas et S.-P. Prouteau (de la F.N.A.A.).

1.200 PERSONNES À SAINT-DENIS AVEC LA F.N.A.A.

● Vendredi soir, 22 mai, 1.200 personnes se sont retrouvées à la réunion organisée par la Fédération Nationale des Anciens d'Algérie (F.N.A.A.) à Saint-Denis. La moitié du public dut rester debout. Etaient réunis à la tribune : le R.P. Avril, de l'Ordre des Dominicains ; M. Alfred Sauvy, professeur au Collège de France ; MM. Gillot et Benhamou, maire et maire adjoint de Saint-Denis. La salle était composée d'ouvriers, d'universitaires, de jeunes démobilisés d'Algérie et des familles de soldats du contingent. C'était la plus grande réunion d'information sur la guerre d'Algérie tenue cette année dans la région parisienne.

Après l'appel des vingt-deux noms des morts de Saint-Denis dans les combats d'Algérie, J.-J. Servan-Schreiber, président de la F.N.A.A., ouvrit le débat.

— Le R.P. Avril montra que la propagande sur « la croisade pour la civilisation chrétienne » avait fort peu à voir avec le christianisme et demanda que la France redevienne scrupuleusement fidèle à sa mission de conscience.

— M. Alfred Sauvy, se plaçant sur le terrain économique et démographique, analysa comment la France et l'Algérie pouvaient s'aider mutuellement à la condition absolue que les élites nationalistes algériennes deviennent politiquement responsables du développement de leur pays.

— M. René Benhamou décrivit les conséquences de la guerre, depuis cinq ans, sur la vie d'une commune comme celle de Saint-Denis : logements, écoles, travaux supprimés ou retardés, etc.

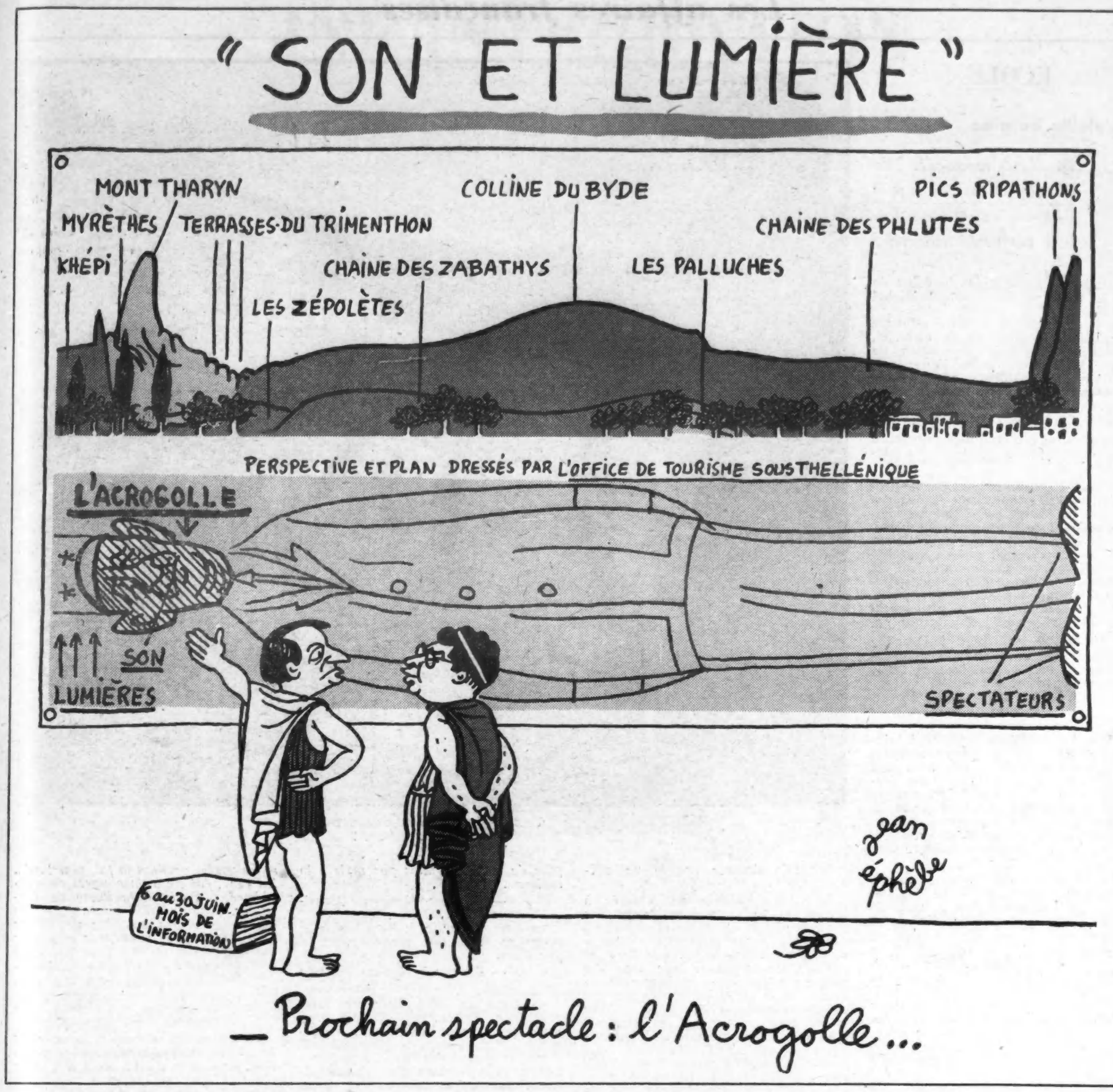
— Enfin M. Margolinas, de la F.N.A.A., exposa l'activité de la Fédération. Il montra comment elle vient en aide, chaque semaine, à tous les jeunes démobilisés qui ont des difficultés — souvent graves — de santé ou de travail à leur retour d'Algérie.

Dans le débat qui suivit, des contradicteurs interpellèrent tel ou tel orateur. A la demande du président de séance, l'auditoire les laissa développer leurs arguments sans les interrompre. Après les réponses, toute la salle, debout, affirma « sa volonté de paix, de faire cesser la guerre pour ouvrir à la France son avenir », en chantant « La Marseillaise ».

Les prochaines réunions d'information organisées par la F.N.A.A. auront lieu à Lyon et à Tours.

L'ASSASSINAT DE Me OULD AOUDIA

● L'assassinat de Me Ould Aoudia, un des défenseurs des saboteurs F.L.N. de Mourepiane, a convaincu les amis de la victime de l'existence à Paris d'un réseau parfaitement organisé : le calibre utilisé (9 mm.) est inusité, le tueur était un tireur d'élite, enfin les lettres de menaces de mort qu'ont reçues les sept avocats qui travaillaient en collaboration



— Prochain spectacle : l'Acrogolle...

directe avec Me Ould Aoudia ont été adressées aux domiciles privés des intéressés malgré des changements d'adresse récents.

Ces sept avocats constituent ce que les autorités d'Alger appelaient le « collectif », c'est-à-dire qu'ils plaidaient indifféremment, soit les uns soit les autres, un certain nombre d'affaires communes concernant à peu près toutes des détenus algériens, tant en métropole qu'en Algérie. Ce sont, dans l'ordre des menaces qui leur ont été adressées : Mes Vergès, Oussedik, Ben Abdallah, Courègé, Zavrian, Beauvillard et Radzievsky.

Les amis de Me Ould Aoudia pensent que le but des assassins est de remettre en cause, pour assurer le succès de la pacification, les droits traditionnels de la défense, voire l'organisation de la justice.

L'APPEL DE Mgr FELTIN ET DU PASTEUR BOEGNER

● Mgr Feltin, cardinal-archevêque de Paris, et le pasteur Marc Boegner, président de la Fédération protestante de France, viennent de rendre public le texte d'un appel commun en faveur des populations musulmanes « regroupées » d'Algérie, dont le nombre s'élève en ce moment, d'après des renseignements officieux, à plus d'un million de personnes.

L'impuissance des pouvoirs publics est discrètement soulignée : « Le manque cruel de médecins et d'assistantes sociales, est-il dit, a les conséquences les plus néfastes pour l'ensemble de la population ». Aussi est-il fait appel à des volontaires civils.

Le texte de ce communiqué avait été établi en accord avec M. Delouvrier, délégué général à Alger, qui s'inquiétait de voir que, malgré ses consignes formelles, certains commandants d'unités continuent à déplacer des populations rurales. Le déclenchement d'une campagne de soutien en métropole et l'envoi de volontaires dans les zones auront pour effet, espère-t-il, de mettre un terme à ces pratiques.

Les appels conjoints des dignitaires des Eglises catholique et protestante sont extrêmement rares. Les plus récents ont eu lieu en 1934, au lendemain du 6 février, et en 1942 pour protester contre les déportations d'israélites. C'est la première fois que les deux plus hauts dignitaires catholique et protestant joignent leurs signatures sur un même texte.

Festival du Tissu Estival
ENSEMBLES TERGAL
ALPAGA - SHANTUNG
AIRWAY, etc.
GARY
73, Champs-Élysées

PARIS
13, Bd des Italiens
128, Rue de Rivoli
34bis, Bd Saint-Michel
56, Rue de Passy
69-71, Rue Lafayette
55, Rue de Rennes
107, Bd Sébastopol
79, Faubourg du Temple
29, Rue des Batignolles
25, Rue du Commerce
26, Rue Louis Blanc
100.000
CHEMISES
LILLE - BORDEAUX
MARSEILLE - CHATEAUROUX
à moins de 1.000 francs
polo piqué
manches courtes
995 F
loup de mer
750 F
ti-shirt coton
manches courtes
550 F
PUBLICIS

CADEAUX
UTILES
et
FUTILES
JACQUES FRANCK
372, RUE SAINT-HONORE, PARIS
Remise spéciale aux lecteurs de L'Express

ÉCOLE

La vieille bataille

● ***Les managers de l'Ecole « libre » ont pris l'offensive. Quel est leur véritable objectif ?***

TOUT a commencé dès le débat de présentation du cabinet Michel Debré.

Le jour même, le premier ministre s'engageait, vis-à-vis de sa majorité, à rechercher, « *avec le soutien de toutes les formations politiques, une solution* (aux problèmes matériels de l'enseignement privé) *que tous les gens de bonne foi pourraient considérer comme définitive* ».

En janvier, il n'était déjà plus question d'atteindre à une telle « solution ».

Il avait été envisagé en effet de promulguer une ordonnance prévoyant la prise en charge par l'Etat des maîtres salariés de l'enseignement privé, sur la base de l'égalité des salaires avec ceux du secteur public, à égalité de diplômes. Les sommes auraient été mandatées à une organisation nationale, à charge pour elle de la répartir, l'Etat considérant le corps professoral qualifié dans son ensemble et non nominativement.

Cette aide aurait eu pour contrepartie un certain contrôle par l'Etat de l'enseignement privé.

Premier revirement

Deux interventions suffirent à faire comprendre au premier ministre qu'il ne s'en tirerait pas à si bon compte. Certains défenseurs de l'enseignement privé exigeaient beaucoup plus et notamment le droit, pour les écoles privées, de délivrer des diplômes d'Etat... Exigences qu'il devenait exclu de faire admettre aux laïcs.

Fin janvier, après une pressante démarche, trois députés de la majorité, MM. Durbet (U.N.R.), Thibault (M.R.P.) et Boscary-Monservin (Ind.) recevaient de M. Michel Debré la lettre suivante :

> « *Après avoir mûrement réfléchi et en avoir discuté avec les autorités les plus qualifiées, je crois qu'il convient d'envisager une procédure législative. Celle-ci pourrait être achevée avant l'été dans des conditions qui devraient être aussi bonnes que possible.* »

Les jeux étaient faits. Dès lors, on se dirigeait vers la subvention pure et simple à l'Ecole privée, subvention à laquelle 350 à 380 députés de la nouvelle Assemblée sont fa··rables d'avance.

Le 9 mai, le premier Congrès national des APEL (Association de parents d'élèves de l'enseignement « libre » (1) — c'est-à-dire privé — 715.000 adhérents) se réunissait à Caen, et jugeait les promesses du premier ministre suffisantes pour ne point lui adresser encore un ultimatum.

Le 19 mai, réunie en congrès à Nancy, la Fédération nationale des parents d'élèves des écoles publiques dénonçait « *les prétentions insensées des APEL* », affirmait « *sa volonté de défendre par tous les moyens la législation scolaire républicaine qui a donné à notre pays plus de soixante-dix ans de paix scolaire et de paix religieuse* », et déclarait que si le gouvernement, « *cédant aux pressions des APEL, abrogeait cette législation, la Fédération demanderait aux républicains de répondre à ce coup de force en réclamant une nationalisation de l'enseignement* ».

A l'origine de la guerre scolaire, un postulat : la situation précaire des maîtres de l'enseignement privé.

Celui-ci groupe environ 1.500.000 élèves, soit 19 % de l'effectif scolaire total de la France. Encore faut-il préciser qu'il se répartit très inégalement, puisque plus de 325.000 élèves du « privé » sont groupés dans huit départements de l'Ouest, alors que l'on en trouve seulement 56.000 à Paris, contre 528.000 dans l'enseignement public.

La loi Barangé

Dans une ville de province, de moyenne importance, une jeune femme raconte :

« *Je gagne* 30.000 *francs par mois, comme institutrice dans une école catholique privée. Dans une école primaire. Ma formation intellectuelle ? Le baccalauréat. Heureusement que mon mari, qui est ingénieur, rapporte plus de* 100.000 *francs par mois à la maison...*

— Et vos collègues de l'enseignement public ?

— *J'ai une amie à Paris, dans le primaire aussi, qui gagne* 50.000 *fr. par mois.*

— Pourquoi êtes-vous entrée dans l'enseignement privé ?

— *Autrefois, je voulais me faire religieuse. J'ai essayé. C'était trop dur... pour moi. Vous savez, ma famille est de l'Ouest le plus clérical. D'un village où l'instituteur public a encore la réputation d'un ennemi de Dieu. Ce sont de vieilles traditions. On n'y peut pas grand-chose.*

Pourquoi je suis devenue institutrice « privée » ? J'ai cru que je concilierais ainsi deux appels : le désir d'avoir une famille, et de faire quand même quelque chose pour l'Eglise. On nous a assez dit que l'école chrétienne seule peut être satisfaisante pour des parents et pour des enfants chrétiens... c'est dans le droit canon, savez-vous ?

Nous savions.

— Et vos collègues, celles qui n'ont pas un mari qui...

— *Elles sont la majorité. Et les pères de famille aussi, qui n'ont qu'un traitement. Tenez, il y a, en France, près de* 10.000 *hommes et plus de* 33.000 *femmes qui enseignent dans le « privé »... Je ne parle pas des prêtres et des religieuses. Ceux-là n'ont pas de famille ; ils sont pris en charge par leurs directions diocésaines, ou par leurs congrégations ; ils n'ont pas beaucoup de besoins... Mais beaucoup de tranquillité...*

Quand, en 1951, *on a voté les allocations Barangé-Marie, celles-ci devaient être affectées, en priorité, à la revalorisation de nos traitements... On a bien fait quelque chose, je ne dis pas non. Mais on a surtout dépensé l'argent pour construire de nouvelles classes, pour améliorer ce qui existait... Je ne dis pas qu'on a eu tort... Mais quelquefois, quand nous parlons entre nous, nous nous demandons si on n'a pas voulu mettre en place, avant tout, une infrastructure qui rendrait l'enseignement privé indispensable.*

Oui, je suis catholique pratiquante, je vais à la messe, j'enseigne le catéchisme à mes deux enfants, parce que, savez-vous, à l'école chrétienne, dans celle où je suis, on a plutôt tendance à enseigner la religion comme il y a cinquante ans... Pas étonnant si les gosses perdent la foi, plus tard... En 1957, *j'ai été à un congrès de catéchistes, à Paris, à la Porte de Versailles. C'était autre chose que les diableries et les menaces de l'enfer que l'on cherche souvent à inculquer aux enfants dans la « privée ». Pour cela, le « père Fouettard » suffirait...*

— Pensez-vous que l'Etat a des devoirs à votre égard ? Améliorer votre traitement, par exemple ?

— *L'Etat a des devoirs envers tout le monde. Moi, je n'ai pas à me plaindre, je vous l'ai dit... Mais il y en a d'autres qui ne peuvent jamais se payer des vacances. Il faut faire quelque chose, cela est sûr.*

— Comment ?

— *Je ne sais pas ; on dit que l'Etat doit nous prendre en charge, nous verser, par exemple, la différence entre nos traitements et ceux des instituteurs de « public ». Mais on dit aussi que cela poserait des difficultés scolaires, politiques et autres... Excusez-moi, maintenant, je dois faire des courses. Mais vous devriez parler aussi avec les instituteurs du « public », avec les « curés » du « privé » !*

(*Suite en page* 10.)

(Rapho.)

UNE CLASSE DE L'ÉCOLE PRIMAIRE
La liberté, où est-elle ?

(1) Ecole « libre » est un terme impropre. Du temps de Lacordaire et de Montalembert, on appelait « écoles libres » celles qui échappaient au corset de l'Université créée à l'époque impériale. Mais depuis la fin du siècle dernier, depuis l'œuvre de Jules Ferry, l'adjectif « libre » doit être réservé à l'enseignement public, où chacun peut envoyer ses enfants, catholiques, protestants, libres penseurs, francs-maçons, et où chaque enfant reçoit un enseignement gratuit. N'est pas *libre* mais simplement *privée*, l'école où l'on réclame certificat de baptême, frais de scolarité, etc.

"BONNE NUIT!"
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

Dans lè plus simple appareil

Les subtilités de la langue française permettent bien des fantaisies. Qu'avez-vous donc pensé en lisant ce titre prometteur ?

Au plus simple appareil photo, universellement connu, bien sûr !

Il y a cinq raisons majeures à ce succès ! Il est moderne, simple, robuste, très bon marché et sa construction est garantie par la plus grande firme mondiale de photographie.

Avec cet appareil, la photographie devient un plaisir. Un seul geste suffit et vous réussissez toutes les prises de vues que vous voulez, de nuit aussi bien que de jour.

N'hésitez pas : pour vous, votre femme ou vos enfants, l'appareil KODAK BROWNIE FLASH est l'appareil photo de toutes les circonstances.

Une grande nouvelle : depuis cette année, avec votre BROWNIE FLASH et le film KODACOLOR vous pouvez faire de splendides photos en couleur.

Demandez une documentation chez les spécialistes KODAK.

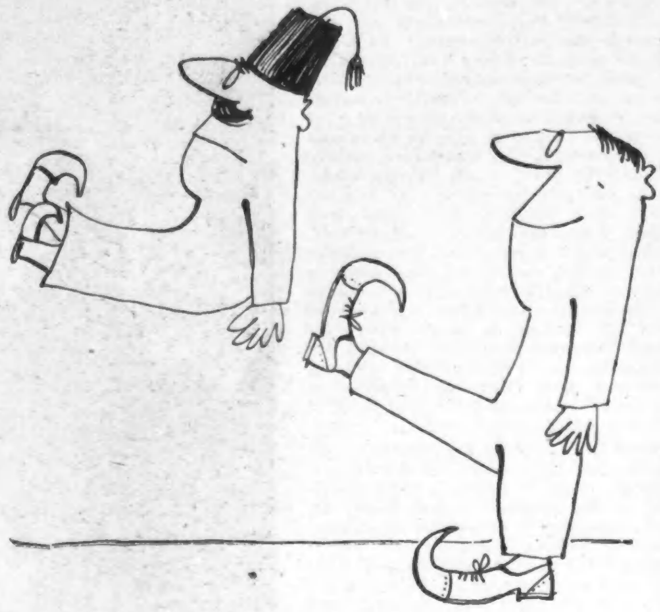
Communiqué.

SINÉ-INTÉGRATION

Siné a lu avec une extrême attention le rapport Marçais-Lauriol présenté à l'Assemblée nationale pour une intégration complète de l'Algérie à la métropole. Siné, qui n'est jamais en retard d'un « quart d'heure », a voulu tout de suite montrer aux lecteurs de « L'Express » les images de l'Algérie prochaine.

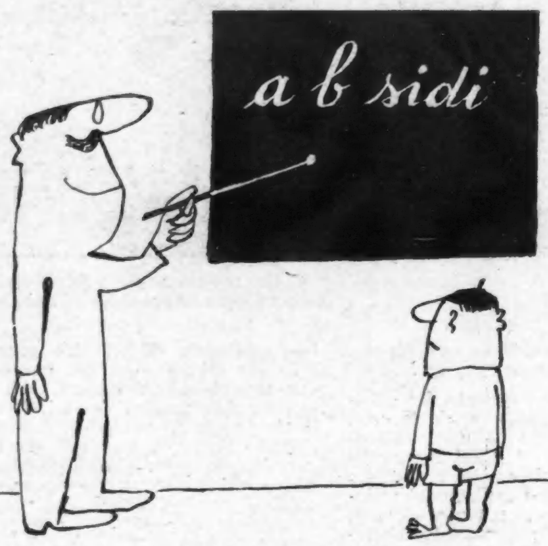
On dansera

On se bécotera



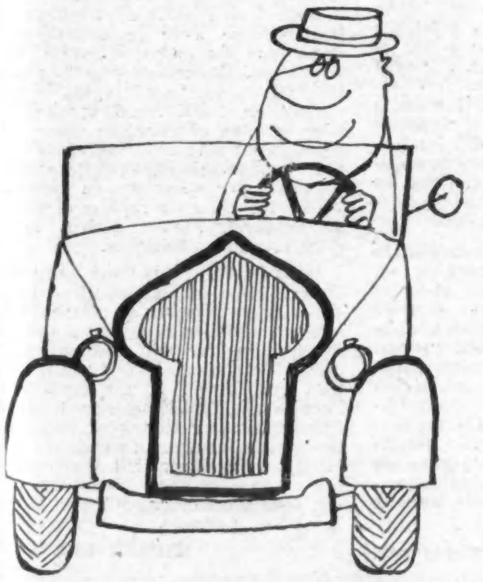
On se babouchera

On s'intégrera



On vous instruira

On se narguilera



On s'algérisera

On vous conseillera

On ne se mosquera plus de vous !...

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 1er	20 h.	OTHELLO
Mercr. 3	21 h.	DEFILE DU CORPS DE BALLET DAPHNIS ET CHLOE (nouvelle présentation) ETUDES
Vendr. 5	20 h.	AIDA (en italien) avec Mme Renata TEBALDI
Samedi 6	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE
Dim. 7	20 h. 15	DON JUAN

OPERA-COMIQUE

Mercr. 3	20 h. 30	LES CONTES D'HOFFMANN
Jeudi 4	21 h.	WERTHER
Vendr. 5	20 h. 15	PELLEAS ET MELISANDE
Samedi 6	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Dim. 7	14 h. 45	ISOLINE
Dim. 7	21 h.	LA BOHEME

HOLMES
La classe anglaise
et la fantaisie italienne
adaptées
au bon goût français.
Collection Climatisée
ALPAGA, SHANTUNG, TERGAL
AIRWAY, ultra légers...
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

(Suite de la page 8.)

je suis sûre que ce n'est pas seulement une question d'argent...

Nous sommes allés parler avec les « curés » de l'enseignement privé. L'un d'eux, un vieux prêtre de Paris, a développé l'argumentation des défenseurs de l'enseignement « libre ». Elle est connue : « *Une liberté que l'on ne peut exercer effectivement n'en est pas une. La foi se développe mieux dans les établissements privés, et c'est là que l'on suscite le plus de vocations sacerdotales. L'Etat serait bien embêté s'il devait s'occuper, du jour au lendemain, de tous les enfants du secteur privé. Les maîtres laïcs sont mal payés. Les catholiques sont brimés. Conclusion : il nous faut des subventions, et vite, autrement nous laissons tout tomber. Du reste, nous avons près de 380 députés pour nous, il trouveront bien un moyen de nous aider. De Gaulle ? Il avait supprimé, en 1944, les subventions accordées par Pétain, c'est vrai. Mais c'était sous la pression des social-communistes. Maintenant, il est pour nous.* »

Nous téléphonons au secrétaire de l'Episcopat français. C'est un évêque courtois, cultivé, doué de sens politique. « *Ah ! mon cher ami, bien sûr, une solution organique, définitive, convenablement négociée, ce serait presque idéal. Mais l'Episcopat n'est pas seul en cause. Les APEL veulent aller vite, et, après tout, c'est de leurs enfants et de leur argent qu'il s'agit... Espérons que la solution adoptée ne bouchera pas toutes les issues, il faut être prudent...* »

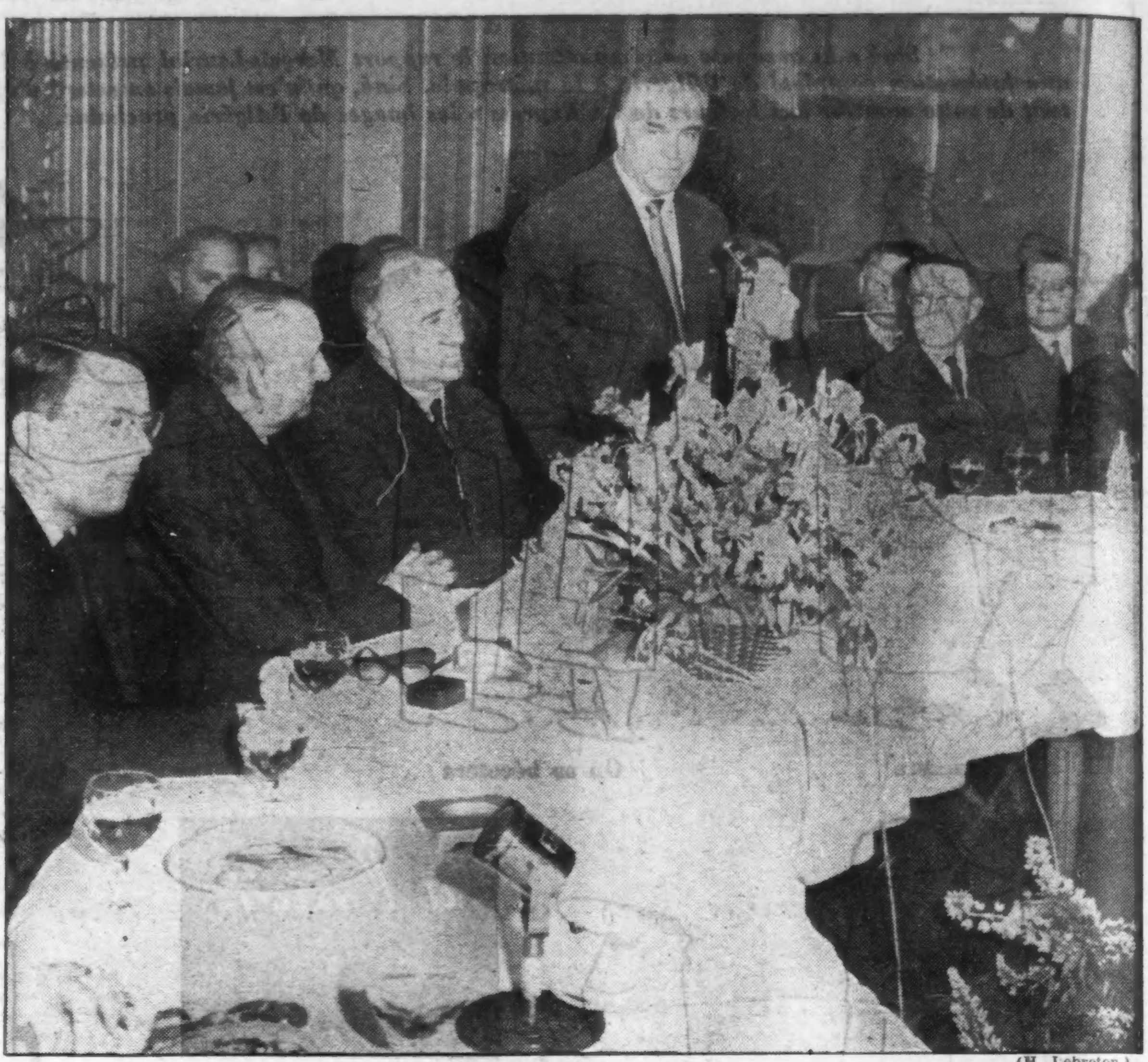
Une grande prudence

Il est exact que l'Episcopat français a manifesté une grande prudence dans l'affaire des subventions à l'enseignement « libre ». On s'y rappelle les subventions accordées par le gouvernement Pétain et qu'une ordonnance signée justement de Gaulle avait supprimées en 1944, laissant l'enseignement privé dans un dénuement plus grand qu'en 1939. D'autre part, l'Episcopat français redoute le blocage de ce problème — qui lui tient pourtant à cœur — avec l'existence d'une majorité parlementaire de droite. Il ne veut pas apparaître comme demandeur ; il ne veut se livrer à aucun marchandage. Si marchandage il y a, il sera sous-entendu, et en aucun cas explicite.

« *L'affaire n'est pas religieuse, mais politique,* nous dit un jeune prêtre de l'Oise, que nous rencontrons en compagnie d'un jéciste (J.E.C., Jeunesse Etudiante Chrétienne).

« *Près de 6.000 prêtres enseignent actuellement, dans des établissements « libres », des matières telles que l'histoire, la géographie, les maths, la botanique, etc. Et nous nous plaignons de la pénurie des vocations. Outre qu'il n'est vraiment pas nécessaire de devenir prêtre pour enseigner la géographie, par exemple, comment voulez-vous que des jeunes gens à qui on ne parle que de mission, d'apostolat (ici ou outre-mer), aillent au séminaire s'ils savent qu'ils vont être employés comme enseignants ?...*

« *On a brisé les espoirs d'une centaine de prêtres-ouvriers, parce que, paraît-il, le travail en usine n'était pas compatible avec le sacerdoce. C'est vrai, peut-être, encore que... Mais le boulot dans ces boîtes à bachot est-il davantage sacerdotal ? Et ceci au moment où l'enseignement technique manque d'aumôniers (le secondaire aussi, du reste), c'est-à-dire de prêtres qui remplissent vraiment leur mission sacerdotale : enseigner le Christ aux jeunes gens et aux jeunes filles. Non, cette affaire de l'« enseignement libre » est une machine politique... Qu'on n'y mêle pas la religion !* »


(H. Lebreton.)
M. DENIS FORESTIER A SAINT-ETIENNE
Au nom de « l'hypothèse », l'école laïque

Les théologiens, quand ils réfléchissent sur l'organisation de la cité, distinguent entre la *thèse* et l'*hypothèse.* La thèse, c'est l'Etat théocratique idéal, qui serait réalisé si *tous* les citoyens étaient non seulement catholiques, mais encore, en toutes choses, entièrement soumis à l'autorité ecclésiastique. L'*hypothèse,* c'est un Etat à pluralité religieuse, où l'Eglise doit tolérer les autres cultes (« *parce qu'elle ne peut faire autrement* » — a écrit un philosophe catholique), c'est l'Etat laïc, c'est l'Etat moderne.

C'est au nom de l'*hypothèse* que Léon XIII avait demandé aux catholiques français de se rallier à la République — sans grand succès immédiat : il a fallu plusieurs générations de catholiques résolument non conformistes, de Marc Sangnier aux prêtres de Souk-Ahras (expulsés d'Algérie par M. Robert Lacoste), pour que catholicisme et réaction cessent d'être synonymes. C'est au nom de l'*hypothèse* que l'Eglise a accepté l'école laïque, non sans proclamer fermement son attachement à l'école chrétienne. Dès 1949, l'équipe de la revue « Esprit » avait écrit, dans un numéro consacré à des « Propositions de paix scolaire » que toute solution viable du « problème scolaire » en France présupposait un abandon volontaire, par la hiérarchie, de ses positions théoriques intransigeantes dans ce domaine.

Mais l'Episcopat reste indécis. Pris entre les prescriptions impératives du droit canon, et la situation réelle, il demeure dans l'expectative et rappelle constamment qu'aucun parti, aucun député, ne sauraient se réclamer de l'Eglise, ni engager sa responsabilité.

Cependant un ecclésiastique, Mgr Descamps, secrétaire général de l'Enseignement « libre » en France, est chargé de suivre l'évolution de la situation.

En 1956, après le succès éphémère du « Front Républicain », des pourparlers avaient été engagés entre plusieurs députés *jacobins* et des membres de l'Episcopat. Il s'agissait de trouver une solution « intégrationniste ». Les maîtres laïcs de l'enseignement privé devaient être *intégrés,* avec la plupart des écoles catholiques, dans l'enseignement public, un secteur « libre » subsistant pour les enseignants religieux et religieuses. En même temps, l'enseignement religieux, dans les écoles publiques, devait être garanti à tous les élèves dont les parents en exprimeraient le souhait. C'était l'époque où l'abrogation des lois Barangé-Marie paraissait probable. Cependant, l'affaire en resta au stade de sondages, d'autant plus que les propositions d'abrogation furent repoussées.

L'opération politique

Aujourd'hui, la droite au pouvoir veut, une fois de plus, associer l'Eglise catholique à une opération politique et restaurer l'« alliance du trône et de l'autel ». En même temps, elle veut bloquer ensemble les forces traditionalistes de la nation. Il s'agit, c'est là l'objectif principal même s'il demeure inavoué, de réencadrer toutes les forces catholiques de gauche qui poursuivent, dans les campagnes et dans les syndicats, une lente et puissante évolution vers les idées nouvelles.

On ignore trop souvent combien la population catholique française est sensible aux perspectives que lui ouvre le syndicalisme agricole et ouvrier pour étancher sa soif de justice sociale et de progrès. Les forces politiques au pouvoir le savent. Aucun régime paternaliste ou autoritaire ne sera viable en France à long terme tant que ce ferment progressiste existera. L'extension de l'enseignement « libre » est actuellement considérée comme le plus sûr moyen de ramener au sein du conservatisme social la puissante gauche catholique.

Il y a encore vingt et trente ans, tous les catholiques se seraient jetés, tête baissée, dans ce combat douteux. Aujourd'hui, les plus ardents d'entre eux, ceux qui songent le plus à la présence du Christ et de son Eglise dans le monde moderne, dans *tout* le monde *moderne,* voient avec tristesse le catholicisme utilisé, une fois de plus, à des fins conservatrices et réactionnaires. Il suffit de rappeler, et ce n'est qu'un exemple, l'hostilité résolue du syndicat chrétien (C.F.T.C.) de l'Education nationale à toute atteinte à la laïcité de l'Ecole de la Nation.

Si l'on espère ainsi ramener l'Eglise dans le droit chemin de la coopération harmonieuse avec le gouvernement, dans tous les domaines, on s'expose peut-être à des mécomptes. Les catholiques français ne sont plus ce qu'ils étaient en 1900. Aussi serait-il plus sage, et plus efficace, de chercher la solution du côté de l'Université nationale autonome, telle qu'elle avait été proposée par « Esprit » en 1949 et en 1951, idée qui a été reprise depuis par de nombreux universitaires catholiques et non catholiques.

Dans cette Université autonome, l'accès libre serait garanti à chaque élève, et les horaires de classe seraient aménagés de telle manière que tout élève puisse recevoir l'éducation religieuse de son choix (ou pas d'éducation religieuse). Il est certain que l'acuité du problème s'en trouverait immédiatement diminuée ; l'Eglise catholique elle-même n'aurait qu'à s'en féliciter. Seuls seraient frustrés ceux qui ne considèrent l'offensive actuelle que sous son aspect politique. Ils sont, hélas ! au pouvoir.

MICHEL FRANÇOIS.

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
COSTUMES LEGERS
ALPAGA, SHANTUNG, LAINE et SOIE
ET
GABARDINE
DE COTON LAVABLE
20.000 *FRANCS*
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

L'EAU DE MER QUI GUÉRIT
BAIN ALGUE D'ARMOR
Dans votre baignoire, un mélange judicieux des 7 algues suractivées les plus fortifiantes de l'océan.
Sur n'importe quelle partie douloureuse du corps une couche de boue alguée ALGOFANGE

La Cure marine à domicile,
REMINÉRALISE, REVITALISE
ENFANTS - ADULTES
Vente en pharmacie.

REPORTAGE

L'autre Allemagne

● *A Genève les Occidentaux continuent à réclamer la réunification de l'Allemagne. Les Soviétiques n'estiment pas que ça soit une question « actuelle ». D'Allemagne de l'Est, cette Allemagne inconnue, Michel Bosquet, envoyé spécial de « L'Express », nous envoie un reportage qui explique pourquoi.*

— *QU'EST-CE qui vous a déplu ? Faites-nous part de vos critiques. Nous en avons bien besoin. Nous finissons par ne plus voir nos propres défauts.*

L'homme qui me tient ce propos a une cinquantaine d'années. Il est vice-président du Front National. Nous sommes assis devant une tasse de vrai café dans un bureau, à Berlin-Est. Avec un intérêt qui n'est pas feint, il écoute mes remarques.

— *Ça, c'est une question sur laquelle ça a bataillé dur, au cours du dernier congrès,* dit-il. *Ceux qui pensent comme vous (et j'en suis) n'ont pas encore eu gain de cause. Il nous reste encore beaucoup de travail à faire.*

Prompts à la confidence

J'ai entendu cette réponse des dizaines de fois, pendant mes neuf jours de voyage à travers la R.D.A. (Allemagne de l'Est). J'avais choisi l'itinéraire, les entreprises que je souhaitais visiter, souvent à l'improviste. J'ai parlé avec des responsables syndicaux, des directeurs d'entreprise, des paysans, des ouvriers, des personnes rencontrées au hasard et qui ne savaient pas toujours que j'étais étranger (1). J'ai eu un guide discret qui a su m'ouvrir les portes les mieux défendues et qui a su s'éclipser avec tact quand une conversation devenait personnelle.

— ***Quelles sont vos impressions de la R.D.A. ? Qu'est-ce qui vous a choqué ? C'est surtout ça qui m'intéresse.***

Ce sont les communistes militants, avant tout, qui m'ont posé cette question. Mais avant d'y répondre ici, c'est une autocritique qu'il convient de faire d'abord. Comme tout visiteur occidental, j'avais débarqué en R.D.A. avec un certain nombre de préjugés : je m'attendais à trouver un pays délabré, une police partout présente, des hommes mal nourris, mal vêtus, se pliant en maugréant à la volonté tyrannique d'un Etat artificiel.

J'ai été surpris. La police est invisible (et qu'on ne me dise pas qu'elle l'est également en Espagne : je connais bien ce dernier pays). Les gens rencontrés au hasard sont prompts à la confidence et c'est moi parfois qui, par réflexe d'inquiétude, cherchais à leur faire baisser la voix. Le régime, s'il fut artificiel au début (comment ne l'eût-il pas été, après douze années d'endoctrinement nazi), a su joindre aux contraintes la persuasion, la séduction et les promesses.

(1) Michel Bosquet parle parfaitement allemand.

Ses promesses ne sont plus vaines. Ce qui frappe, lorsqu'on pénètre dans le « secteur démocratique » de Berlin, ce n'est pas la pauvreté, mais l'abondance des produits de base et l'absence du luxe. La différence entre les deux Berlins, c'est une différence de civilisation. A l'Ouest, des gratte-ciel bancaires (Berliner Bank, Kundenbank, Kreditkundenbank, Diskontbank, Versicherungs A.G., etc.) se dressent comme un monumental défi au communisme. Dans leur ombre, le superflu abonde et guette le client argenté.

A l'Est, exception faite pour la monumentale Stalin-Allee, tout le monde est à peu près logé à la même enseigne : pas de pauvres et pas de riches. Les vêtements paraissent tous coupés sur le même patron ; il n'y a que cinq ou six coloris ; les tissus, tout comme avant la guerre, sont mélangés de fibranne ou de rayonne. Mais à la différence de l'avant-guerre, les gens semblent tous habillés de neuf. Ils mangent mieux qu'en 1937 (ma dernière année d'Allemagne) : le lait, le beurre, les œufs étaient alors **contingentés ; ils ne le sont plus. Le régime a donné le nécessaire à tout le monde ; pour le superflu, il faut attendre la prochaine baisse.**

Les chaussures viennent de baisser de moitié; au prix de 20 à 40 marks, leur qualité est très inférieure à celle des chaussures occidentales. Une robe d'été en fibranne coûte 50 marks, un complet 50 % laine 200 marks, un pantalon en popeline 40, une chemise en coton 20 à 40, un fer à repasser 16 marks, un paquet de cigarettes 1 M 20 à 2 M et un cigare 30 à 80 pfennig.

Avec un revenu annuel net moyen de 4.100 marks par personne active, le citoyen de la R.D.A. vit à peu près sur le même pied que le Français moyen pour les produits de base, et le cours officiel du mark oriental (1 M = 117 francs) correspond à son pouvoir d'achat. Pour les appareils électro-domestiques et les véhicules (autos ou motos), en revanche, il faut encore payer, à l'Est, des prix deux à trois fois plus élevés qu'en Allemagne occidentale. Pour la nourriture, les prix sont comparables, la qualité aussi.

Mais si l'on peut dépenser 10 à 20 marks pour un repas dans un restaurant cher de Berlin-Ouest, il est impossible, dans les restaurants de la R.D.A., de dépasser 5 marks pour le menu le plus cher. Les prix sont contrôlés ; ce n'est que dans la luxueuse « Maison des Intellectuels », à Dresde, que j'ai pu faire grimper l'addition à 8 marks (moins de mille francs), en composant un menu français. Dans les cantines d'usine l'ordinaire coûte 0 M 50 à 0 M 60, et le repas à la carte le plus cher 1 M 50.

Il subsiste des pénuries, c'est sûr. Les meubles sont souvent laids et mal finis, les glaces souvent déformantes, les pneus crèvent sans raison et les pistons serrent dans les cylindres des « deux-temps » faute de lubrifiants convenables. Mais l'espoir est revenu. Un de mes chauffeurs de taxi (les taxis sont nationalisés), violemment et ouvertement hostile au régime, était sur le point de s'acheter un appareil de télévision (1.580 marks). Il gagnait 370 marks par mois (plus qu'un manœuvre spécialisé, moins qu'un ouvrier qualifié) ; il avait mis 2.000 marks (un peu plus de 200.000 francs) de côté en trois ans.

Rattraper Bonn ?

« Comme nous travaillons aujourd'hui, nous vivrons demain » proclament de grands calicots rouges aux frontons des usines. Ou encore : « En avant vers la réalisation de la tâche économique principale ».

La « tâche économique principale », c'est de dépasser d'ici 1961-1962 la consommation par tête de l'Allemagne Occidentale pour tous les biens de consommation. Est-ce une utopie ?

— ***Regardez un peu d'où nous sommes partis et où nous sommes déjà arrivés aujourd'hui,*** **m'a-t-on répété un peu partout.**

Les chiffres déferlent. Les Allemands, qui ont toujours eu le goût de la statistique, donnent au culte des indications chiffrées une intensité obsédante. Il faut les connaître, cependant, ces statistiques, pour comprendre l'irréversibilité de l'évolution des dernières années.

Avant le partage de l'Allemagne, le territoire de la R.D.A. abritait 49 % des industries mécaniques, mais 3 % seulement de l'industrie sidérurgique allemande. Le territoire de la R.D.A. comprenait un tiers environ de la population allemande, mais avait 17 fois moins de minerai de fer, 62 fois moins de fonte, 33 fois moins de charbon, 12 fois moins d'acier et 11 fois moins d'engrais phosphatés que l'Allemagne Occidentale.

Pendant que celle-ci bénéficiait du Plan Marschall, la R.D.A. recevait moins que rien en fait d'aide économique; quand ses usines n'étaient pas démontées en envoyées en U.R.S.S., elles envoyaient à celle-ci, au titre de réparation, une partie (et parfois la totalité) de leur production.

C'est en 1949-1950 seulement que la R.D.A. a pu commencer la reconstitution de son appareil productif ; elle y a mis deux ans. Ensuite, malgré l'absence presque complète de fer et de charbon, malgré la défection d'une grande partie des cadres scientifiques et techniques, elle a avancé rapidement. Sa production a doublé entre 1950 et 1955.

En 1957, elle arrachait le record de la croissance économique : seule l'U.R.S.S. s'était développée aussi rapidement. L'année dernière, la production industrielle de la R.D.A. représentait deux fois et demie (255 %) le niveau de 1936 et dépassait l'Allemagne Occidentale pour le rythme de l'expansion : sur la base 1950 = 100, la R.D.A. est actuellement au coefficient 230, l'Allemagne Occidentale au coefficient 211.

Ces progrès furent durs, très durs, au début surtout : coupée de ses sources de matières premières (Ruhr et Silésie), dépourvue d'industrie lourde, la R.D.A. a dû passer par les mêmes difficultés (et souvent les mêmes erreurs d'une planification trop ambitieuse) que l'U.R.S.S. il y a 30 ans.

« Le vrai miracle »

— *Aujourd'hui, nous sommes sortis du tunnel,* disent les planificateurs de la R.D.A. *Le vrai miracle allemand, c'est chez nous que vous le trouverez. Si nous avions eu le potentiel et les dollars de la Ruhr, il y a longtemps que nous aurions dépassé le niveau de l'Allemagne Occidentale.*

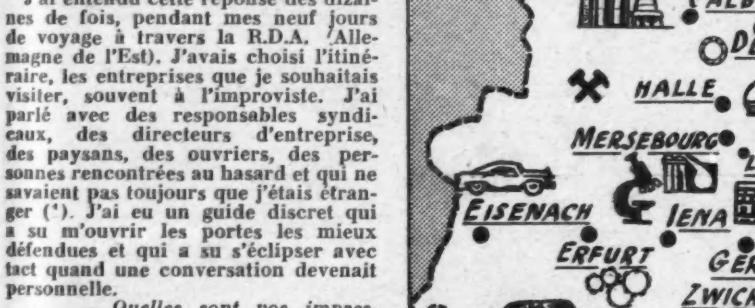
Comment ce « miracle » a-t-il été possible malgré les démontages, malgré l'hostilité sourde de larges couches de la population, malgré la pénurie d'ingénieurs et leur remplacement (chez Zeiss à Iéna, chez Niles à Chemnitz, entre autres) par des hommes souvent formés sur le tas ?

Il n'est pas possible d'apporter une réponse simple à cette question. Mais l'un des éléments de réponse peut être trouvé à Lauchhammer et au lieu dit « Pompe Noire », dans le district de Cottbus. C'est là que se trouve le cœur de l'industrie est-allemande, et sa plus grande invention : la transformation du lignite.

→

LA CARTE ÉCONOMIQUE DE L'ALLEMAGNE DE L'EST

La R.D.A. a fondé sur le lignite (régions de Cottbus et de Magdebourg) et sur l'acier de Stalinstadt et de Calbe la seconde puissance industrielle du monde communiste : construction de machines lourdes à Rostock, Dessau, Schwerin, Magdebourg ; de machines-outils et de haute précision (Erfurt, Iena, Karl-Marx-Stadt) ; combinats chimiques géants (Leuna, Mersebourg, Halle) ; instruments optiques (Iena, Dresde, Görlitz); automobiles (Eisenach et Zwickau) ; uranium (au sud de Karl-Marx-Stadt)...



→

Fonder sur le lignite, charbon très jeune, pulvérulent et de faible pouvoir calorifique, l'économie du septième pays industriel du monde est un exploit sans pareil. Aussi, au rythme de trois par jour, des délégations étrangères viennent-elles admirer les installations de Lauchhammer et de « Pompe Noire ». Lors de mon passage, j'avais été précédé de peu par une délégation britannique dans les avenues, longues de plusieurs kilomètres, de l'usine de Lauchhammer, où 13.000 ouvriers travaillent dans un brouillard épais, fait de poussière de lignite, de vapeur crachée par 24 cheminées et de gaz de cokerie.

Lauchhammer est la première victoire sur la pénurie de charbon. L'usine est née d'une découverte faite en 1951 seulement par les professeurs Bilkenroth et Rammler : la cokéfaction du lignite, et l'utilisation du coke de lignite à la place du coke sidérurgique que la Pologne et l'U.R.S.S. ne peuvent pas (et que la Ruhr ne veut pas) fournir en suffisance à la R.D.A.

Si celle-ci manque de charbon, elle possède en effet les plus grands gisements de lignite du monde. En 1936 déjà, elle en produisait 100 millions de tonnes. En 1958, 217 millions de tonnes ; dans six ans, 600 millions de tonnes.

A proximité de Lauchhammer, des excavateurs géants arrachent chacun du sol leurs 100.000 tonnes de lignite par jour. Des briquetteries ingurgitent les mottes brunes, les sèchent, les compriment en des briques dures comme pierre et déversent les briquettes sur des convoyeurs à bandes dont le plus grand a 6 km de long. Les briquettes, au rythme de 12.500 tonnes par jour, tombent dans les fours, donnent chemin faisant 250.000 mètres cubes quotidiens de gaz et ressortent sous la forme d'un *coke* sidérurgique 10 % moins cher, à la tonne, que le *charbon* à coke de la Ruhr. Une partie du million de tonnes de coke de Lauchhammer va à Calbe (district de Dessau), où des bas-fournaux, uniques au monde, produisent déjà, à partir d'un minerai pauvre et acide, plus de fonte que la R.D.A. n'en consomme.

Pourtant, Lauchhammer, achevée en 1952, appartient déjà au passé. Comme la plupart des grandes usines de la R.D.A., et en dépit des procédés tout nouveaux qui y sont utilisés, l'organisation du travail m'a paru y avoir 20 ans de retard. Tout comme à Leuna, immense complexe chimique (15 kilomètres carrés, 30.000 ouvriers) pourtant entièrement reconstruit après la guerre, la fabrication est souvent semi-continue ou discontinue. Les conditions de travail sont détestables, il n'y a pas (pas plus qu'à Mersebourg, à Halle ou à Iéna) de filtres de fumée dans les cheminées et je n'ai pas été étonné d'apprendre qu'en un mois, ouvriers et ouvrières avaient fait près de 500 propositions pour améliorer les méthodes et, surtout, les conditions de travail.

Le combinat de « Pompe Noire »

L'avenir, c'est la « Pompe Noire », 16 km plus loin. Là, un combinat trois fois plus puissant que Lauchhammer surgit de la lande jusqu'ici déserte de Basse-Lusace. Là, les 13.000 ouvriers logés dans des cités claires seront trois fois plus productifs. Là, à partir de 1961, 37 millions de tonnes de lignite fourniront chaque année 6 millions de tonnes de briquettes, 2,5 millions de tonnes de coke, 4,8 milliards de kWh d'énergie électrique (grâce aux trois centrales thermiques les plus puissantes du monde), ainsi que 460.000 tonnes d'essence synthétique, et 3,3 milliards de mètres cubes de gaz (80 % de la production probable de Lacq pour 1961, en volume sinon en calories), gaz qui sera distribué à travers toute la R.D.A. jusqu'à Rostock au nord et Zwickau au sud.

La « Pompe Noire » produira à elle seule autant d'énergie électrique que l'ensemble des centrales des Pays-Bas. Et, m'a-t-on assuré avec un sourire amusé devant mon insistance sur ce point, elle aura les filtres de fumée les plus modernes. Coût de la « Pompe Noire » : 4 milliards de marks. Réserves de lignite : 16 milliards de tonnes, soit 80 ans au rythme d'extraction actuel. Age du directeur d'usine qui m'a fait visiter Lauchhammer : 34 ans.

Je ne suis pas aussi sûr que mes interlocuteurs que seul un régime socialiste pouvait réaliser des installations de cette envergure. Mais j'ai conclu que seul un régime assuré de son avenir peut se lancer dans des entreprises aussi ambitieuses.

Une remarque significative encore, avant d'en finir avec les statistiques : *pour le nombre de kWh par tête, nombre qui augmentera de 50 % d'ici* 1962, *la R.D.A. est le cinquième pays du monde* (*après les Etats-Unis, le Canada, la Norvège et la Suède, mais avant la Grande-Bretagne, l'Allemagne Occidentale et la France*). La R.D.A. produit plus de fibres synthétiques par habitant qu'aucun autre pays du monde, et sa production de perlon va quintupler d'ici 1961, celle des matières plastiques va tripler. Le citoyen de la R.D.A. dispose de plus de sucre et de graisses animales (beurre compris) que son voisin occidental, et d'autant de viande et d'œufs.

La R.D.A. occupe le quatrième rang en Europe, et le deuxième rang (après l'U.R.S.S.) dans le camp communiste pour la construction de machines et pour la chimie. Elle produit autant de montres que la Grande-Bretagne, plus de machines à écrire, à calculer et à coudre que la France ; elle exporte vers 90 pays (dont la France et la Grande-Bretagne) ses tours universels, ses machines à rectifier, à fraiser, à tricoter, à polygraphier, ses presses hydrauliques, ses appareils optiques (Iéna, Görlitz et Dresde), voire ses pianos (7.000 unités par an)... Elle est le premier producteur d'uranium d'Europe. La rationalisation du travail et l'introduction de l'automation dans les usines commencent seulement.

Premières conclusions

Tout cela, à première vue, n'a pas encore grand-chose à voir avec le socialisme, avec la création de rapports humains nouveaux et d'une société nouvelle. Mais à y regarder de plus près, l'avenir de la R.D.A. est dès à présent tracé par les structures de base de son économie, par sa situation mondiale.

Plusieurs conclusions se dégagent déjà, pour moi, après ce début d'enquête :

1° La R.D.A. est depuis 1955 la seconde puissance industrielle du camp socialiste. Seule l'U.R.S.S. a un potentiel plus élevé. L'économie et la planification de la R.D.A. sont irréversiblement intégrées à la planification d'ensemble du monde communiste. Le « Marché Commun » oriental est un fait accompli. Des accords de spécialisation ont été conclus qui rendent les économies orientales complémentaires et qui font la part très enviable à la R.D.A. Tout l'ensemble des pays socialistes dépend d'elle pour certains types de machines-outils et de précision, d'installations pour l'industrie chimique et textile, d'appareils optiques, de machines à écrire, sans oublier l'uranium allemand qui (chiffre invérifiable) couvrirait 30 % des besoins soviétiques.

La R.D.A. est aussi irrévocablement intégrée dans le camp socialiste que le Canada dans le camp occidental. Croire que l'U.R.S.S., qui achète chaque année à la R.D.A. pour 350 milliards de francs de produits, puisse accepter, pour un prix si élevé soit-il, la défection vers l'Ouest de la R.D.A., c'est rêver les yeux ouverts.

2° L'Etat est-allemand est une réalité définitive, qui a produit des structures, des appareils et des hommes que rien, sauf la guerre mondiale, ne peut effacer. Les jeunes, si critiques qu'ils soient à l'égard du régime (de sa politique culturelle, surtout) sont très conscients des avantages (bourses d'études pour tout lycéen ou apprenti doué) et des chances (carrière assurée) que celui-ci leur offre.

La réunification de l'Allemagne, tous les Allemands le savent (même ceux, à l'Ouest, qui feignent de penser le contraire) ne peut résulter que d'une évolution lente, sur une dizaine d'années, et dont la première étape ne peut être que ceci : la confédération des deux Etats allemands, déjà acceptée dans le secret des chancelleries britannique et américaine, ainsi que par les sociaux-démocrates de Bonn.

Le seul objet réel pour une négociation Est-Ouest, c'est le prix que les uns et les autres accepteront de payer pour la confédération allemande. Seul le prix soviétique est connu jusqu'ici : l'U.R.S.S. acceptera d'évacuer la R.D.A. (et peut-être d'autres pays et régions) si les Occidentaux évacuent la République fédérale et si les armements et les effectifs des deux Allemagnes confédérées sont limités sous contrôle international.

3° Les diplomates communistes pensent en termes de décennies et à l'échelle du monde socialiste tout entier ; ils sont convaincus que le temps travaille pour eux.

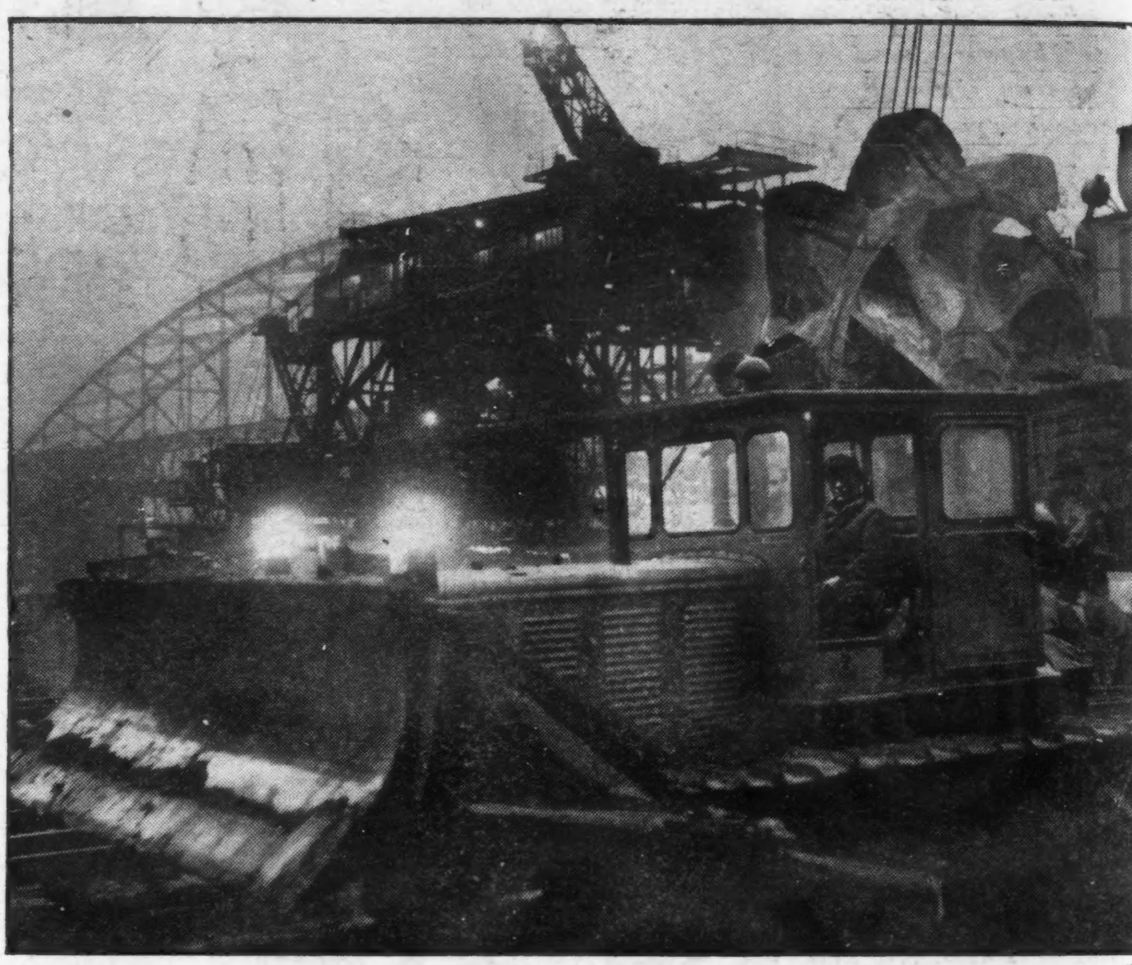
— *La confédération*, m'a-t-on dit à Berlin-Est, *provoquera une compétition pacifique entre les systèmes des deux Allemagnes. Dans trois ans, nous aurons le même niveau de vie que l'Allemagne Occidentale, mais comme nous sommes un Etat socialiste, nos travailleurs vivront mieux.*

« Nous ne craignons pas la confrontation. Au contraire, la République fédérale, si elle persévère dans sa politique actuelle, connaîtra une crise de débouchés. C'est à l'Est, beaucoup plus qu'au sein de votre Marché commun, que se trouvent les grands marchés pour l'industrie ouest-allemande.

« La confédération tiendrait compte de ce fait. Mais si les Allemands de l'Ouest continuent de le méconnaître, nous recevrons avant longtemps autant de leurs réfugiés (sous-entendu : de chômeurs) *qu'il en est parti de chez nous. »*

MICHEL BOSQUET.

Au cours de son voyage, Michel Bosquet a aussi étudié de près la vie quotidienne des Allemands de l'Est, leur travail et leurs loisirs. Il en parlera dans de prochains articles.



(U.F.P.)

UN EXCAVATEUR DE LIGNITE PRÈS DE LAUCHHAMMER
Grâce à une invention faite en 1951.

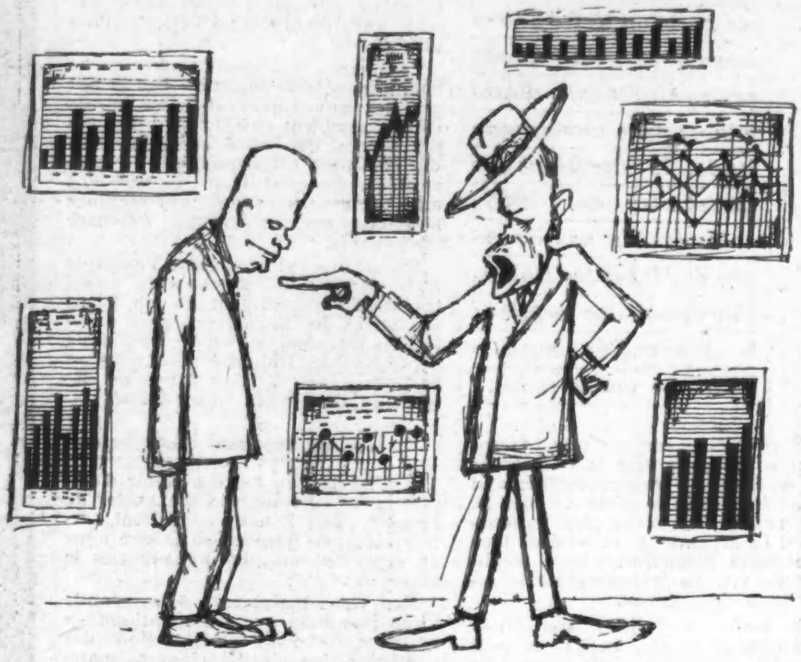
HILLMAN 9 C.V.
SUNBEAM 9 C.V.
Décapotables de Sport
4 PLACES
HUMBER 13 et 15 C.V.
Boite Automatique Borg-Warner
Freins et Direction Assistés
6 PLACES
★
Livraison Rapide, en Francs Français
Démonstrations
Reprises
ROOTES
6, Rond-Point des Champs-Élysées - ÉLY 04-37

CONDAMNÉ A VIVRE...
Ce titre du nouveau roman de Marise QUERLIN résume, à propos d'un cas particulièrement bouleversant, le problème brûlant de l'avortement thérapeutique.
Le docteur André SOUBIRAN a donné une préface à « Condamné à vivre ».
Sur ce sujet dont l'importance est vitale pour tant de femmes, nul ne pouvait faire le point avec plus d'objectivité et de sensibilité que l'auteur des « Hommes en blanc » dont le dernier roman « AU REVOIR DOCTEUR ROCH » (120.000 exemplaires) est un nouveau best-seller.

M. PINAY A WASHINGTON

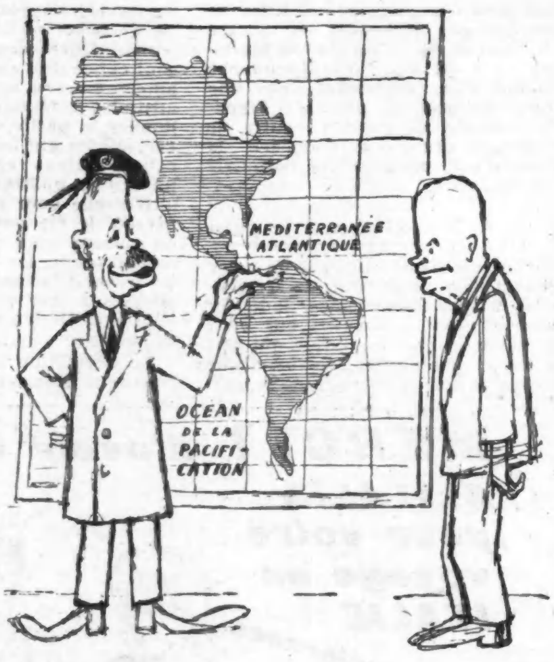
par TIM

— Je ne voudrais pas m'immiscer dans vos affaires intérieures, Ike, mais vous comprendrez que le contribuable français souhaite savoir comment vous employez l'argent que nous allons vous rendre ?



— Je vois que vous pratiquez encore quelques exercices de statistiques et de prévisions : méfiez-vous ! méfiez-vous !... C'est moi qui vous le dis...

— Il faut revenir vers une économie du petit commerce familial et artisanal ; croyez-moi. Nous avons fait nos preuves.



— Donnez-moi quelques quarts d'heure et je vous intègre le nord de l'Amérique du Sud !

DYNAMIQUES LES BUREAUX "AIGLON"
ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels
Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :
BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE
★ Noblesse du bois
★ Robustesse et finesse du métal
AIGLE
51, rue Vivienne PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-26 — Parking facile

"BONNE NUIT !"
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

AMÉRIQUE

Dulles : fin d'une époque

● ***L'un des nouveaux leaders démocrates, le sénateur William Fulbright, président de la commission des Affaires étrangères du Sénat américain, vient d'examiner, dans une grande étude, la situation des Etats-Unis en 1959, après les six ans de règne de M. Foster Dulles. Une époque se termine; la « nouvelle vague » politique fait le point.***

LES problèmes de politique étrangère qui se posent à l'Amérique sont les fruits de trois révolutions qui ont eu lieu dans le reste du monde. La première est l'éveil des nationalismes. La seconde, la volonté de tous les hommes d'améliorer leurs conditions de vie. La troisième est la révolution technologique.

Ces trois révolutions sont liées entre elles et aucune nation ne peut prétendre contrôler à elle seule leur évolution. Toutes trois, d'autre part, se seraient produites même si Karl Marx et Joseph Staline n'étaient jamais nés. Enfin, ce qui est peut-être le plus inquiétant, peu d'Américains semblent avoir compris les implications mondiales de ces révolutions.

Prenons d'abord le cas du nationalisme. Il faut nous débarrasser de l'idée que les révolutions nationales qui se produisent dans le monde entier sont comparables à la Guerre d'Indépendance américaine. Elles ne répondent pas seulement — comme ce fut le cas de la révolution américaine — à un désir d'indépendance politique. Elles expriment aussi une volonté d'effacer un passé de dépendance raciale, de devenir maître de son propre destin, de conquérir la dignité d'une personnalité nationale distincte.

D'abord le pain

Il nous est facile, du haut de notre développement industriel, de sermonner les nations nouvellement indépendantes en leur expliquant que c'est le producteur, non le produit, qui doit être l'objet des efforts sociaux, l'âme humaine et non le corps humain qu'il faut chercher à développer. Mais nous ne pouvons leur reprocher de nous répondre : « *Sans doute l'homme ne vit-il pas seulement de pain, mais il faut tout de même qu'il ait d'abord le pain. Si nous n'obtenons pas de l'Occident les machines à produire le pain, nous les demanderons au bloc soviétique et peut-être même accepterons-nous les méthodes communistes.* »

Tandis qu'elles hésitent, nous avons sous les yeux le spectacle quotidien de la manière dont l'Union soviétique s'identifie dans beaucoup de pays à la cause du nationalisme alors que nous nous identifions à celle de l'impérialisme.

Comment expliquer ce phénomène contraire à toute logique ? Par le fait que les Soviétiques et leurs agents locaux semblent être du côté du peuple tandis que nous semblons être du côté des oligarques qui le gouvernent. Ce sont trop souvent nos amis et nos alliés qui sont liquidés lorsqu'un nouveau groupe s'empare du pouvoir.

En se présentant comme l'exemple d'un peuple de paysans qui s'est transformé rapidement en un géant industriel, les Soviétiques sont devenus les marchands d'espoir du monde d'aujourd'hui. De notre côté, nous en sommes venus à faire figure de défenseurs d'un statu quo périmé.

Des cartes mal distribuées

Il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher les communistes d'exporter de l'espoir. Mais il nous appartient certainement de faire en sorte que nous ne représentions plus nous-mêmes le désespoir.

J'en viens maintenant à la seconde force mondiale que j'ai mentionnée : la demande d'une amélioration des conditions de vie. La richesse matérielle du monde est mal distribuée — pour employer un euphémisme. Avec 7 % de la population mondiale, les Etats-Unis produisent 50 % de la richesse mondiale. A l'autre bout de l'échelle, avec 20 % de la population totale, l'Inde, le Pakistan et l'Indonésie ne produisent que 7 % des richesses.

Il ne faut pas nous imaginer que nous pourrons impunément continuer à nous enrichir tandis que le reste du monde s'appauvrit. Dans une partie de poker où les cartes sont inégalement distribuées et où tous les jetons sont concentrés en quelques mains, les autres joueurs sont tentés par trois attitudes : changer les règles, abandonner la partie ou sortir leur revolver. Même en laissant de côté les considérations économiques, les implications politiques de cette quête universelle pour une amélioration du niveau de vie sont telles que si nous ne faisons rien pour faciliter cette amélioration, les Russes exploiteront les revendications économiques des peuples à leur profit comme ils ont déjà exploité leurs revendications nationalistes.

La révolution technologique est le troisième élément dont nous devons tenir compte dans notre politique étrangère.

(Intercontinentale.)

JOHN FOSTER DULLES
L'Irak, le Liban, Matsu, Berlin...

Une menace réelle

Le fait essentiel, dans ce domaine, est que le progrès technologique s'internationalise de plus en plus. Aucune nation n'en détient désormais le monopole. Aucune nation ne peut en contrôler les effets sociaux et politiques. Dans le cas de l'Union soviétique, par exemple, les changements intervenus dans la structure industrielle du pays au cours des dernières années ont libéré des forces sociales et politiques que les dirigeants soviétiques ne sont pas en mesure de dominer complètement.

Une chose est certaine en tout cas : si l'U.R.S.S. n'a pas déclenché la révolution technologique, pas plus qu'elle n'a déclenché les deux autres révolutions que j'ai évoquées, elle les exploite toutes trois à son avantage beaucoup mieux que nous ne le faisons. Et la raison en est, je crois, qu'elle sait plus clairement que nous ce qu'elle veut et qu'elle travaille plus dur pour l'obtenir.

Comparons les performances de nos deux pays dans le domaine du développement économique. Les chiffres ne sont pas aussi spectaculaires que des spoutniks ou des fusées mais ils sont plus inquiétants.

Même en ne tenant pas compte de la récession américaine de 1958, le rythme du développement industriel de l'U.R.S.S. depuis 1950 a été deux fois et demie supérieur au nôtre : 9,5 % par an contre 3,6 %. Et le rythme de développement de la Chine communiste est supérieur encore à celui de l'U.R.S.S. Malgré l'inégalité des bases de départ et les exagérations de M. Kroutchev lorsqu'il affirme que son pays aura rattrapé les Etats-Unis en 1970, la menace est réelle. Qu'elle se matérialise en 1970 ou plus tard, il est certain que nous serons rattrapés si les taux d'accroissement respectifs demeurent les mêmes.

La guerre économique

Dans l'absolu, il n'y aurait rien de dramatique à ce que nous ne soyons plus la nation la plus riche du monde. Mais cela porterait un coup très dur aux théoriciens de la Chambre de Commerce des Etats-Unis qui nous ont enseigné que le système de la libre entreprise était fondamentalement supérieur à tous les autres, et que la démocratie et le capitalisme n'étaient qu'une seule et même chose. Ils auront du mal à expliquer comment le communisme, fondé sur le capitalisme d'Etat, a pu distancer l'Amérique dans la production des biens matériels.

Il faut admettre aussi que si nous ne sommes plus la plus riche nation du monde, il en résultera pour nous une grave perte de prestige aux yeux des pays sous-développés qui se tourneront alors vers le communisme.

MERCI ! d'avoir choisi ALITALIA pour votre voyage en ITALIE

votre préférence est notre référence

Services réguliers pour : Rome - Bari - Brindisi - Cagliari - Catane - Florence - Milan - Naples - Pise - Turin - Venise.

ALITALIA
Ligne de la Courtoisie

Consultez votre Agence de Voyage ou ALITALIA
PARIS • 30, rue du 4-Septembre • RIC 45-59
NICE • 2, rue de Paradis • Tél. 899-53

OLD ENGLAND
12, BOULEVARD DES CAPUCINES - PARIS

HOMMES
Vestes sport . . . 22.500 Fr.
Blazers . . . . 24.500 Fr.
Imperméables . 18.500 Fr.
Importés d'Angleterre

DAMES
Blazers . . . . 15.000 Fr.
Jupes . . . . 8.500 Fr.

(U.P.)

J. William Fulbright
« ... Et pas de perspective d'ensemble. »

Ce qui compte, ce n'est pas la richesse elle-même mais ce qu'on en fait. Pour l'instant, le Kremlin peut utiliser sa richesse croissante de cinq manières :

— 1) La réinvestir pour accélérer encore l'expansion ;

— 2) Elever le niveau de vie de la population ;

— 3) Accélérer la production d'armements ;

— 4) Accroître les prêts aux pays sous-développés, à la Chine et aux nations satellites de l'Europe de l'Est ;

— 5) Déclencher une guerre commerciale contre l'Occident.

Nous ne savons pas, évidemment, quelle priorité les Russes accorderont à chacun de ces objectifs, mais nous savons qu'ils peuvent à leur gré changer l'orientation de leur politique du jour au lendemain. M. Kroutchev nous a ouvertement déclaré une guerre économique. Il serait extrêmement dangereux de sous-estimer le sérieux de sa décision et ses moyens d'atteindre ses buts.

20 % plus cher

L'un des problèmes les plus difficiles qui se posent à nous est de savoir comment répondre à l'offensive commerciale soviétique. Pour toute une série de produits, l'U.R.S.S. est maintenant en mesure de disloquer le marché mondial et de bouleverser les courants d'échanges traditionnels. Elle l'a déjà fait pour l'étain, l'aluminium et le benzène. La liste est en train de s'allonger et les économies décentralisées de l'Occident sont très mal équipées pour faire face à cette concurrence soviétique.

Pour être franc, je ne sais pas ce qu'il faudrait faire pour riposter à cette offensive économique russe. Mais je sais très bien ce qu'il faut ne pas faire. Je sais qu'il ne faut pas se laisser guider uniquement par des considérations d'équilibre budgétaire, comme si le gouvernement d'un pays n'était qu'une affaire de comptables. Je sais aussi que nous ne pourrons jamais relever le défi soviétique tant que notre politique nationale consistera à accepter de payer 20 % plus cher les générateurs électriques d'un barrage de l'Alaska dans le seul but d'accorder la commande à une firme de Philadelphie plutôt qu'à une firme anglaise. Si les entreprises américaines ne sont même pas capables de soutenir la concurrence de leurs rivales anglaises, qui travaillent dans des conditions à peu près semblables, comment pourraient-elles lutter contre l'industrie soviétique qui fonctionne comme un instrument politique de l'Etat ?

La manière dont nous utiliserons nos ressources est sans doute plus importante, à beaucoup d'égards, que le taux de notre croissance industrielle. Un simple fait doit nous faire réfléchir : c'est que l'Union soviétique consacre 8 % de son produit national brut à l'éducation alors que les Etats-Unis ne lui consacrent que 3 à 4 %. Pourtant, il y a aux Etats-Unis une grande marge de dépenses de luxe sur lesquelles pourraient être prélevées les sommes nécessaires pour les investissements d'intérêt national, sans priver aucun citoyen de ce qui demeurerait le plus haut niveau de vie du monde.

Les écoles ou le golf

Le problème que nous avons à résoudre est un problème de priorités. Mais il ne s'agirait pas de choisir entre le beurre et les canons, entre les calculateurs électroniques et les postes de télévision. Tout au plus faudrait-il choisir entre plus d'écoles et de professeurs ou plus d'inscrits dans les clubs de golf.

Je n'appelle pas cela une politique d'austérité. Et les efforts à faire dans le secteur de l'éducation comme dans d'autres domaines seraient d'autant moins lourds à supporter que nous réussirions mieux à briser les entraves économiques qui maintiennent notre taux d'accroissement économique à 3 ou 4 % par an. Le rapport du Fonds Rockefeller publié au printemps dernier fixait le taux d'accroissement *minimum* possible à 5 % par an.

Certains qualifient ces estimations de « visionnaires », mais je me rappelle que le même mot avait été employé en 1941 lorsque Roosevelt avait réclamé la production de 50.000 avions par. En réalité, Roosevelt péchait par timidité car nous produisions peu de temps après 100.000 avions par an.

Une opération tactique

Nous pourrions obtenir les mêmes résultats pour nos besoins actuels si nous avions un gouvernement dont la vision et la détermination soient capables d'entraîner la nation à un effort collectif.

Pourquoi nous contenter d'un peu plus alors que nous savons qu'il nous faudrait beaucoup plus ? Pourquoi nous féliciter de ce que notre manque d'écoles ne s'aggrave pas ? Est-ce un progrès que de rester stationnaire ?

Je crois que nous accordons trop d'importance aux problèmes de tactique à court terme et pas assez aux questions de politique nationale à long terme. Depuis l'été dernier, notre attention a été attirée tour à tour sur le Moyen-Orient, l'Extrême-Orient et l'Europe. Emus par une révolution en Irak, nous avons envoyé des troupes au Liban en proclamant que nous allions élaborer une politique à long terme pour apporter la paix et la stabilité au Moyen-Orient. Puis nous avons retiré nos troupes et le Moyen-Orient continue à bouillonner comme une chaudière, sans paix, sans stabilité, sans politique américaine bien définie.

Nous avons connu ensuite la crise de Quemoy et de Matsu. Pendant cette période, peu de gens ont fait remarquer que ce dont nous avions besoin, ce n'était pas tant d'une solution au problème de Quemoy et de Matsu que d'une politique à long terme tenant compte des réalités de l'Extrême-Orient. Puis, les communistes chinois ont cessé leurs bombardements aussi brutalement qu'ils les avaient commencés, et aujourd'hui, plusieurs mois plus tard, nous n'avons pas plus de politique extrême-orientale qu'auparavant.

Actuellement, notre attention est centrée sur le problème de Berlin. Je ne veux pas minimiser la gravité de la crise de Berlin qui — comme les deux précédentes — pourrait conduire à une troisième guerre mondiale. Mais il faut la replacer dans une perspective politique d'ensemble. Elle ne représente en effet qu'une opération tactique des Russes qui sera suivie lorsqu'elle aura été réglée — et je crois qu'elle le sera — de beaucoup d'autres.

Provoquer l'événement

Aussi longtemps que nous resterons sur la *défensive*, il n'y aura aucune raison pour que les Russes cessent de nous harceler. Notre gouvernement devrait écouter le sage conseil de Démosthène : « *De même qu'un général marche à la tête de ses troupes, les politiciens doivent marcher à la tête des affaires. Ils ne doivent pas attendre l'événement pour déterminer les mesures à prendre mais déterminer à l'avance les mesures capables de provoquer l'événement.* »

Il serait extrêmement satisfaisant de voir — fût-ce une seule fois — les Russes contraints de réagir à nos initiatives, au lieu de l'inverse. Mais, pour en arriver là, un certain nombre de choses seraient nécessaires.

Il nous faudrait un Département d'Etat qui accueille et étudie les nouvelles suggestions au lieu de leur opposer un « non » systématique.

Il nous faudrait un Exécutif plus fort et plus résolu.

Il nous faudrait un Congrès qui se préoccupe davantage de la politique à long terme et moins des intérêts locaux.

Il nous faudrait une nouvelle prise de conscience nationale de notre position historique.

Enfin et surtout, il nous faudrait rapprendre à discuter entre nous pour aboutir à un accord sur nos intérêts nationaux essentiels. Nous sommes d'accord, bien sûr, sur le genre de monde dans lequel nous voudrions vivre : nous souhaitons qu'il soit pacifique, prospère, et si possible que les communistes en soient absents. Mais nous avons aussi peu de chances d'atteindre ces objectifs idéaux qu'un éléphant de se transformer en ballerine. Qui plus est, nous ne sommes même pas d'accord sur la meilleure façon de poursuivre nos objectifs.

Une récompense

Nous sommes unanimes sur la nécessité de maintenir nos droits à Berlin mais nous ne le sommes pas sur la façon de répondre à la menace économique soviétique. Nous ne le sommes même pas sur la nature et la gravité de cette menace.

C'est ce manque d'unanimité nationale qui donne à notre politique étrangère son caractère hésitant et timoré. Si nous étions d'accord sur la place que les Etats-Unis doivent occuper dans le monde, nous ne recommencerions pas chaque année nos vaines querelles sur l'aide à l'étranger. Nous ne combattrions pas les changements dans le monde. Au contraire, nous tenterions de les favoriser en influant sur leur direction. C'est alors que nous exercerions véritablement notre rôle dirigeant.

La survie des Etats-Unis n'est nullement inévitable. La survie est la récompense des civilisations qui savent faire face aux responsabilités que l'Histoire leur confie. C'est notre tâche à tous de faire en sorte que l'Amérique sache y faire face. Chaque génération a ce que Franklin Roosevelt a appelé « *son rendez-vous avec le destin* ». Les Américains de 1959 doivent décider — et rapidement — s'ils ont l'intention de se trouver à ce rendez-vous. J'espère seulement que nous ne l'avons pas déjà manqué.

J. WILLIAM FULBRIGHT.

(*Exposé devant l'Université de Columbia.*)

Communiqué.
Après l'assassinat de Me Ould Aoudia et les menaces contre ses confrères
- Le comité Maurice Audin
- Le centre d'information et de coordination pour la défense des libertés et de la paix
- Le comité de vigilance universitaire
- Le comité étudiant anti-colonialiste

ORGANISENT UN
MEETING D'INFORMATION ET DE PROTESTATION
Vendredi 29 mai à 20 h. 45
Salle des Horticulteurs, 84, rue de Grenelle

Il rase au 4/100 de mm

une grille
«microsouple»
pour raser
au 4/100 de mm...,

et en plus

une tondeuse
«supercoupe»
pour tailler
pattes,
moustaches
et tous les poils longs...,

c'est
le premier rasoir
complet :

rasoir
double-service
THOMSON
Thomson... c'est sérieux !

SYNERGIE

CUBA

Fidel Castro contre United Fruit

● *Par une réforme agraire soudaine, et radicale, le révolutionnaire cubain, après une tournée en Amérique du Sud, a décidé d'engager l'épreuve de force avec les Etats-Unis. A-t-il une chance de gagner ?*

« PARMI *les gens sur lesquels nous comptons dans notre lutte, il y a quelque cent mille fermiers qui vivent et meurent à travailler une terre qui ne leur appartient pas, et quelque 500.000 ouvriers agricoles, habitant de misérables baraques, qui travaillent quatre mois par an et meurent de faim le reste de l'année.* »

Dans le long et véhément discours qu'il prononçait alors pour sa défense, ces propos de Fidel Castro avaient provoqué l'indignation de ses juges et l'enthousiasme de centaines de milliers d'hommes découvrant le visage de leur futur libérateur. C'était en 1953, quelques mois après sa folle tentative de prendre d'assaut, avec une poignée d'hommes, la caserne Moncada, à Santiago-de-Cuba.

Cette attaque du 26 juillet 1953, dans tout ce qu'elle avait de téméraire, le désignait comme le chef de la lutte contre la dictature. Le discours enflammé qu'il prononçait ensuite devant ses juges en faisait le symbole d'une révolution qui se proposait de bouleverser les structures économiques d'un pays riche paradoxalement habité par un peuple pauvre.

La bataille du sucre

Parvenu au pouvoir, Fidel n'a pas oublié ses rêves d'étudiant, exposés avec éclat devant ses juges, puis mûris pendant cinq ans de prison, d'exil et de lutte armée. Lorsqu'il n'était encore qu'un chef de bande, l'avocat barbu avait exploité au maximum le point faible de l'économie cubaine : son agriculture, et en particulier l'exploitation de la canne à sucre, qui assure au pays 80 % de sa richesse et produit 80 % du sucre consommé aux Etats-Unis, 45 % du sucre consommé en Europe.

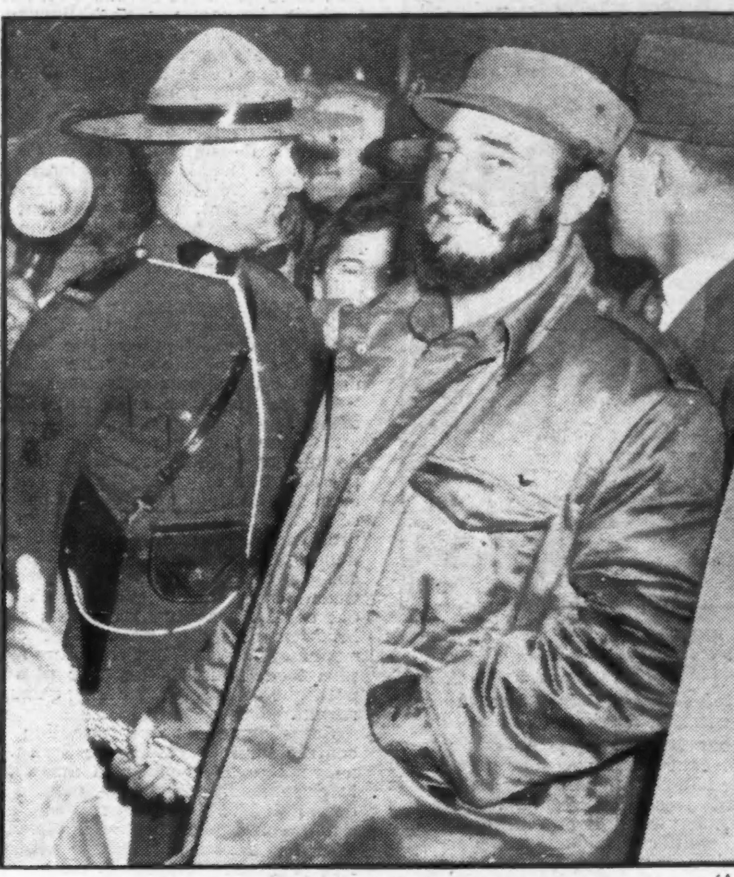
Compromettre la récolte de cannes, c'était miner l'assise même du régime Batista. Aussitôt, les partisans de Fidel Castro s'étaient lancés dans l'incendie des plantations, en commençant par celles que leur chef avait héritées de son père. A la fois par sympathie et par précaution, les riches planteurs avaient versé de larges contributions à la caisse du mouvement révolutionnaire. Mais Batista lui-même jouait sur le sucre, épine dorsale de l'économie cubaine : il hypothéquait la récolte à venir.

L'île appartient à celui qui tient le sucre. Cuba n'appartenait déjà plus à Batista lorsque, en novembre dernier, il parut clair que les fidélistes empêcheraient la récolte de cannes. Les chefs de l'Armée et les principaux complices du dictateur n'avaient plus intérêt à se maintenir au pouvoir. Il ne leur restait plus qu'à chercher un lieu d'exil où ils pourraient jouir du fruit de leurs rapines.

Batista s'est enfui, Fidel Castro tient le pouvoir. Mais à qui appartient le sucre ? Si les propriétaires actuels demeurent en place, la révolution est déjà un échec. Un échec, parce que la population rurale de la province d'Oriente qui a soutenu Fidel Castro se détachera de lui s'il ne satisfait pas l'espoir immense soulevé par le discours qu'il prononça voilà plus de cinq ans devant ses juges. Un échec, parce que Cuba ne connaîtra pas de démocratie politique aussi longtemps que 75 % des terres cultivées resteront entre les mains de 8 % des propriétaires terriens. Si la réforme agraire réussit, elle écarte le double danger d'un coup de force communiste, qui paraît inquiéter les Américains, ou d'un retour à la dictature.

Trois mois de délai

Que sera cette réforme, dont Fidel Castro a signé le 17 mai les dispositions désormais incorporées à la loi fondamentale de la révolution ? Le



(A.P.)

LE PRÉSIDENT FIDEL CASTRO A MONTRÉAL
Un litige de 800 millions de dollars

texte lui-même, très complexe, laisse plusieurs points dans l'ombre.

En premier lieu, il est difficile de dire si la propriété terrienne ne devra pas excéder une superficie de 400 ou de 1.320 hectares. La marge est évidemment considérable, mais dans le second cas, c'est entre 25 % et 30 % des terres cultivées qui devraient être expropriées.

En second lieu, les terres en surplus seront données aux paysans à raison de 26 hectares par famille, mais pour l'instant il est difficile de voir comment cette répartition sera effectuée.

Troisièmement — et c'est pourtant là la question fondamentale — le sort réservé aux propriétaires étrangers reste assez ambigu, si ce n'est qu'ils disposent d'un délai de trois mois pour « *se mettre en règle* » avec la nouvelle loi.

Un point en tout cas a soulevé la fureur des milieux d'affaires américains. Il est en effet prévu que les étrangers propriétaires d'industries du sucre (les raffineries) devront abandonner leurs plantations de cannes. En outre, aucune plantation ne saurait appartenir à une société anonyme, à moins que la totalité de ses actionnaires ne soient de nationalité cubaine. Sera-t-il possible aux sociétés étrangères d'effectuer un transfert fictif de leurs biens à des hommes de paille cubains ? Le délai de trois mois permettra-t-il ce genre d'opération ?

Toujours est-il que les raffineries contrôlent 24 % de la terre cultivée et qu'elles devront désormais y renoncer. Bon nombre de ces raffineries appartiennent à des sociétés américaines. En outre, les investissements américains à Cuba représentent 800 millions de dollars, y compris des plantations qui assurent 40 % de la production de cannes. Dans ces conditions, et si l'on tient compte des propriétaires cubains possédant plus que le minimum autorisé, c'est entre 60 et 70 % des plantations de cannes qui seront expropriées. Le peuple cubain aurait alors une chance de contrôler lui-même sa principale source de richesse.

Mais la bataille sera dure. Depuis le 17 mai, Fidel Castro a dit et redit qu'aucune modification ne serait apportée au projet de réforme agraire et le président Urrutia a confirmé cette résolution. C'est dire que les hostilités sont déjà ouvertes avec la United Fruit, dont l'empire s'étend sur l'ensemble de l'Amérique centrale. La United Fruit trouvera de puissants appuis auprès des producteurs cubains menacés d'expropriation. Mais la véritable question est de savoir si elle bénéficiera aussi de l'appui du gouvernement américain.

L'attitude de l'Amérique

En effet, si le sucre représente 80 % de la richesse de Cuba, plus de la moitié de ce sucre est vendu aux Etats-Unis, à un prix largement supérieur au cours mondial, et cela en vertu d'une loi américaine qui ne peut être modifiée que par le Congrès de Washington. L'avenir de Cuba est assuré si l'île peut continuer ses exportations vers les Etats-Unis au volume et au prix actuels. Washington peut jouer sur l'un ou sur l'autre pour condamner Cuba à l'asphyxie et Fidel Castro à l'échec.

Cette manœuvre serait d'autant plus facile à réaliser que depuis quelques années, d'autres pays latino-américains, et en particulier le Mexique, le Pérou et la République dominicaine, ont considérablement intensifié leur culture de cannes. A eux seuls, ces trois pays possèdent actuellement un excédent d'un million de tonnes de sucre, qui pourrait permettre aux Etats-Unis de se passer, pendant un temps, des importations cubaines. Que Fidel Castro perde, en totalité ou en partie, le marché américain, et la crise économique et financière de Cuba s'aggravera, car il est douteux qu'il trouve un autre acquéreur disposé à payer un prix supérieur au cours mondial.

A New York et à Washington, le mécontentement est d'autant plus grand que, lors de son récent voyage aux Etats-Unis, Fidel Castro s'était défendu d'envisager des nationalisations. En fait, lorsqu'il errait encore dans la Sierra Maestra, il avait déjà décidé d'exiger que toute entreprise établie dans le pays possède au moins 51 % de capital cubain. Depuis quelques semaines, divers journaux américains se sont amusés à mettre en contradiction les propos que Fidel Castro tient à ses auditeurs, selon qu'ils sont cubains ou américains.

Maintenant, ils n'ont plus aucun besoin de s'interroger sur ces habiletés. Une seule question reste posée : Fidel sera-t-il assez solide pour tenir ses promesses ?

Une trop grande hostilité de la part des Etats-Unis provoquerait chez Fidel Castro, tel qu'on le connaît, une réaction certaine : au lieu de s'en prendre uniquement aux propriétaires terriens étrangers, il élargirait ses mesures d'expropriation au secteur industriel, à 40 % contrôlé par des firmes américaines. Pareille mesure serait d'autant plus explicable que des compagnies américaines détiennent à Cuba des mines (fer, zinc, nickel, plomb) qu'elles n'exploitent pas afin de les garder comme réserves stratégiques. Leur nationalisation pourrait permettre de les faire fonctionner et de fournir du travail à des chômeurs dont le nombre s'accroît.

L'atout de Castro

Qu'elles soient cubaines ou américaines, les sociétés actuellement menacées se voient offrir un dédommagement sous forme d'obligations à trente ans, portant intérêt à 4 %. Ce taux est évidemment très inférieur aux bénéfices réellement réalisés.

Mais s'il est toujours redoutable d'affronter la puissante Amérique, Fidel Castro possède un atout non négligeable. Il est significatif qu'il n'ait promulgué la réforme agraire qu'après son retour de Buenos-Aires, où il a pu s'entretenir avec tous les dirigeants des Républiques sœurs. Celles-ci suivent très attentivement les différentes étapes de la révolution cubaine, dans laquelle elles voient un test de ce qu'il leur est permis d'espérer pour elles-mêmes. S'il éclatait à leurs yeux que les Etats-Unis portent la responsabilité d'un échec de la révolution fidéliste, il ne fait aucun doute que le vice-président Nixon serait encore plus mal reçu qu'il ne le fut l'an dernier s'il lui prenait envie d'effectuer un nouveau voyage dans un quelconque pays sud-américain.

L'hostilité aux Etats-Unis grandit de Caracas à Santiago. C'est le moment que l'Union soviétique a choisi pour intensifier son offensive économique dans ce secteur. Pour être intelligente et efficace, une riposte américaine doit nécessairement comporter une bonne dose de concessions aux aspirations nationales et économiques des Latino-Américains.

Un refus de telles concessions signifierait à la fois l'échec probable de Fidel Castro et l'amplification du sentiment anti-américain. Une attitude plus conciliante, faisant passer les intérêts nationaux des Etats-Unis avant les intérêts de quelques puissantes compagnies privées, favoriserait la réussite de la révolution cubaine — une révolution qui, très vite, ferait tache d'huile dans les pays voisins. Depuis sa victoire, Fidel Castro s'est accordé cinq mois de réflexion. C'est maintenant à Washington de jouer.

CLAUDE JULIEN.

"BONNE NUIT!"
NESCAFÉ
DÉCAFÉINÉ

VICHY
BRILLANTE SAISON
TOUS LES SPORTS
TOUS LES SPECTACLES
LES MEILLEURS SOINS
en séjournant aux
CARLTON
AVEC PENSION
THERMAL
SANS PENSION
TEL. 25-01

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Madame Express a :

● ***Suggéré*** à plusieurs enfants d'offrir à leur mère, le 31 mai, un cadeau original : une vraie grasse matinée, avec petit déjeuner servi au lit, sans ménage, sans courses et sans cuisine. Il est préférable pour la réussite de l'opération de mettre le père dans le secret.

● ***Étudié*** la nouvelle formule « train-auto » mise en service à partir du 19 juin par la S.N.C.F. entre Paris et Avignon. La voiture et ses occupants voyagent ensemble de nuit : l'une sur plate-forme, les autres en couchettes ou en wagon-lit. Départ de Paris les lundi, mercredi et vendredi à 22 h. 13, arrivée à Avignon à 8 h. 29. Les avantages sont évidents : 700 kilomètres de route en moins pour ceux qui descendent dans le Midi, c'est-à-dire presque une journée de vacances gagnée. L'inconvénient : le transport de la voiture et de deux passagers coûte 46.000 francs aller-retour pour une Dauphine (couchette ou wagon-lit en supplément).

En calculant approximativement le prix de l'essence, des repas et de l'hôtel, etc., cette solution revient à environ 20.000 francs plus cher qu'un départ par la route. On peut retenir deux mois à l'avance. (Renseignements à la S.N.C.F. et aux Wagons-Lits Cook, 14, boulevard des Capucines.)

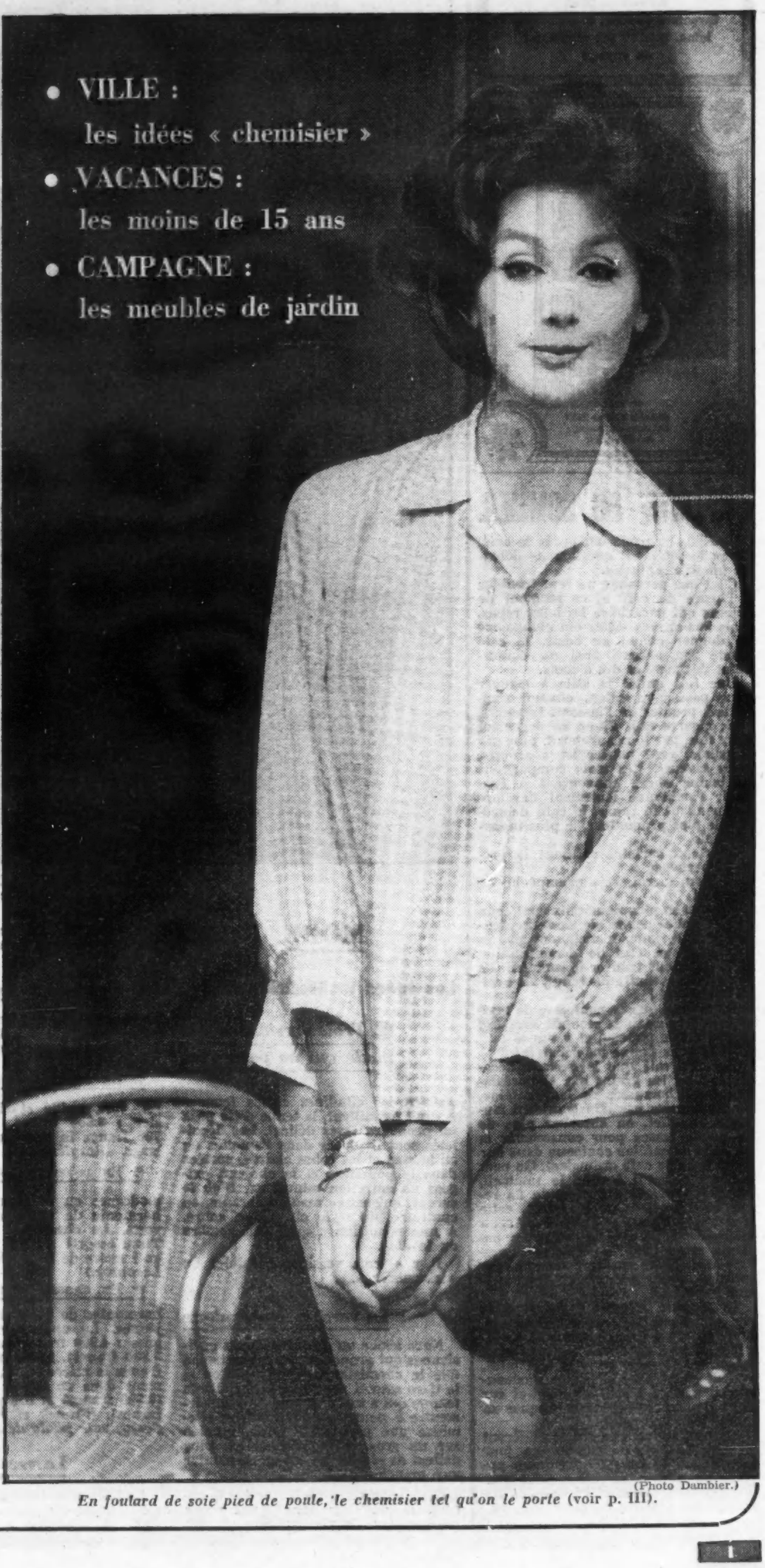
● ***Trouvé*** un fabricant de tentes qui vient d'ouvrir un service de location pour les campeurs qui ne possèdent pas encore leur propre matériel. Les prix sont raisonnables : pour une tente, 100 francs par jour et par place, aucune caution à déposer. (La location fonctionne chez un certain nombre de dépositaires de la marque Trigano, notamment: 44, avenue Jean-Jaurès (XIX^e^), 61, rue Marx-Dormoy (XVIII^e^), et dans les succursales des Magasins Réunis à Paris et en province.)

● ***Inauguré*** l'exposition « Créations Scandinaves » à Primavera. Même sans rien acheter, et il est difficile de résister à la tentation. Bien que tous les objets soient chers, cette exposition vaut le déplacement. Les Scandinaves ont réellement révolutionné les lignes de tous les objets ménagers. (Au Printemps, 3^e^ étage des anciens magasins.)

● ***Découvert*** un appartement - témoin vraiment utile. Financé par le Groupement social de l'Hygiène et de l'Habitat de Lyon. Il a été installé dans un groupe d'H.L.M. par deux conseillères ménagères qui s'y tiennent en permanence à la disposition des locataires pour les aider et les conseiller, qu'il s'agisse de l'aménagement de l'appartement, du choix d'un autocuiseur, d'une machine à laver, ou d'un produit d'entretien. Les femmes qui n'ont pas de machine à coudre peuvent venir y piquer rideaux et dessus de lit... les hommes lui empruntent escabeau et outils pour les heures de bricolage. Deux après-midi par semaine, une conseillère de l'E.D.F. vient compléter l'équipe, et aide les locataires à résoudre leurs problèmes de consommation ou d'entretien des appareils électriques et à gaz.

● ***Appris*** que le B.U.S. organisera, en septembre, un cours du soir de secrétariat réservé aux étudiantes, où elles pourront acquérir la pratique de la sténographie et de la dactylographie, ainsi que des notions de comptabilité et de commerce.

Un cours à plein temps qui formera en un an des secrétaires de direction est également organisé pour les élèves des classes terminales des lycées, et les étudiantes ayant terminé ou abandonné leurs études. (Renseignements et inscription du 1^er^ au 30 juin, au B.U.S., 5, place Saint-Michel.)



(Photo Dambier.)

En foulard de soie pied de poule, le chemisier tel qu'on le porte (voir p. III).

APRES TRANSFORMATIONS

Amy Linker

STARMY

46, Faubourg-Saint-Honoré

A REOUVERT

Tailleurs style blazer
en soie et toile,
Sweaters de luxe, fil d'Ecosse,
laine, soie et ses manteaux
de voyage

5 étages d'
ANTIQUITÉS
CAILLAT
24
FAUBOURG
St ANTOINE
did. 92-94

EMER

du Louis XIII au XIXe
bois naturels, acajou,
meubles peints

(Dambier.)

PAS CHER : LA ROBE « PRÊT-A-PORTER »
A condition d'être raisonnable

L'APÉRITIF DU SOMMEIL

— Nous en parlerons après le café, dit-on lorsqu'il est question de débattre un sujet épineux.

C'est que personne ne veut troubler « l'heure du café », ce moment de détente qui parachève les bons repas. Plats fins et vins légers ont commencé de donner chaud au cœur, le café ajoute son accord final au contrepoint des mets et des alcools.

Une fois quitté la salle à manger pour passer au salon, chacun s'apprête à profiter de l'instant. Liqueurs, café, cigares qui, dit-on se dégustent deux fois, par le nez d'abord, puis par le palais, vont marier leurs arômes, leurs saveurs. Ces trois compagnons de bonne chère concourent à épanouir l'ambiance lentement développée pendant le repas, le café demeurant le plus prometteur, le plus indispensable.

Pourtant, certains refusent le précieux breuvage :

— Non, merci, cela m'empêche de dormir !

De plus en plus nombreux sont ceux qui, survoltés par la vie moderne, tendus tout le jour, n'atteignent pas le soir dans un état de décontraction suffisante pour trouver le sommeil. Ils craignent les nuits blanches, ils craignent le café !

C'est alors que la maîtresse de maison raffinée saisit la seconde verseuse placée sur le plateau, et propose :

— Je vous donne un décaféiné ?

Car elle sait que le nescafé décaféiné, dont les grains ont été préalablement débarrassés de leur caféine, ne provoquera pas d'insomnie (il faudrait, en effet, en absorber plus de cinquante tasses pour consommer la quantité de caféine contenue dans une seule tasse de café ordinaire). On peut même dire qu'il facilite le sommeil, car il favorise la digestion du fin repas en apportant ce bien-être, cette « aise » qui prépare au repos. Aucun médecin, d'ailleurs, ne prive ses patients, même les plus nerveux, du nescafé décaféiné, apaisant comme une infusion mais savoureux comme le café habituel.

Le nescafé décaféiné ne termine pas seulement les « bons dîners ». Après le repas pris chaque soir en famille, il met en douce humeur pour la soirée. Et pour ceux qui, à midi, avalent en hâte un déjeuner quelconque, il permet d'achever celui-ci sur une note réchauffante, sans risquer un surcroît de nervosité.

A tous les amateurs qui considèrent un repas sans café comme un jour sans soleil, le nescafé décaféiné apporte les milliers de petites joies quotidiennement renouvelées, le plus innocent des plaisirs de vivre...

Communiqué.

MODE

Les idées « chemisier »

Trois versions d'une mode qui ne passe pas.

POUR les citadines et les femmes qui travaillent, la tenue d'été pose un problème assez délicat. Les décolletés sont déplacés dans l'autobus ou au bureau et les robes claires, portées dans la poussière et la chaleur, exigent un entretien minutieux. D'où le succès, qu'aucune mode n'ébranle, au contraire, du style chemisier, sobre. A une condition : qu'il soit sombre ou lavable.

Il y a trois versions possibles du « chemisier ».

La version économique

Nous avons vu deux boutiques parisiennes qui proposent, en même temps que le chemisier « prêt à porter », le tissu assorti vendu au mètre. Toute femme qui a un minimum de « savoir-coudre » peut, en effet, se faire elle-même une jupe d'été large, montée sur un gros grain, mais il est plus délicat de réussir un col ou de monter une manche.

Cette solution revient souvent beaucoup moins cher que l'achat d'une robe entière. On peut raffiner et faire confectionner une large ceinture en même tissu chez un spécialiste.

Vous pouvez ainsi trouver blouse et tissu assorti :

● EN VICHY A CARREAUX bleu ou rouge. Chemisier manches longues : 2.400 fr. Tissu assorti : 350 fr. le mètre en 1 mètre de large. (*Rosylène, 98, rue Lecourbe.*)

● EN POPELINE UNIE bleu nattier, rouge, naturel, vert, paille et absinthe. Chemisier : 3.300 francs. Tissu assorti : 790 francs le mètre en un mètre de large. (*Rosylène, 98, rue Lecourbe.*)

● EN POPELINE IMPRIMÉE, impressions modernes en touches de peinture : harmonie de verts, bleus, rouges ou verts. Le chemisier : 4.300 francs. Tissu assorti : 1.280 francs le mètre en 1 mètre de large. (*Rosylène, 98, rue Lecourbe.*)

● EN GROSSE POPELINE A FLEURS, harmonies de verts, bleus, rouges ou jaunes. Le chemisier manches longues : 4.900 francs (manches courtes, 3.300 francs). Le tissu assorti : 1.100 francs le mètre en 90. Il existe également dans ce même tissu des jupes (6.900 francs) et des pantalons (4.900 francs). (*Franck et Fils, 80, rue de Passy, voir photo de droite.*)

La version classique

La robe-chemisier, droite ou ample, est la tenue d'été en ville la plus classique, à condition que le tissu soit « raisonnable ». La meilleure formule : l'uni ou l'imprimé bicolore à fond sombre : noir et blanc, bleu marine et blanc, gris et blanc, etc.

Nous avons sélectionné cette semaine quelques robes-chemisiers « pas cher », les chères étant très faciles à trouver.

● A RAYURES BAYADÈRES verticales, bleu roi, ciel, blanc et vert, manches courtes, boutonnage de bas en haut, ceinture assortie, jupe demi-ample. 6.500 fr. (*Madd, 34, rue Tronchet.*)

● IMPRIMÉE NOIR ET BLANC. Grand col de piqué blanc, jupe large montée sur un jupon, manches courtes. 6.900 fr. (*Madd, 34, rue Tronchet, voir photo ci-dessus.*)

● PIED DE POULE bleu roi et blanc en popeline, col de piqué blanc. Jupe à gros plis ronds, manches trois quarts. 8.900 fr. (*Rosylène, 98, rue Lecourbe, sur mesures seulement. Délais : 10 jours.*)

● EN POPELINE UNIE, nombreux coloris, dont marine, parme, bleu nattier, absinthe et blanc. Manches trois quarts, poignets, col et ceinture piqués. 9.900 fr. (*Francine Bernard, 43, avenue de Wagram.*)

Nous avions sélectionné également deux robes droites, une en gabardine de coton style blue-jeans (3.500 fr.) et une en popeline à pois (4.000 fr.) vendues au Prisunic. Mais la direction de ces magasins nous a signalé qu'elle

(Dambier.)

PAS CHER : L'ENSEMBLE A MOITIÉ FAIT
Avec un minimum de « savoir-coudre »

ne pouvait pas garantir le réassortiment de ces modèles. Peut-être aurez-vous la chance de tomber dans une succursale qui en possède encore quelques exemplaires.

La version de luxe

Les chemisiers de soie imprimée qui se portent sur la jupe sont la nouveauté de l'année. Importés d'Italie, où ils avaient été conçus au départ pour être coupés dans quatre foulards identiques (les dessins se répétant sur chacun des deux devant et dans le dos), ils se font maintenant dans toutes les impressions.

Elégants, souples, merveilleusement agréables à porter, ils n'ont qu'un défaut : leur prix. Ils oscillent actuellement entre 8.000 et 18.000 fr. dans les soies de belle qualité. Attention aux imitations, elles risquent de vous réserver des surprises désagréables au lavage. Mieux vaut dans ce cas acheter... du coton.

Quelques modèles particulièrement réussis :

● EN SOIE NATURELLE imprimée de grands ramages en longueur sur fond blanc, impressions vert clair, rouge, canard, vison et bronze. 8.900 fr. (*Galeries Lafayette.*)

● EN TWILL DE SOIE NATURELLE. Impression sur fond blanc grands ramages canard, framboise ou bleu violine. Bordure col, boutonnage et manchettes en uni couleur des ramages. Prix : 14.500 francs. (*Lorène, 66, avenue Victor-Hugo.*)

● EN FOULARD PIED DE POULE framboise et blanc. 15.000 fr. (*Madeleine Riccy 56, rue de Rennes, voir notre photo de couverture.*)

● ...ET EN COTON LÉGER imprimé de fleurs, quatre dessins différents, coloris vert et jaune, bleu et mauve, rose et marron, bleu et jaune. 2.790 fr. (*Au Printemps.*)

MAISON

Les meubles d'extérieur

● ***Solides pour coucher dehors, légers pour rentrer à la maison.***

LES décorateurs français spécialisés dans le mobilier d'extérieur ont créé un style d'une grande élégance, tant dans le domaine du bois que dans celui du fer laqué ou du rotin.

Comme tous les créateurs, ils ont été copiés en France et à l'étranger. C'est fort dommage pour eux, mais le résultat du point de vue public est appréciable : alors que les meubles modernes d'intérieur sont d'un goût parfois discutable, les meubles d'extérieur, même ceux de qualité moyenne, sont en grande majorité parfaitement réussis esthétiquement parlant.

On s'étonne même que nombre de jeunes ménages aux ressources modestes ne meublent pas leur salle de séjour avec des ensembles primitivement créés pour les jardins et les terrasses.

Les meubles d'extérieur se divisent en trois grandes catégories :

1) Les grands meubles de jardin ;

2) Les mobiliers de terrasse et de balcon ;

3) Les sièges légers, pliants, transportables.

Les grands meubles de jardin

Les grands meubles de jardin, qu'ils soient en bois ou en métal, sont en général difficilement transportables.

Aussi, pour supporter les étés pluvieux ou les gros orages, doivent-ils être d'excellente qualité. C'est-à-dire, pour le mobilier de bois, les vis et parties métalliques inoxydables, le bois très sec, la peinture traitée avec cinq ou six couches, plus une couche de laque. Pour les meubles de métal, le laquage au four.

En tout état de cause, les coussins doivent être mis à l'abri à l'intérieur, à moins qu'ils ne soient groupés sur un canapé de jardin et protégés par une grande bâche confectionnée aux mesures et solidement fixée soit au sol, soit aux pieds dudit canapé.

● A NOTER : de plus en plus, les décorateurs spécialisés s'ingénient à créer des modèles de sièges de jardin très confortables et stables, mais montés sur deux grandes roues caoutchoutées placées à l'avant ou à l'arrière du siège, ce qui permet de le déplacer sans effort à la manière d'une brouette de jardinier.

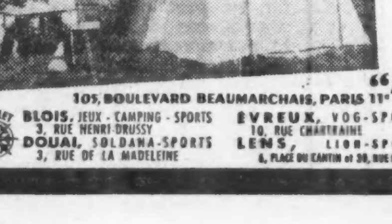
Trois bons modèles

● Grand fauteuil de bois laqué monté sur deux grosses roues placées à l'avant du siège. Ce dernier repose sur ses pieds arrière en une position légèrement culbutée qui le rend très confortable. Les deux accoudoirs sont terminés par des poignées qui permettent de manœuvrer le fauteuil en le soulevant légèrement de l'arrière sur ses deux roues avant. Modèle n° 16.242, avec deux coussins, matelas toile couleur grand teint : 32.800 fr. (*Gallet, 54, avenue de Suffren.*)

● Fauteuil de style anglais, bois laqué, garniture coussins toile, monté à l'avant sur deux grandes roues caoutchoutées. Accoudoirs très larges se terminant par une poignée, percés d'une encoche permettant de glisser un parasol. Modèle n° 16.287. Prix : 38.500 fr. (*Gallet, 54, avenue de Suffren.*)

→

VACANCES
AIR PUR - SOLEIL - DETENTE
Le Comité d'Accueil Parisien vous propse :
POUR ENFANTS DE 6 A 12 ANS
FRANCE :
St-Gervais-les-Bains (Hte-Savoie) .. 54.500
SUISSE :
Leysin, 1.250 m. 52.400
POUR CEUX DE 13 A 20 ANS
ITALIE :
Malcesine, au bord du Lac de Garde, Camp de toile 54.000
YOUGOSLAVIE :
Dubrovnik 53.900
BALEARES :
Palma (île de Majorque) 46.500
Ces prix tout compris 4 semaines de Paris à Paris.
NOMBREUX AUTRES VOYAGES
Demandez notre programme complet pour enfants et adultes.
16, rue de la Banque, PARIS-2e
GUT. 29-80

EXPOSITIONS PERMANENTES DU CAMPING

TENTE CARRÉE 49.000
MATELAS PNEUMATIQUE 3.750
DUVET COUVERTURE 6.900
...et TOUT MATÉRIEL DES PRINCIPALES MARQUES.
RACLET-CAMP-HUTCHINSON, etc...
DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GRATUIT

"AMIS CAMPEURS"
105, BOULEVARD BEAUMARCHAIS, PARIS 11e (MÉTRO : SAINT SÉBASTIEN-FROISSARD) 8, BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3e
BLOIS, JEUX - CAMPING - SPORTS, 3, RUE HENRI-DRUSSY
DOUAI, SOLDANA-SPORTS, 3, RUE DE LA MADELEINE
EVREUX, VOG-SPORTS, 10, RUE CHARTRAINE
LENS, LION-SPORTS, 6, PLACE DU CANTIN et 30, RUE DE LILLE
LONGWY, PARIS-EST-SPORTS, 8, RUE DU GÉNÉRAL-PERSHING
MERLEBACH, IGLOO - SPORTS, 60, RUE NICOLAS-COLSON
NANTES, COMPT-IMPER-CAMPING, 4, ALL. CASSARD - 1, RUE SAINTE-CROIX
POITIERS, SOLDANA-SPORTS, 4, RUE DU MARCHÉ
TOURS, SOLDANA-SPORTS, 65, RUE NATIONALE
TROYES, SOLDANA-SPORTS, 2, 4, RUE DU GÉNÉRAL-SAUSSIER
CHAINE "AMIS CAMPEURS"

MOQUETTES
ET TOUS REVETEMENTS DE SOL
LE TAPIS CLOUÉ
vous assure la qualité parfaite de ses moquettes « Contrôlées » par
« QUALITE FRANCE »
que tout acheteur peut vérifier sur place dans ses
20 coloris en stock. Devis gratuit
20-22, rue du Mail - CEN. 10-62
DISTRIBUTEUR FRANCE-TAPIS

ENCADREMENTS SOUS VERRE

" BANDES GOMMÉES
DELTA "Multipli"
un pli, une pression des doigts, c'est fait!
En vente chez les Papetiers, Photographes, Marchands de couleurs, Grands Magasins.
La Maison du Papier Gommé
Sté L. CHAPPELLIER & A. GRAND
Capital de 60 000 000 de francs.
78, RUE DE WATTIGNIES - PARIS XIIe - DID. 93-55

20%
DE REMISE REELLE
sur toutes les grandes marques de PEINTURES
Au prix de 1.156 fr. le litre au lieu de 1.445 francs
WIP NIDON clair : 1.472 fr. au lieu de 1.840 fr.
Mêmes conditions sur :
VITRIFICATEURS à PARQUETS à LINOS ou à CARRELAGES
CIRES aux SILICONES
BODY, 2, rue Cler - PARIS -7e - INV. 22-71
Ouvert de 9 à 20 heures

Avant d'acheter un manteau de fourrure neuf consultez le spécialiste des transformations
HELBO
Il mettra votre manteau au goût du jour
79, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris-9e
Tél. : PROvence 40-09

On nous communique :
A LA BELLE LINGERE, toutes les femmes trouvent un choix complet de linge de maison au meilleur prix et la formule, devenue trop banale « joindre l'utile à l'agréable » reprend tout son sens. Variété, charmes des formes et des couleurs, matériau de grande classe (toiles pures et fines, lins nobles, percales spirituelles, cotons virils, textiles nouveaux) ; vous trouverez A LA BELLE LINGERE de quoi satisfaire les goûts les plus divers et les plus raffinés. Mères, faites profiter vos enfants de votre goût et de votre expérience pour le choix de leur trousseau. Et vous, les jeunes, n'oubliez pas la Fête des Mères. Offrez des mouchoirs, de charmants tabliers ou, pourquoi pas, des torchons aux impressions nouvelles. Achetez A LA BELLE LINGERE, 95, avenue Kléber, Paris.

● Chaise-longue bois laqué pouvant être pliée en deux, montée sur deux roues à l'arrière, l'avant étant pourvu de deux poignées permettant de la manœuvrer comme une brouette. Prix : 25.000 fr. ; coussins toile en supplément, environ 6.000 fr. (*Balsacq, 4, av. Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Deux idées

● L'abri roulant, véritable petite terrasse couverte transportable, en tube laqué, monté sur roulettes, avec fond, côté et toit en toile à bâche de très belle qualité. Parfait pour y prendre des repas à l'abri du soleil ou de la pluie, faire jouer des enfants en bas âge, installer un lit de secours pour un jeune garçon, etc. Dimensions: façade, 2 m. 40; profondeur, 1 m. 80. Prix : 134.500 fr. (*Gallet, 54, avenue de Suffren.*)

ULTRA-PRATIQUE : ***la maison par éléments imaginée par Tim***

● Un fauteuil à toile amovible. Fauteuil confortable en bois laqué, dont le siège et le dossier sont composés d'une grande bande de toile à la manière des transatlantiques. Cette toile est amovible et se démonte très facilement. Lorsque la pluie menace, il est facile de la rouler et de l'emporter sous son bras, en laissant la partie bois du siège qui ne craint rien sous la pluie. Prix : 12.500 fr. (*Balsacq, 4, av. Pierre-Ier-de-Serbie.*)

Les mobiliers de terrasse et de balcon

● LE ROTIN : Tous les meubles de jardin peuvent être utilisés en mobilier de terrasse à condition d'avoir de la place, mais le meuble de rotin, confortable, léger et élégant, a surtout été créé à cet usage. Non qu'un fauteuil en rotin de Manille ou en malacca parfaitement imputrescibles ne puisse recevoir une ondée, mais, à la longue, de fortes pluies ou de la grêle finissent par avoir raison des couches de vernis destinées à protéger le rotin. D'autre part, le mobilier de rotin qui compose de ravissants ensembles pour salle de séjour de maison de campagne ou de bord de mer peut, grâce à sa légèreté, être utilisé en double usage : terrasse le jour, intérieur le soir.

Voici trois bons modèles d'un décorateur spécialisé dans le meuble de rotin:

● Fauteuil confortable en malacca : 16.000 fr. (coussins toile couleur, environ 10.000 fr.).

● Chaises de repas ou de bridge : 14.000 fr.

● Petits fauteuils bridge assortis aux chaises : 15.500 fr.

● Bout de pieds, petit tabouret bas de 50 cm×50 cm, pouvant servir d'allonge au fauteuil, de table basse ou de tabouret : 8.000 fr. (*Jallot, 44, rue François-Ier.*)

● LE FER LAQUÉ : Les chaises ou petits fauteuils d'inspiration romantique en métal laqué noir ou blanc étant de faible encombrement, sont particulièrement recherchés pour les balcons ou petites terrasses. Ils prolongent agréablement un intérieur de style et, lorsqu'ils ont été laqués au four, résistent très bien aux intempéries.

Une condition pour les conserver longtemps en bon état : faire attention aux chocs, exactement comme pour les carrosseries de voitures. En cas d'accident, faire repeindre rapidement la partie écaillée, sinon la rouille s'attaquera au métal.

L'ensemble « Floralies », signé Lempereur, qui a reçu le second prix aux Floralies internationales, se compose d'une table pliante en fer laqué blanc (25.000 fr.), de chaises très amusantes en métal laqué travaillé en croisillons sur le dossier et le siège, rappelant les chaises Napoléon III, qui offrent l'immense avantage de pouvoir être empilées les unes sur les autres. (Prix : 12.000 fr.)

Un petit fauteuil assorti aux chaises peut être livré avec les accoudoirs, le dossier et le siège garnis de plastique de couleur. Prix du fauteuil avec croisillons laqués : 14.500 fr. (*L'ensemble chez Denneray, 169, boulevard Haussmann.*)

Les sièges légers, pliants, transportables

Une armature de tube laqué ou de duralumin, des toiles de couleurs vives lacées sur cette armature composent des sièges d'une conception nouvelle qui détrônent peu à peu le classique transatlantique de bois avec lequel on se pince si bien les doigts.

Très commodes et légers à transporter, ne prenant aucune place une fois repliés, ces sièges de jardin en tube et toile trouvent tout de même le moyen d'être très confortables.

Trois bons modèles

● Une chaise-longue de relaxation équipée d'accoudoirs, transformable en fauteuil droit, fauteuil culbuté, chaise-longue normale et chaise-longue relax, c'est-à-dire avec les pieds plus hauts que l'horizontale. Elle se replie très facilement et se remonte de même, sans l'aide d'aucune barre d'appui intermédiaire que l'on ne sait jamais dans quel sens placer. Modèle l'Eden. Prix : 12.750 fr. (*Printemps.*)

● Un très bon transatlantique en tube dural et toile chlorène (c'est-à-dire à base de chlorure de vinyl), ce qui permet de laisser le siège dehors de temps en temps, même sous la pluie. Prix : 5.950 francs. (*Galeries Lafayette.*)

● Une chaise-longue en tube d'acier très léger et toile de coton orange, munie d'un repose-tête, dont la caractéristique réside dans le fait qu'elle prend tellement peu de place une fois repliée qu'elle tient dans un coffre de voiture. Modèle Relax auto. Prix : 9.250 fr. (*Galeries Lafayette.*)

Pour le bord de mer

● Des sièges de bois laqués pouvant servir à la maison ou sur la terrasse de sièges de repas ou de fauteuils de détente et sur la plage pour le bain de soleil ou la relaxation. Légers pour du bois, repliables et empilables, ces sièges sont faciles à transporter et ne prennent aucune place une fois rangés les uns sur les autres. Meubles transformables Granville. Prix : 8.100 fr. Supplément pour coussins : 5.200 fr. (*Printemps.*)

● Un petit pliant ras du sol, à dossier, combinant siège et sac de plage, le dossier étant double face, monté avec soufflets et fermeture à glissière. Le tout une fois replié, se glisse sur le bras à la manière d'un grand sac à main. Prix : 3.750 fr. (*Galeries Lafayette.*)

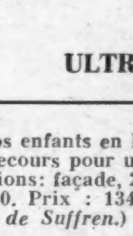
ENQUÊTE

Les Français dans leurs meubles

● *Leur souci n° 1 : l'entretien.*

EN matière d'ameublement, l'habitude veut que l'on oppose le « traditionalisme inconfortable » de la majorité des Français au goût pour le confort des Anglo-Saxons, et au désir de « fonctionnel » des peuples nordiques. Qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations ?

Une toute récente étude de marché, effectuée à Paris et dans toutes les régions de France sur un « échantillon de population » représentatif, apporte la preuve qu'en réalité la France évolue rapidement en matière d'ameublement, et dans un sens très précis : celui du pratique.

Prix spéciaux d'Été
du 1er Avril au 30 Août...
Profitez-en pour super-hermétiser vos fenêtres et portes. En supprimant les courants d'air, vous gagnez 4 à 6° de chaleur supplémentaire et 40% d'économie de combustible.
Voici le point faible de votre confort.

Demandez notre documentation gratuite 5 63
Superhermit
JOINTS MÉTALLIQUES BREVETÉS
79-81, Fg Poissonnière • PRO. 80-89

...Français s'assied à sa table ...nger, il ne s'inquiète pas ...est bien assis (la durée de ...ners français est pourtant ...qui, d'après les réponses à ...semble le préoccuper, c'est ...le siège pourra se nettoyer ...cas où on renverserait la

Avant le confort

...re très peu de temps, les ...andaient d'abord à leurs ...durer longtemps : « *Puis-...les sont chers, il faut qu'ils ...une vie.* » Ce raisonnement ...ez courant là où l'achat de ...ésente une très grande dé-...apport aux revenus. Mais ...ue les revenus croissent, ...durable » est fortement ...par celle de « confor-...toutes les classes sociales, ...notion est en train de ...s sur les deux premières, ...ilité d'entretien ».

...ion : « Pensez-vous que les ...eaux (par leur forme fonc-...es matériaux utilisés) soient ...s pour le confort que les ...ques ? » 38,4 % répondent ...vent rien. En outre, 45,6 % ...oitié) déclarent qu'ils n'ai-...tout ce genre de sièges.

...siège ou un meuble de cui-...ouvert de matière plastique, ...ux puissent être en Tergal, ...faire faire ou acheter des ...éléments, voilà qui devient ...ent intéressant. Le désir de ...» ultra-pratiques ou ultra-...retenir s'exprime de façon ...ale et importante dans tous

Seul le lit

...le seul endroit où les Fran-...t exiger en premier lieu le ...t leur lit. A la question : ...qui vous paraît le plus im-...le choix d'un lit ? » 80 % ...: le sommier et le matelas, ...pitaux du confort. Les au-...s parlent de souplesse, de ...résistance, elles confirment ...e légitime souci d'être bien ...cinquième seulement des ré-...nt sur la qualité du bois, le ...olidité du montage.

Un intérêt relatif

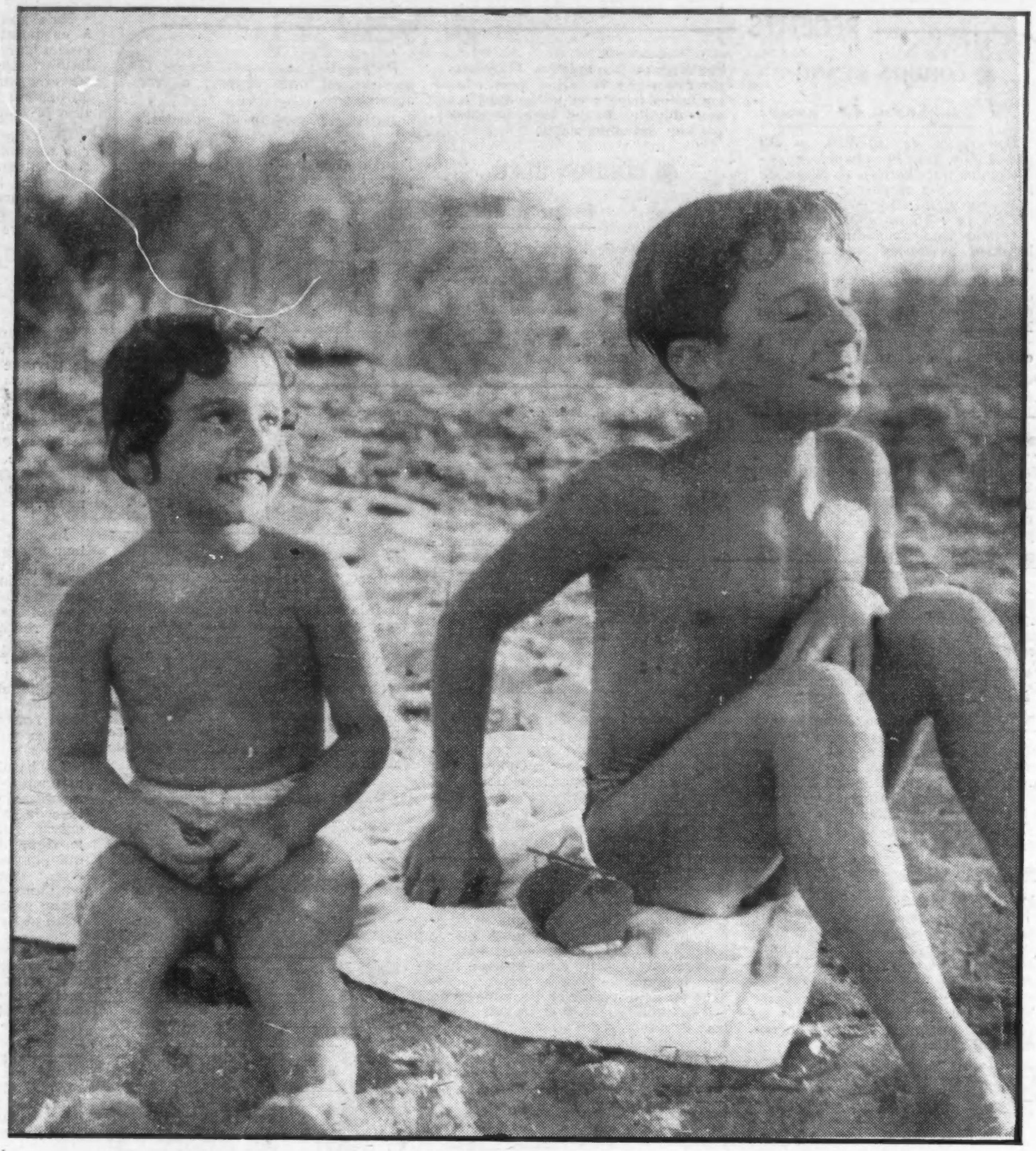
...aviez une grosse rentrée ...tendue, la consacreriez-vous ...n de votre maison ? » ont ...s enquêteurs. La réponse a ...s 56,9 % des cas seulement. ..., 43,9 % voudraient pouvoir ...un logement, soit agrandir ...pelons les conditions dans ...t logés un grand nombre de ...ns les grandes villes (56 à ...ements seulement possèdent ...à 46 % ont une salle d'eau).

...s sont cependant énormes. ...e que la clientèle potentielle ...ment est constituée par un ...opulation, chiffre supérieur ...effectivement réalisées. Ce ...nte d'informations que les ...anquent. 72 % des femmes ...par exemple, et qui sont lec-...agazines ou de rubriques ...stiment qu'elles sont bien ...informées par le journal de ...n ce qui concerne l'aména-...eur foyer.

Le frein-argent

...anque d'argent qui fait frein. ...s sont rarement achetés en ...ois, au moment de l'instal-...énage, mais par à-coups, à ...pulsions (augmentation du ...nce d'un enfant). Ces achats ...t plus difficiles que la ma-...Français préfèrent les « en-...2,2 %) aux meubles achetés ...5 %). Quels que soient leur ...r accord sur ces questions ...d'achat est prise le plus sou-...mari et la femme conjoin-...grand nombre de couples français ne peuvent tout simplement pas envisager d'acheter des meubles ou d'autres éléments de confort, parce qu'ils doivent d'abord se procurer un toit.

Il n'en reste pas moins que ceux qui en achètent, tout comme ceux qui voudraient bien en acheter, ont maintenant une idée précise : ils veulent des meubles qui leur rendent la vie facile.



ENFANTS BIEN ENCADRÉS
Quand les parents n'ont que trois semaines

VACANCES

Pour les moins de 15 ans

● *Mer, montagne, campagne : des adresses et des prix.*

COMPLEMENTS indispensables aux colonies de vacances toujours trop peu nombreuses, les associations qui organisent des séjours d'été pour les enfants sont un véritable dépannage pour bien des parents qui ne disposent que de trois semaines de vacances. Voici une liste de séjours organisés pour moins de 15 ans (filles et garçons), ainsi que les prix 1959 communiqués par les organisateurs :

● <u>6 A 11 ANS</u> : Trois séjours (2 juillet au 2 août, 2 août au 2 septembre, 3 au 12 septembre), soit à la campagne, dans l'Orne, soit à la montagne, en Haute-Savoie. Prix : 24.000 et 30.000 francs par mois. (« Plaisir et Santé », M. Niarfeix, 94, rue N.-D.-des-Champs, DAN. 93-49, de 12 à 14 heures.)

● <u>6 A 12 ANS</u> : Divers séjours en France, au bord de la mer, en Autriche et en Suisse, du 2 juillet au 2 août. Prix : de 26.500 à 54.500 fr. (Comité d'accueil parisien, 16, rue de la Banque, GUT. 29-80.)

● <u>6 A 14 ANS</u> : Nombreux séjours à la mer, à la montagne et à la campagne, en dortoirs, avec toujours parc ou terrain de sport attenant. Prix : de 825 à 975 fr. par jour, plus le voyage. (Centre de Coopération culturelle et sociale, 26, rue N.-D.-des-Victoires, Paris-2e, GUT. 70-84.)

● <u>6 A 15 ANS</u> : Deux sessions de 28 jours, une de 21 jours en Suisse (cantons de Gruyère et de Fribourg). Prix : selon la durée du séjour, de 30.100 à 97.600 francs pour les moins de 10 ans, de 32.200 à 99.400 francs pour les plus de 10 ans. (Association française pour l'Enfance, Le Trait d'Union, 5, rue Jean-Varenne, Paris (18e). ORN. 14-60.)

● <u>7 A 14 ANS</u> : Séjours à Saint-Jean-de-Luz, en villa aménagée. Petit groupe encadré par deux professeurs d'E.P.S. Trois formules : du 1er au 31 juillet, du 1er juillet au 31 août, du 1er au 31 août. Forfait pour un mois : 67.000 francs. Pour deux mois : 130.000 francs. (Inscriptions auprès de M. Boucher, Lycée Henri IV, 23, rue Clovis, Paris (5e). Renseignements par téléphone : M. Cassou, 69-32 à Juvisy.)

● <u>8 A 13 ANS</u> : Du 3 juillet au 7 août, dans les Landes (campagne). Prix : 26.000 fr de Paris à Paris, ou du 8 juillet au 6 sept., Mérival (petite montagne). Prix : 25.000 francs. (Mouvement de l'Enfance ouvrière, 5, rue Viollet-Le-Duc, Paris (9e). TRU. 44-34.)

→

odoriseur

C'est une lumière qui parfume.
La lumière (rouge, jaune ou bleue) est diffusée par transparence, tandis que le parfum s'évapore. L'Odoriseur crée ainsi, chez vous, une atmosphère de luxe personnalisé.

C'est une lumière qui désodorise.
Avec du DEDORAN (produit spécial), l'Odoriseur anéantit les odeurs les plus tenaces. Branché d'avance, il empêche ces odeurs de se former. Aucun autre produit ne possède ce stupéfiant pouvoir désodorisant ! Essayez-le ! Prix : 1.980 Fr.

Seprol, 42, rue Le Peletier, Paris 9e

RECETTES

CORDON BLANC

Croquettes de légumes

Des restes de légumes. — Du persil. — De la chapelure. — 2 oignons (facultatifs). — 50 gr. de beurre. — Sel et poivre.

Préparation : 15 minutes.

Cuisson : 15 minutes.

Quand vous avez des restes de légumes, passez-les tous ensemble à la moulinette.

Puis mélangez-les avec un œuf, du persil haché, de la chapelure, des oignons émincés et dorés au beurre. Salez, poivrez.

Vous devez obtenir une masse consistante que vous divisez en boulettes un peu aplaties. Vous passez celles-ci à la farine, puis vous les faites frire à la poêle dans un peu d'huile. Faites leur prendre couleur des deux côtés.

CORDON BLEU

Carpe au gratin

Une carpe de 1 kilo à 1 kg 500. — 1 œuf dur. — 75 gr. de beurre. — 1 verre et demi de vin blanc. — 1 verre d'eau. — Une poignée de mie de pain trempée dans du lait et bien exprimée. — Du persil, de l'ail, du sel et du poivre. — Un peu de chapelure.

Préparation : 10 minutes (si le poisson est vidé et prêt à être accommodé).

Cuisson : environ 45 minutes.

Vous faites un hachis fin avec l'œuf dur, le persil, l'ail, la mie de pain. Salez et poivrez.

Dans la carpe fendue, vous introduisez la moitié de ce hachis. Et vous répandez le reste sur le dessus du poisson avec de grosses noisettes de beurre. Vous saupoudrez le tout de chapelure. Vous mettez dans le fond du plat le vin blanc coupé d'eau.

Vous faites cuire à four modéré.

SUZANNE ET HENRIETTE.

→

● **8 A 14 ANS** : Camp de vacances en chalet à Méribel-les-Allues, en Savoie (1.600 m d'altitude), du 2 au 27 juillet. Prix : 35.000 francs, plus voyage. (Club des Quatre Vents, 1, rue Gozlin, Paris (6e), ODE. 70-25, l'après-midi seulement.)

● **9 A 16 ANS** : Séjours de trois, six semaines ou deux mois dans les Hautes-Alpes et en Lozère (groupes d'enfants distincts selon les âges). Prix : 650 francs par jour, voyage à 50 % de réduction et excursions en plus. (Jeunesse et Avenir, 61, boulevard Ney, Paris-8e, MON. 98-06, tous les jours, sauf le jeudi, de 10 à 16 heures.)

● **10 A 16 ANS** : séjour d'un mois à Sidart (Hautes-Pyrénées), organisé par un professeur de lycée parisien et axé sur le sport (cours de tennis, natation, etc.). Prix : 75.000 francs tout compris. (A l'Ecole du Sport, M. Zimerman, lycée Janson de Sailly, 106, rue de la Pompe, Paris-16e.)

● **12 A 15 ANS** : Trois séjours de 24 jours en juillet-août, en Espagne, à Tarragone (90 km de Barcelone, pins et sable). Logement dans quatre maisons indépendantes. Prix : 25.000 francs, plus 3.000 francs d'inscription. (Loisir et Plein Air, 43, avenue d'Alsace-Lorraine, Le Vésinet, tél. 966-46-78.)

Tous les séjours organisés cités ci-dessus sont mixtes et assurent un encadrement sérieux.

SANTÉ

Les femmes et le lait

Une tasse de lait = un œuf dur.

DANS le cadre des journées internationales de diététique consacrées au lait et aux produits laitiers, qui ont eu lieu la semaine dernière à Paris, le docteur Arlette Fribourg a profité de l'expérience des femmes que lui confère sa spécialité de gynécologue pour apporter « *sans prétention scientifique* », écrit-elle, le reflet des idées que les représentantes du beau sexe se font à l'heure actuelle du lait. Nous pensons que les remarques du docteur Fribourg sont susceptibles d'amuser nos lectrices — et aussi nos lecteurs — en redressant, chemin faisant, un certain nombre de préjugés (on va le voir, assez répandus).

La légende du lait...

Les femmes se méfient du lait. Elles en donnent à leurs enfants parce qu'elles savent qu'il apporte le calcium nécessaire à la croissance, mais en boire elles-mêmes leur donnerait l'idée qu'elles sont malades ou convalescentes. Parfois, elles pensent que le lait « fait grossir ». Elles seront étonnées d'apprendre qu'une tasse de lait de cent grammes ne fait pas plus grossir qu'un œuf dur ou qu'une grappe de raisin qu'elles mangent avec une conscience tranquille, et que cette tasse de lait peut remplacer (économiquement) un bifteck parce que le lait est riche en protéines (comme la viande). A titre d'exemple, précisons que le typique bol de lait au café avec du pain trempé et du sucre qu'on fait caraméliser au four, et par lequel les Bretons remplacent parfois le repas du soir, ne représente pas plus de 600 calcries... en étant composé de ce que les femmes redoutent le plus pour leur ligne : le pain, le sucre, le lait.

... du gruyère...

Il est vraiment surprenant, souligne le Dr Fribourg, de voir avec quelle rapidité et quelle solidité s'est installée la légende du gruyère. Les femmes qui veulent maigrir croient fermement que le gruyère ne fait pas grossir et répandent cette opinion. Et c'est ainsi qu'on voit, à la fin d'un repas plus copieux qu'à l'ordinaire, lorsqu'on passe le plateau des fromages, telle femme qui n'a pas touché à son pain et qui ne mettra pas de sucre dans son café, se tailler une jolie portion de gruyère (50 à 100 grammes), puisque cela ne fait pas grossir.

L'origine de cette extraordinaire erreur est facile à trouver. Certains nutritionnistes ont préconisé des régimes amaigrissants aglucidiques (sans amidon), hyperprotidiques (pauvres en eau et en sel). Le gruyère a été choisi parce que c'est le fromage le moins salé et le plus facile à manger sans pain. Mais il n'est amaigrissant qu'à condition de garder strictement sa place dans ce genre de régime très strict et très surveillé. Jamais comme un supplément à volonté. Bien d'autres fromages, d'ailleurs, peuvent se manger sans pain. Leur teneur en sel n'empêche pas l'élimination d'eau, car s'ils contiennent du sodium, ils renferment davantage d'ammonium qui favorise la diurèse.

...et de la crème fraîche

La crème fraîche, à l'inverse du gruyère, a très mauvaise réputation auprès des femmes. « Elle fait mal au foie » et on lui attribue le pouvoir grossissant le plus élevé. Les femmes sont persuadées qu'une cuillerée à soupe de crème fraîche fait dix fois plus grossir qu'une noix de beurre ou une cuillerée d'huile. D'abord, c'est faux, ensuite les apparences sont trompeuses : une montagne de crème fouettée peut être obtenue avec une cuillerée de crème fraîche. Essayez !

Les hommes et la voiture

Pourquoi un individu paisible devient-il un conducteur agressif ?

CHACUN de nous a été à même de le constater : un individu de commerce agréable, doué même dans la vie courante de ce qu'on a coutume d'appeler « un bon caractère », se transforme totalement quand il se trouve au volant d'une voiture, obligé de conduire au milieu d'un trafic intense : il devient susceptible, irritable, agressif et volontiers grossier. Pourquoi ? Le professeur Van Loon, de La Haye, l'a expliqué au récent Congrès de l'Automobile-Club médical à Utrecht.

Libérer les tensions

Le comportement particulier de l'homme (ou de la femme) au volant est le résultat d'une accumulation de situations désagréables qui ressortent des conditions mêmes de la circulation automobile sur une route très fréquentée. La sensation permanente d'un danger possible, le fait de conduire derrière un véhicule, d'être suivi de près par un autre, de ne pas être en mesure de relâcher son attention pour regarder ce qui se passe autour de soi, créent autant de « tensions » qui placent l'individu dans un état d'irritabilité latente. Il s'en libère en devenant agressif.

Mais pourquoi le conducteur est-il à ce point sensible aux conditions créées par une route à grande circulation ? (Qu'il prenne un chemin de traverse sur lequel il peut rouler tranquillement en admirant le paysage, il redevient aimable et détendu.)

C'est que, explique le Dr Van Loon, ces tensions créées par une circulation automobile intense sont inconsciemment liées à des forces instinctives naturelles qui ont leurs racines dans les étapes les plus lointaines de l'espèce humaine.

L'homme primitif

L'automobiliste qui conduit sur la grand-route et ne peut pas regarder le paysage ne souffre pas seulement de ne pas satisfaire sa curiosité. Sa contrariété a, inconsciemment, des racines plus profondes : elle rejoint un instinct ancestral, celui qui poussait les hommes primitifs à regarder sans cesse autour d'eux pour ne pas se laisser surprendre par un ennemi ou tout autre danger qui pouvait les menacer.

La gêne inconsciente qu'un conducteur éprouve à être suivi de près par un autre véhicule est également une réaction instinctive. Elle remonte aux époques lointaines où un danger surgissant dans le dos était particulièrement redouté. Aujourd'hui encore, les aborigènes australiens, peuplades qui vivent à l'état primitif, ne marchent jamais en file l'un derrière l'autre. Le conducteur a tendance à réagir au sentiment de malaise et d'insécurité qu'il ressent à être suivi, en augmentant sa vitesse.

Le besoin de doubler se rattacherait aussi à un instinct primitif élémentaire, celui de la chasse, la voiture de devant étant le gibier à poursuivre. Il est aussi dans bien des cas le signe d'un complexe d'infériorité qui pousse l'individu à s'affirmer par des démonstrations tapageuses : conduite à grande vitesse, possession d'une voiture à chromes brillants, utilisation de signaux bruyants, etc.

Si le conducteur de voiture et le motocycliste connaissaient davantage les forces instinctives profondes qui mettent du danger dans la circulation en général et menacent continuellement leur propre vie et celle des autres, conclut le Dr Van Loon, s'ils recevaient une éducation leur enseignant quelques moyens de contrôle individuel combinés à l'automatisation des réactions adéquates, beaucoup d'accidents pourraient être évités.

ARABELLE chemisier agneau lavable
19.500 frs
création BRUNSWICK-SPORT
62, boul. de Strasbourg
Grand parking dans l'immeuble
Catalogue gratuit

FOURRURES
Renel
LE SPECIALISTE DU VISON
5, AV. VICTOR-HUGO
exportation free of taxe

MAGALI
Les plus ravissantes
ROBES D'ETE
Tergal, Nylon et notre modèle ZEPHIR à 8.900 fr.
91, RUE LA BOETIE - PARIS (VIII°)

MARIE-MARTINE
8, rue de Sèvres - BAB. 18-44

ITALIA MAGLIFICIO
TRICOTS EXCLUSIFS ITALIENS
Fil d'Ecosse soyeux : 4.200 fr.
Vestes mohair tous coloris 12.900 fr.
Lérys
99, RUE DE PASSY

UNE EXPÉRIENCE RÉVOLUTIONNAIRE

MÊME si vous n'êtes pas un spécialiste du calcul mental, vous devez être capable de résoudre le problème suivant :

« Soit un M. Durand qui a décidé de faire, pendant ses vacances, de la photo en couleurs. Pour réaliser son projet, il devra, s'il est néophyte, acheter avant de partir un appareil 24/36 (toujours préférable au format 6/6 pour la couleur), un posemètre (indispensable pour la couleur) et au moins trois films. En revenant, s'il veut profiter de ses souvenirs, il s'offrira un projecteur pour visionner ses clichés.

« Si l'appareil vaut 24.310 francs, la cellule 13.120 francs, les films 2.715 francs pièce (soit 8.145 francs les trois) et le projecteur 14.700 francs, il aura dépensé en tout : 24.310 + 13.120 + 8.145 + 14.700 = 60.336 francs.

« Question : Combien économisera-t-il s'il bénéficie d'une remise de 20 % minimum sur l'ensemble de ses achats ? »

La réponse, vous l'avez trouvée facilement : M. Durand économisera 13.260 francs. C'est beaucoup d'argent, surtout dans un budget qui, à la veille des vacances, accuse toujours une fâcheuse tendance à se resserrer.

Pourquoi « Club »

Ce petit problème, 60.000 Parisiens l'ont déjà résolu à leur avantage, non seulement dans le domaine de la photo, mais pour tout ce qui concerne le cinéma amateur, la radio, la télévision, les électrophones, les magnétophones, etc. Il leur a suffi pour cela d'adhérer au « Photo-Radio-Club ».

Pourquoi « Club », pensez-vous ? Ne s'agit-il pas tout simplement d'une boutique consentant une remise de 20 % à ses acheteurs ? Non, justement, l'expérience assez révolutionnaire que poursuivent actuellement André Essel et Max Théret dans leurs cinq étages du 6, boulevard de Sébastopol, va beaucoup plus loin. Sans doute préfigure-t-elle même le commerce de détail tel qu'il sera organisé dans vingt ou trente ans.

Le rôle du détaillant a toujours comporté deux aspects essentiels : un travail mécanique (l'épicier qui pèse avec minutie 250 gr. de café, la mercière qui mesure les mètres d'élastique) et une notion de « service » (conseils dans le choix d'une marque, orientation de l'acheteur en tenant compte de ses besoins et de ses possibilités financières, indications sur l'emploi du produit choisi). Il y a encore quelques années, le commerçant parfait était celui qui s'acquittait à la fois de ces deux tâches avec un maximum d'efficacité et de compétence. Ils étaient rares.

Une race nouvelle

Mais le développement des produits manufacturés et la centralisation industrielle sont en train de transformer complètement le réseau français de distribution. Dans certaines branches, comme l'alimentation par exemple, la formule du libre-service qui réduit au minimum l'intervention du vendeur peut facilement être appliquée et permet d'abaisser les marges bénéficiaires. Dans d'autres, au contraire, la diminution du travail mécanique au stade du détail s'accompagne d'une exigence beaucoup plus grande de la part de la clientèle quant à la compétence du vendeur. Véritable conseiller technique, celui-ci doit connaître à la perfection les ressources du marché pour orienter avec précision le consommateur et l'aider à tirer le meilleur parti possible de ses achats. Une nouvelle race de vendeurs est actuellement en train de naître, plus « techniciens » que « boutiquiers ».

C'est dans le domaine de l'image (photo et cinéma) et du son (radio, télévision, électrophones, etc.) que cette métamorphose est particulièrement sensible. Autrefois, le photographe était un artisan de quartier faisant les portraits des mariages et des premières communions, développant lui-même ses plaques et les pellicules de ses clients amateurs, vendant, de-ci, de-là, un appareil à soufflet. Seules, quelques maisons connues proposaient des appareils photographiques de prix. Aujourd'hui, la photo et le cinéma sont entrés dans les mœurs des Français. Les portraitistes sont devenus rares. Dans la région parisienne, quelques grands laboratoires se partagent les travaux en noir et blanc de tous les amateurs. Quant aux films en couleurs, devenus la grande vogue, ils sont vendus « développement compris » par leurs fabricants. L'amateur peut les poster de n'importe quel point du globe ; ils lui sont envoyés gratuitement à domicile, développés et montés. La vente des appareils, des caméras, des projecteurs, des accessoires, des films, est devenue la principale activité des négociants en photographie.

En radio, les nouvelles inventions, l'électrophone, la télévision, la modulation de fréquence, la haute-fidélité, la stéréophonie ont également bouleversé le marché et fait naître une gamme imposante d'appareils de tous modèles, de toutes possibilités, de tous prix.

En photo comme en radio, lorsque le commerçant se contente d'être un simple agent de liaison entre le fabricant et l'utilisateur, prélevant au passage une confortable marge bénéficiaire, le client éventuel est désorienté. Il a peu de chances d'acquérir l'appareil qui lui convient le mieux et moins encore de s'en servir correctement.

C'est contre cette conception archaïque que se sont élevés Max Théret et André Essel.

Un service « maximum »

En 1954, ils avaient chacun moins de 35 ans, de l'enthousiasme et des idées. Théret, installateur en France du premier laboratoire important de photos en couleurs, connaissait parfaitement les problèmes techniques. Essel, qui vendait du matériel d'organisation, était un passionné de promotion de vente et de distribution moderne. En s'installant dans une petite pièce de 5 mètres sur 5, ils se fixèrent deux objectifs : abaisser les prix de détail en consentant sur *tous* les articles une remise générale de 20 % (y compris les appareils étrangers d'importation) et offrir à leur clientèle un « service » maximum.

Aujourd'hui, ils sont à la tête de la plus grosse affaire française de vente au détail dans le domaine de la photo et du cinéma : vendant en moyenne par mois 16.000 pellicules et films photographiques, 7.000 films cinématographiques, 500 appareils, 200 caméras, 300 lanternes de projection, 200 projecteurs de cinéma. Leur rayon de radio, ouvert seulement depuis un an et demi, les classe déjà parmi les dix plus grosses maisons françaises avec une moyenne mensuelle de plus de 250 postes, 350 électrophones, etc. La rotation ultra-rapide de leur stock, qui occupe deux étages, garantit aux adhérents les derniers modèles d'appareils sortis et la parfaite « fraîcheur » des pellicules.

Cette réussite extraordinaire, Théret et Essel ne la doivent pas seulement au fait qu'ils vendent toujours nettement moins cher que tous leurs concurrents, mais, surtout, à cette ambiance de compétence et de service qui fait que l'acheteur ne se sent pas un simple client, mais bien l'adhérent du club, quoiqu'il n'ait payé aucune cotisation. Il peut considérer le vendeur auquel il s'adresse comme un confident et un moniteur, discuter avec lui de ses démêlés avec les ombres ou la profondeur de champ. En effet, le Club n'emploie que des hommes et des femmes dynamiques auxquels il fait suivre des cours de perfectionnement technique, qui reçoivent de hauts salaires, confrontent leurs idées avec celles de la direction. Les adhérents ont également à leur disposition une salle de projection qui leur permet de comparer les différents projecteurs, de passer leurs films et leurs photos, d'en écouter la critique.

Pour compléter les avantages que le Club offre à ses adhérents un journal, « Contact » (tiré à 60.000 exemplaires) paraît chaque mois, traitant des problèmes techniques et des nouveautés sorties chez les fabricants.

Soirées à la Mutualité

Mais l'idée la plus originale du Club est certainement d'avoir organisé pour ses adhérents fanatiques ou débutants des soirées gratuites « photo-cinéma ». Ils se retrouvent ainsi régulièrement 600 ou 700 à la Mutualité, qui viennent discuter de leur passion commune et perfectionner leurs connaissances. Ils assistent à la projection de films et apprennent à éviter les erreurs techniques et les fautes de composition les plus fréquentes, à choisir leur sujet, à monter ou à sonoriser leurs films. Chaque séance se termine par la projection, à titre d'exemple, de photos ou de films sélectionnés soit par les festivals d'amateurs, soit par les grandes marques, soit par les membres du Club eux-mêmes. Ces séances sont gratuites et réservées aux adhérents. Cependant, à l'occasion de cette enquête, les lecteurs de « L'Express » intéressés par le prochain programme ont la possibilité d'être invités (PHOTO ET CINEMA, *projection commentée, « derniers conseils avant les vacances »*).

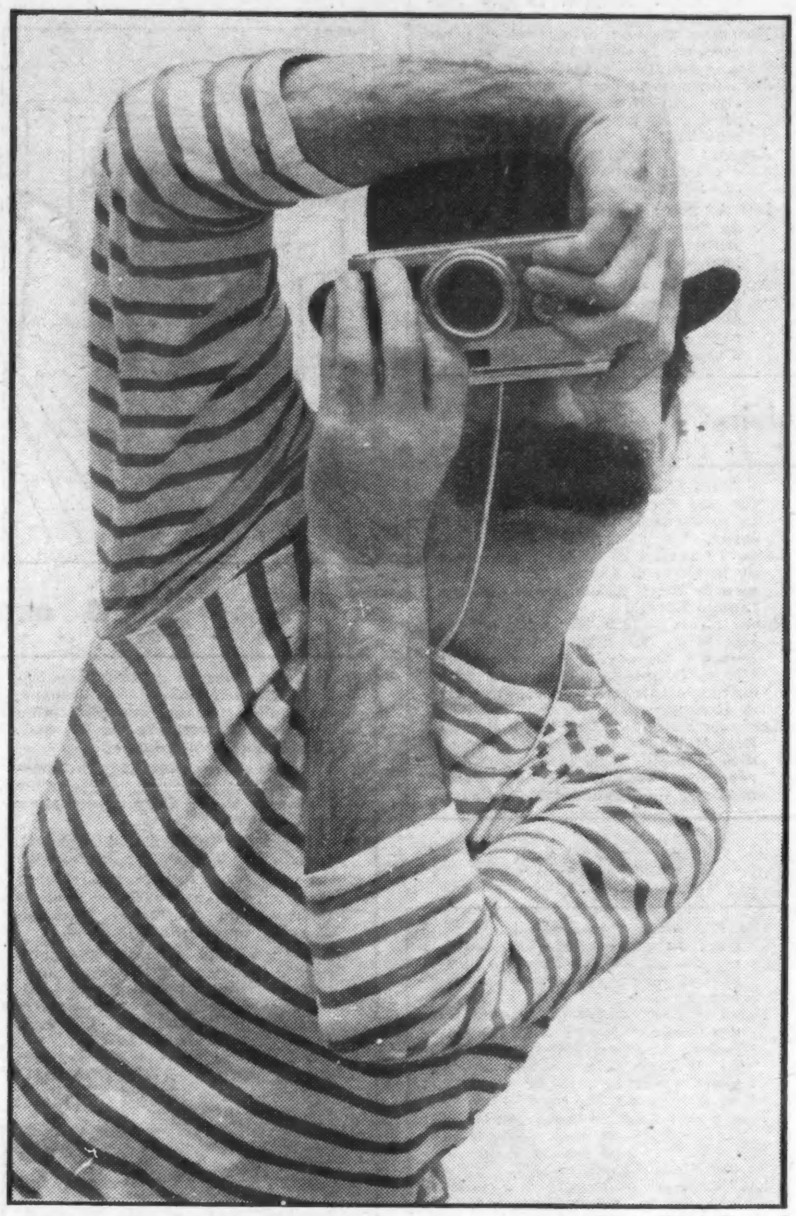
Il suffira de retirer une invitation au siège du Club (1).

« Ni occasions ni soldes »

Mais tout succès a sa rançon. Depuis cinq ans, le Club est guetté du coin de l'œil par ses concurrents jaloux, n'attendant qu'une défaillance pour le prendre en faute. Aussi Théret et Essel ont-ils systématiquement évité tout ce qui pouvait prêter à une interprétation malveillante. Leur ligne de conduite : « Ni occasions, ni locations, ni soldes. » Ils ne vendent que des appareils neufs et garantis et refusent d'avoir en magasin les marques de qualité médiocre ou aux prix injustifiés qui risqueraient de leur attirer des réclamations de la part de leurs adhérents. Ils préfèrent perdre un acheteur qui tient absolument à une certaine marque plutôt que lui vendre une marchandise qui, à leur avis, le décevra. D'ailleurs, très souvent, l'acheteur se rend compte qu'avec les 20 à 25 % de remise, il peut pour une même somme acquérir un appareil de meilleure qualité (d'autant plus qu'il peut acheter à crédit sans perdre sa remise). Quelques exemples : photo et cinéma, grandes marques françaises et étrangères : 20 à 25 %. Radio, électrophones, transistors, télévision : 20 %. (A noter qu'au Club, 20 % signifie 20 % et que 100 — 20 font exactement 80, et non, comme dans bien d'autres cas, 86 ou 90.) Donc, si M. Durand achète son matériel photographique au Photo-Radio-Club, que ce ne sont pas seulement 13.620 francs qu'il économisera, mais aussi le prix de mètres de pellicules ou de films qu'il aurait gâchés en se fournissant chez un marchand incompétent.

Les prix, les services, le journal, sont, bien entendu, les atouts principaux du Photo-Radio-Club, mais il y a quelque chose de plus dans cette maison du 6, boulevard de Sébastopol (à deux pas du Châtelet) : une certaine atmosphère de bonne humeur. Est-ce parce que les adhérents savent qu'ils peuvent satisfaire là leurs violons d'Ingres dans les meilleures conditions financières ? Est-ce parce que l'équipe du Club a l'impression de faire mieux que d'autres un métier qui la passionne ?

Vous en jugerez vous-même, puisque le Club est ouvert à tous les amateurs de photo, de cinéma, de radio ou de télévision. Une condition cependant : vous engager à ne faire des achats que pour votre usage personnel et ne profiter en aucun cas à des fins commerciales des prix exceptionnels du Club.



(Photo Henri Glaeser.)

12 FRANCS D'ÉCONOMIE OU 60 FRANCS DE PERTE ?...

(1) Photo-Radio-Club, 6, boulevard de Sébastopol, Paris (4e). Métro Châtelet. Ouvert tous les jours, sauf dimanche et lundi, de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 19 heures.

Ce reportage est présenté par le Photo-Radio-Club à Paris.

A voir, écouter, lire, savoir...

cinéma

Croquemitoufle : Gilbert Bécaud, pour les amateurs. L'ensemble est passable. (Voir la critique de Michèle Manceaux, p. 37.) (*Richelieu Gaumont, Biarritz, Madeleine, Gaumont Palace.*)

Les Chemins de la Haute Ville (à partir de vendredi) : le film anglais qui a valu à Simone Signoret le prix d'interprétation à Cannes. Il l'aime et Il en épouse une autre, par ambition. (*Lord-Byron.*)

Goha : un conte oriental en couleurs, humoristique et poétique. Un film qui ne ressemble à aucun autre. (*Cinéma d'essai Caumartin, Broadway, Ursulines, v. arabe.*)

Trois bébés sur les bras : pour les amateurs de Jerry Lewis. (*Elysées Cinéma.*)

Le procès de Nuremberg : un film sans précédent composé de documents, d'archives inédits. Goering, Ribbentrop, etc., pendant leur procès. (*George-V.*)

Ma tante : une joyeuse comédie américaine anticonformiste. (*Les Reflets.*)

Faibles femmes : beaucoup de goût, d'entrain et trois jolies femmes. (Dans treize salles parisiennes dont : *Dauphin, Cadet, Voltaire, Gaumont, Davout,* etc.).

Ivan le Terrible : pour la première fois en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*La Pagode.*)

Les Cousins : une « vie de bohème 59 », le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Raimu.*)

Les Tricheurs : Marcel Carné décrit le mal du siècle. Surboums et jaguars. Les tricheurs y vont avec leurs parents. (*Hôtel-de-Ville, Saint-Michel, Magic Charonne, Windsor.*)

Les Vacances de M. Hulot : un Français bien tranquille. (*Actua Champo.*)

L'homme tranquille : l'odyssée d'un ex-champion de boxe décrite avec la sûreté de John Ford. (*Champollion.*)

Sept ans de réflexion : Marilyn chérie. (*Quartier Latin.*)

Le Carrosse d'Or : l'œuvre de Mérimée adaptée par Jean Renoir. (*Studio Cujas.*)

Graine de violence : quand l'Amérique récolte la tempête. (*Studio Parnasse.*)

Noblesse oblige : crimes et gags en cascade. Le chef-d'œuvre de l'humour anglais. (*Studio Bertrand.*)

Jeux interdits : des jeux d'enfants dirigés par René Clément qui font pleurer les grandes personnes. (*Casino Saint-Martin.*)

Arsenic et vieilles dentelles : le deuil sied aux vieilles dames. (*Studio République.*)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde racontée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Plaza.*)

Au seuil de la vie, Sommarlek, Sourires d'une nuit d'été, Les Fraises sauvages, Le 7e Sceau : de la naissance à la mort, les quatre saisons d'Ingmar Bergman. (*Bonaparte, Ciné Panthéon, Cinéma des Champs-Elysées, Vendôme, Publicis, Ranelagh.*)

Hamlet : Laurence Olivier transporte Shakespeare du théâtre au cinéma avec une éblouissante fidélité. (*Studio 43.*)

Les contes de la lune vague : ésotérique chef-d'œuvre japonais. (*Studio de l'Etoile.*)

Vertigo : un suspense signé Hitchcock. (*Studio 28.*)

La Grande Illusion : un message de fraternité. (*Caméra.*)

siné-sélection

télévision

Jeudi 28 mai, à 22 h. 05 : « Cartes sur table ». Dernière des quatre rencontres entre parents, enfants et éducateurs, organisées par Jean Thévenot en collaboration avec l'Ecole des parents.

Vendredi 29 mai, à 21 h. 10 : « La vie des animaux », une émission de Frédéric Rossif commentée par Claude Darget.

Samedi 30 mai, à 22 h. 20 : « Chez vous ce soir ». Michèle Arnaud reçoit Dany Robin, Georges Marchal, Jacques Brel et Suzanne Gabriello.

Dimanche 31 mai, à 22 h. 05 : « A la recherche du Grand Meaulnes », une émission de Robert Barthes et Ange Casta. Des extraits du texte d'Alain-Fournier seront illustrés par des documents anciens et par la promenade des caméras en Sologne.

Lundi 1er juin, à 20 h. 35 : « Les joies de la vie », de Claude Bessy, émission de Henri Spade, réalisation de Claude Barma.

Mardi 2 juin, à 22 h. 05 : « Les grands interprètes », une émission de Bernard Gavoty. Le clarinettiste Ulysse Delecluse interprétera des œuvres de Mozart, Weber, Debussy et Honegger.

Mercredi 3 juin, à 18 h. 15 : « Reims-Real Madrid ». En Eurovision et en direct, la finale de la Coupe d'Europe des Clubs de football. Commentaire de Raymond Marcillac.

concerts

Jeudi 11 juin, à 21 h. : précédé d'une réputation flatteuse, l'orchestre de la Philharmonie Nationale de Varsovie se présente devant le public parisien après avoir réalisé une petite halte au Festival de Strasbourg ; il est dirigé par Witold Rowicki. (*Salle Pleyel.*)

Du 15 au 20 juin : les représentations du « Vaisseau Fantôme » et des « Noces de Figaro » par l'Opéra de Francfort sont deux des événements les plus attendus de cette saison au Théâtre des Nations. (*Théâtre Sarah-Bernhardt.*)

FESTIVAL :

Strasbourg : samedi 13 juin, à 20 h. 30. Grand récital de David Oïstrakh ; le célèbre violoniste soviétique interprétera le 1er Concerto de Prokofiev, le Concerto de Tchaïkowsky et Tzigane de Ravel; il sera accompagné par l'Orchestre Municipal de Strasbourg dirigé par Ernest Bour.

théâtre

Les Mal-Aimés : tragédie de la pitié dans un cadre bourgeois. (Voir la critique de Robert Kanters, p. 39.) (*Comédie-Française, salle Luxembourg.*)

Paris qui rit, Paris qui pleure : un des meilleurs spectacles de la Compagnie du mime Marceau : la poésie de Paris à la manière de René Clair. (Voir la critique de Robert Kanters, page 39.) (*Ambigu.*)

Tueur sans gage : Ionesco médite sur le problème du mal. (*Récamier.*)

Tchin-Tchin : une bonne soirée (*Poche-Montparnasse.*)

La Descente d'Orphée : Tennessee Williams a savamment logé ses observations dans le vieux mythe d'Orphée. (*Athénée.*)

L'Hurluberlu : Alceste 1959 ou le « Réactionnaire amoureux ». Un Anouilh drôle et douloureux. (*Comédie des Champs-Elysées.*).

La Vie Parisienne : le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. (*Palais-Royal.*)

Douze hommes en colère : à la recherche de la justice. (*Gaîté-Montparnasse.*)

dimanche

Plusieurs lecteurs nous ayant demandé des itinéraires de promenades pour les dimanches « où il fait beau », voici une suggestion de randonnée en Ile-de-France :

Paris-sud : porte d'Italie. Nationale 7 jusqu'à Essonnes : Eglise du XIIe, vallée de l'Essonne. Continuer la N. 7 jusqu'au Plessis-Chenet ; là, prendre la N. 448 jusqu'à la déviation de Courances : château avec parc remarquable, église du XIIe. Reprendre la N. 448 jusqu'à Milly-la-Forêt : maisons anciennes, église, château et surtout halles en bois de châtaignier (1479). De Milly, prendre la N. 837 jusqu'à Etampes pour descendre ensuite la vallée de la Juine. Vous pourrez boire un verre au « Moulin de la Planche » (Lendreville), à « L'Auberge de Court-Pain » (Court-Pain), ou vous baigner à la piscine de Méréville. Retour à Paris par la N. 20.

occasions

Je propose

- **Aronde Luxe 54** - Impeccable. 270.000, crédit possible. Tél. BAL. 19-68, poste 85. Heures de bureau.
- **Piano Gaveau** 1/4 de queue noyer clair. Parfait état. Tél. Luneman, 961 4032.
- **Grand voilier** NOYA 1 m. 20. 4.000 francs (valeur neuf : 10.000).
- **Machine à ramer** de la Manufacture de Saint-Etienne, « sport », excellent état. 12.000 francs. Tél. heures des repas COUMERT, CAR. 78-10.

expositions

Collections suisses : d'admirables Cézanne, Manet, Modigliani, Bonnard, etc. qu'on ne reverra plus d'ici longtemps. Fermeture le 31 mai. (*Musée du Petit Palais.*)

Bijoux d'or précolombiens : l'inimitable orfèvrerie d'une civilisation disparue. (*Musée de l'Homme, place du Trocadéro.*)

Dufy : l'égal de Vuillard et de Rouault. (*Bernheim, 27, avenue Matignon.*)

Monet : un grand-père immortel dont les petits-enfants « font » dans le tachisme ou l'informel. (*Durand-Ruel, 37, avenue de Friedland.*)

Lipchitz : 50 ans de sculpture moderne. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson.*)

Vauthier : Paris 1900, par un peintre véritablement témoin de son temps. (*Vendôme, 12, rue de la Paix.*)

Villon : l'œuvre gravé du doyen des grands peintres actuels. (*Bibliothèque Nationale, galerie Mazarine, 58, rue Richelieu.*)

« Les Menines » : Velasquez renaissant en 1957 à travers Picasso. (*Louise Leiris, 47, rue de Monceau.*)

Graphisme abstrait : un excellent festival dont l'invité d'honneur est Jacques Villon. (*Allendy, 67, rue de l'Assomption.*)

Pelayo : l'un des meilleurs « impressionnistes » d'aujourd'hui. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

Peverelli : un des rares jeunes peintres qui puissent exprimer la poésie de l'espace. (*Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon.*)

César : la sculpture à l'âge de l'acier (*Claude Bernard, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Hérold : la peinture à l'heure atomique présentée par Michel Butor. (*La Cour d'Ingres, 17, quai Voltaire.*)

Dumitrienko : des gouaches qui ont la gaité du vitrail. (*La Roue, 16, rue Grégoire-de-Tours.*)

Manina : une palette et un crayon qui mettent le rêve à la portée de tous. (*Galerie Furstenberg, 4, rue Furstenberg.*)

Bertini : des peintures solides et plaisantes, par l'illustrateur du dernier livre d'Alain Bosquet : « Danse mon sang », aux éditions Fall. (*Musée de Poche, 7, rue de l'Odéon.*)

Nora Auric : romantisme du paysage moderne. (*Jeanne Castel, 3, rue du Cirque.*)

Guerrier : des gouaches vigoureuses et des lithographies pour « La Bête de Vaccarès », de J. d'Arbaud. (*Bardinier, 1, rue Laffitte.*)

Anita de Caro : un graphisme heureux. (*Adrien Maeght, 42, rue du Bac.*)

Villeri : comment l'esprit vient aux gouaches. (*Legendre, 32, rue Guénégaud.*)

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Rosie Maurel, Martine Fell, Ariane Misrachi, André Gobert, Danièle Heymann, Suzanne et Henriette, Tim.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

GALERIE JEANNE CASTEL
NORA AURIC
3, rue du Cirque - 22 mai-30 juin

GALERIE CARLIER
Angle rues Mazarine et Guénégaud
GUIGNEBERT
PEINTURES
Du 29 mai au 13 juin

GALERIE R. CREUZE
4, avenue de Messine
CAMILLE
CLAUS

JACQUES MASSOL
CORTOT
AQUARELLES
12, rue La Boétie

DURAND-RUEL
37, avenue de Friedland
MONET
Dimanches matin exceptés

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8e)
PICASSO
« LES MENINES » 1957

« La Cour d'Ingres »
17, quai Voltaire (cour)
HEROLD
Du 26 mai au 16 juin

Galerie Raymonde CAZENAVE
12, rue de Berri (VIIIe)
LANSKOY
PEINTURES
Jusqu'au 22 juin

LA DEMEURE
30, rue Cambacérès
JOUVE
CERAMISTE
Du 26 mai au 10 juin

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - BAB. 02-21
Robert TATIN
du 29 mai au 20 juin

BRUNO BASSANO
9, rue Grégoire-de-Tours
GATIEN GONTIER

GALERIE MAEGHT
BRAQUE - LEGER - CHAGALL - KANDINSKY
MIRO - GIACOMETTI - CALDER - BAZAINE
TAL COAT - UBAC - PALAZUELO - CHILLIDA

GALERIE 135 B
135 bis, boulevard Montparnasse
D. VELAY - E. ZILAHY
J. MARTIN
Jusqu'au 10 juin - 14 h. 30 à 20 heures

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boul. Saint-Germain - LIT. 01-87
BORDUAS
Jusqu'au 13 juin

Communiqué.
Après le remarquable succès de son exposition en Amérique, CHABRILLAN a été invité à une série d'expositions aux U.S.A., Canada et Mexique.

UN PIQUET DE GRÈVE DES EMPLOYÉS D'HOPITAUX A NEW YORK
Entre deux publicités pour une pâte dentifrice

(A.F.P.)

VOYAGE

Une grève à New York

● ***Jean Daniel a passé à New York la première semaine de son voyage d'études organisé par la Fondation Ford et le Congrès pour la Liberté de la Culture. Voici son premier récit.***

LENOX Hill Hospital, Lexington Avenue : quatre Porto-Ricains forment un piquet de grève. Trois hommes et une femme, aux cheveux gras, au visage bleu-noir, le blouson de cuir ouvert de la même façon, le regard traqué.

Ils portent des pancartes — comme chez nous les hommes-sandwiches. Les inscriptions affirment : « Les ouvriers des hôpitaux ne peuvent vivre avec 36 dollars par semaine. Nous sommes en grève. Aidez-nous ! »

Trente-six dollars par semaine : 18.000 francs. A New York, 72.000 fr. par mois, c'est donc la pauvreté, sinon comme on le dit ici, la misère. Le minimum vital, c'est un dollar par heure. Avec la semaine de 40 heures, cela fait 80.000 francs par mois. Un minimum « indécent », disent les syndicats (1).

Près de cet hôpital, j'attends un ami que j'ai complètement épuisé en le faisant marcher, presque sans interruption, pendant 48 heures, jour et nuit, de Harlem à Wall Street, de Greenwich Village à Central Park, avec des arrêts dans les églises noires, dans les jazz-clubs et au dernier étage des plus hauts buildings. Mon premier voyage aux Etats-Unis. Mon premier contact avec Manhattan. Une ivresse initiale, une intensité d'approche, sur lesquelles on a peine à ne pas s'attarder...

(1) Certains employés de l'hôpital du Bronx, dans la banlieue de New York, gagnent 23 dollars par semaine. (*Voir notre photo.*)

Conversation sur fond sonore

Les Porto-Ricains continuent leur ronde. Un policier, armé d'une matraque, est de faction près du piquet de grève. Il m'accoste :

« Qu'est-ce qui vous intéresse là ? Une grève est une grève, et celle-là est bien innocente. Vraiment, c'est votre premier voyage aux Etats-Unis ? »

Et soudain, il me regarde avec un air attendri et envieux à la fois. Il voudrait bien, lui, ne pas connaître encore New York, et faire comme moi, le découvrir aujourd'hui. Je m'approche d'un Porto-Ricain : « Pourquoi cette grève ? » Il répond dans un jargon qui paraît espagnol. Il me fait signe de m'adresser à l'un de ses amis, qui gesticule plus loin, devant l'une des portes de l'hôpital. L'ami danse.

Il a un visage béat, de gros yeux noirs rêveurs. Il sourit aux anges. C'est un noir. Il tient près de son oreille un minuscule poste de radio, un transistor, qui doit diffuser un blues, que lui seul entend. Il répond en écoutant son air, sans cesser de ponctuer le rythme, il danse : « Yeah, sir ! Oh yeah, sir ! » Il met aussitôt toutes ses réponses en musique :

« Nous ne gagnons pas assez,
Oh non, pas assez !
Nous sommes en grève.
Yes, sir, en grève,
Nous ne gagnons pas assez,
Même les chômeurs gagnent plus [que nous ! »

Deux passants s'arrêtent. Le policier s'approche. Une femme noire, imposante, serrée dans une jupe aux couleurs verte et rose, nous rejoint. Elle est volubile, tonitruante, savoureuse. C'est à peine si je comprends quelques mots au passage. Soudain, lorsqu'elle s'aperçoit que son discours m'a complètement échappé, elle éclate d'un rire sonore, ample, généreux. Elle prend le transistor des mains de l'autre noir. J'ai l'impression que c'est machinal et que le poste de radio ne diffuse plus rien. Elle chante :

« Les gens de couleur sont en [grève.
Ils n'ont pas assez d'argent.
Les loyers sont plus chers pour [les gens de couleur.
Les gens de couleur sont en [grève. »

Le chant devient d'une gaieté déchaînée. Le policier rythme l'air avec sa matraque. Les Porto-Ricains continuent tristement la ronde du piquet de grève. Les passants blancs contemplent. Il y a le groupe des noirs, le groupe des blancs, le groupe des Porto-Ricains : les uns à côté des autres. Mais sans mélange...

C'était une belle scène de la rue new-yorkaise, une belle scène sans plus. Il y avait autre chose à faire à New York. Et d'ailleurs d'autres grèves peuvent paraître plus significatives, ou plus spectaculaires : il s'en prépare d'immenses dans les aciéries.

New York à scooter

Mais les journées se sont déroulées, intenses, entrecoupées de rappels de cette scène. Et de cette grève. Dans la

→

PRÉFÉREZ TOUJOURS UN GRAND TAILLEUR
GENTLEY
Spécialiste
du costume léger
Tergal infroissable
Alpaga anglais
Laine et soie
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

Les Players Plaisent
Frs. 230 les 20
LES PLUS RÉPUTÉES DES CIGARETTES ANGLAISES

chambre d'hôtel, le poste de télévision que l'on ne peut s'empêcher d'ouvrir, glisse une interview des grévistes entre deux émissions publicitaires. Et Dieu qu'il est facile de devenir bon public ! Je n'ai plus pu me brosser les dents sans penser que les ouvriers de Lenox Hospital (*oh, yes sir*) gagnaient moins que des chômeurs. La pâte dentifrice était directement liée en deux jours à la grève.

Et puis les journaux ont commencé à publier des informations en première page. Les autorités religieuses et le maire de New York s'intéressaient à la grève. Consécration : le « New York Times », que les noctambules attendent à minuit, et que j'achète en sortant du « Metropole », après m'être gavé de New Orleans Jazz, le « New York Times » fait sa première grande « colonne » sur les ouvriers des hôpitaux. La grève est devenue un fait new-yorkais.

J'ai tout de même essayé de l'abandonner. Et puis, ce fut une rencontre. Dans un de ces cocktails où les Américains s'ingénient à vous mettre sous la main tous les hommes dont ils ont décidé que vous avez besoin, j'ai rencontré un leader syndical. Un diable de petit homme rusé, fin, vif, avide. Un New-Yorkais typique, c'est-à-dire un Américain qui parodie continuellement son américanisme en se référant à l'Europe. Une volonté d'originalité dans son accoutrement qui tient à la fois du bleu de chauffe et de la tenue d'exercice des athlètes. Il a de l'humour et des lettres. Outrageusement fier de son origine prolétarienne. Il était très pauvre. Il n'est pas riche. Mais pour se détendre aujourd'hui, il pilote un avion de tourisme qu'il loue de temps à autre et il abandonne sa Plymouth pour une Vespa. Je fais à Vespa, derrière lui, le tour de Manhattan. East et West River Drive. Nous nous sommes arrêtés partout, il faisait une tournée auprès de responsables syndicaux, à China Town, au quartier juif, au quartier italien, et chez les catholiques irlandais. Il serre des mains et plus souvent il se hisse pour donner de magistrales tapes dans le dos. Chaque fois une allusion à la grève. Et chaque fois il répète pour moi : « *Il se passe quelque chose à New York.* » Tout cela est très nouveau, paraît-il.

Un bienfaiteur

Chaque fois mon compagnon s'entend demander :

« *Est-ce que c'est vrai, c'est vraiment vrai qu'il y a des ouvriers qui gagnent 36 dollars dans la ville de New York, dans le cœur même de la ville de New York ?* »

Il répond avec un air de circonstance :

« *Si la grève n'avait pas eu lieu, personne ne l'aurait su. Personne n'aurait su que notre ville, berceau de la puissance syndicale mondiale, avant-garde de la revendication ouvrière, tolérait des salaires aussi scandaleux.* »

Il ajoute :

« *Alors, vous comprenez que cette fois il n'y a pas de question, il faut gagner, les syndicats doivent gagner.* »

Et pour moi il continue encore :

« *Vous comprenez, cette fois-ci c'est une vraie grève, à l'européenne, les grévistes n'arrivent pas, comme d'habitude, prendre leurs piquets de grève dans une Oldsmobile, l'objectif n'est pas les vacances en Floride, c'est un sous-prolétariat qui veut vivre. Si le syndicalisme ne tient pas le coup sur ces points, il n'a plus de sens.* »

Et puis, peu à peu, ce sont les réalités de la vie new-yorkaise qui s'éclairent, à la faveur de la grève. Il y a seulement 3.000 ouvriers en grève dans huit hôpitaux de New York qui ont cessé le travail. Il y a trois sortes d'hôpitaux à New York : les hôpitaux publics, les cliniques privées et les hôpitaux « libres », c'est-à-dire organisés en général par des communautés religieuses. Ce sont des œuvres de charité, où les grands financiers et les grands industriels de New York investissent des fonds exempts d'impôts. Les deux financiers qui s'opposent à la grève sont aujourd'hui Charl Silver et Benjamin Buhanwieser.

Le premier est un magnat des textiles, Juif, mais très lié au cardinal Spellman. Le capitalisme catholique et juif est ici associé dans cette grève avec une surprenante homogénéité contre les syndicats. M. Silver est aussi président de la Commission municipale d'Education et membre de l'Association Nationale pour l'Avancement des Gens de Couleur. Il commandite plusieurs hôpitaux « libres », dont celui de Lenox et deux autres à Brooklyn. C'est un libéral, un bienfaiteur.

Ses ouvriers sont satisfaits dans ses entreprises industrielles ou commerciales mais non dans ses œuvres de charité. Comme dans les hôpitaux, pour la main-d'œuvre non spécialisée, on emploie 60 % de Noirs et 20 % de Porto-Ricains, on a demandé que l'Association pour l'Avancement des Gens de Couleur prenne position en faveur de la grève. Pendant deux semaines, M. Silver a donné tant d'argent à cette association ! Et puis les catholiques membres de l'association sont opposés aux syndicats. Car le problème au quinzième jour de la grève, ce n'est plus le relèvement des salaires mais le syndicalisme.

« West Side Story »

Jusqu'à maintenant, les ouvriers des hôpitaux libres n'avaient pas encore atteint la dignité accordée aux Etats-Unis à ceux qu'on appelle curieusement « *les travailleurs professionnels* ». C'est-à-dire tout simplement qu'ils n'étaient pas syndiqués. Et les ouvriers privilégiés (la grande majorité), ceux qui gagnent 1.500 francs par heure, avec participation aux bénéfices, ne se sont jamais penchés sur le sort de ce sous-prolétariat. Mais dans la mesure même où ce dernier est lié à des communautés dont la force sociale explose de plus en plus, les exutoires sont trouvés. On a ici à la fois l'exemple du drame et de l'équilibre de la société américaine. Les problèmes sont graves mais ils sont exposés avec une lucidité quasi masochiste.

A Broadway, la comédie musicale qui connaît depuis plusieurs mois le succès le plus extraordinaire, c'est « West Side Story », qui traite de la haine que se vouent le clan des jeunes Blancs et celui des jeunes Porto-Ricains de l'ouest de Manhattan. La tragédie la plus célèbre est celle écrite par une femme noire, le premier écrivain féminin noir, « A Raisin in the Sun », qui a pour sujet l'évacuation des quartiers blancs par les Noirs, et les problèmes du ghetto volontaire. (Cette pièce va être, je crois, montée à Paris en octobre prochain. Elle me paraît en soi admirable, mais il semble impossible de la séparer de son contexte pour l'apprécier. La cohabitation des Noirs et des Blancs, l'intégration dans les écoles sont des faits quotidiens si graves qu'ils ont tout simplement conduit à une transformation complète de l'urbanisme américain : les villes tendent à devenir des banlieues en chaîne.)

Et le sous-prolétariat est formé par les gens de couleur. Les Porto-Ricains ne se veulent pas noirs : ils ne sont pas blancs. Les Noirs ne se veulent pas associés à ces immigrants de fraîche date : souvent leurs problèmes sont les mêmes. Dans les hôpitaux libres, un lien nouveau vient de se créer dans le combat entre les Noirs, les Porto-Ricains et les Juifs et catholiques des syndicats. La haute finance, protestante, orthodoxe, majoritaire, reste dans une neutralité embarrassée.

En tout cas, le combat est devenu très vif. Les commanditaires des hôpitaux ont cédé sur un point :

« *On donnera le minimum vital aux ouvriers non professionnels des syndicats, on remboursera les journées de grève après jugement, seuls deux ou trois agitateurs seront licenciés. Mais la condition absolue d'un apaisement est que les ouvriers ne soient pas syndiqués.* »

La puissance syndicale est, on le sait, redoutée aux Etats-Unis. C'est un fait aussi que l'excès de cette puissance détourne étrangement le syndicalisme de son essence. Mais en l'occurrence, rien ne peut davantage faire revenir le syndicalisme américain à ses sources que les problèmes du sous-prolétariat. Dans les grèves qui se préparent pour l'acier, les ouvriers, en accord avec les patrons, font actuellement des heures supplémentaires pour compenser les deux mois de grève dont il a été décidé — *au consentement général* — qu'ils étaient nécessaires pour faire aboutir les revendications. Cette comédie suspecte est évidemment très éloignée des revendications de l'ouvrier qui veut simplement survivre.

« A l'européenne »

J'ai vu le président de tous les syndicats de New York City. Je me suis aussi entretenu longuement avec Leon J. Davis, qui a en charge la grève des hôpitaux. Il venait d'apprendre que l'évêché venait d'envoyer des jeunes gens des écoles catholiques pour remplacer les grévistes. Ces jeunes gens ne devaient naturellement pas être payés; ils se présentaient comme des hommes de bonne volonté chargés de ne pas priver les malades des soins que la grève risquait de diminuer. En fait, les grévistes ne sont bien sûr que des garçons de salle, des liftiers, etc. Leon J. Davis est le président de la fédération syndicale la plus puissante de l'Etat de New York, celle du Syndicat de l'industrie des sous-vêtements pour femmes. Il m'a dit :

« *Depuis longtemps, nous n'avons pas eu l'occasion de combattre à l'européenne.* »

Lorsque je l'ai quitté pour me rendre à l'O.N.U., où j'ai été reçu par M. Hammarskjœld, je suis repassé par Lenox Hospital. J'ai retrouvé les Porto-Ricains et les noirs. Personne ne chantait plus. C'est la chaleur. L'été new-yorkais a commencé. Il est terrible. L'an dernier, au Caire, en juillet, je n'avais pas connu un climat aussi exténuant.

JEAN DANIEL.

un détail qui change tout

Sans I.C.A. il manque quelque chose.
Avec I.C.A. votre moteur donne son plein rendement
Car I.C.A. maintient l'efficacité et la régularité de l'allumage.
C'est I.C.A., l'additif phosphoré, qui fait la différence.

Avec I.C.A. incorporé aux carburants Shell...
...votre moteur "tire" mieux.

VERNIER

SUPERSHELL avec ICA

SHELL BERRE

(Charpentier.)

QUATRE JEUNES « SÉVRIENNES »
« Prospérez, cher espoir d'une nation sainte ! »

VISITE

Questions aux jeunes filles

● ***Après son reportage chez les garçons de l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm, Jean Cau est allé rendre visite aux jeunes filles de l'Ecole normale supérieure de Sèvres. Il raconte sa conversation avec les « Sériennes ».***

« Ciel ! Quel nombreux essaim d'innocentes beautés
« S'offre à mes yeux en foule et sort de tous côtés !
« Quelle aimable pudeur sur leur visage est peinte !
« Prospérez, cher espoir d'une nation sainte ! »

AINSI le doux Racine chantait-il les demoiselles de Saint-Cyr rassemblées par Mme de Maintenon en un terrestre Eden où *« en leur montrant les choses essentielles et nécessaires »*, on ne négligeait pas *« de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit et à leur former le jugement »*. Ainsi je chanterai ces demoiselles de l'Ecole normale supérieure de Sèvres, auxquelles non plus Mme de Maintenon, mais nos successives Mariannes, permettent de se polir l'esprit, de se former le jugement et de préparer des examens.

Robes déployées en corolle, elles étaient trois, assises sur le gazon au pied du massif de fleurs. Le gazon était vert, les robes claires, les fleurs roses et blanches, mais grillagées d'écriture serrée les notes qu'elles revisaient. Je me contentai de leur exprimer l'objet de ma visite : une enquête à l'Ecole normale de Sèvres.

« D'accord, me dirent-elles, *il faudra que nous répercutions ça au pot ce soir.*

— *J'aimerais interviewer au moins une douzaine de filles...*

— *Oui...*

Ça marche. Je monte mes prix :

— *Une quinzaine, si c'est possible.*

— *Oui...*

— *Enfin, plus vous serez nombreuses, mieux ça ira, hein ?*

Madame la Surveillante générale a été fort aimable. De bonne grâce — bien que je la mette un peu devant le fait accompli — elle accepte que les élèves « répercutent au pot » ma visite du lendemain. C'est avec la même amabilité que, mon enquête terminée, Madame la Directrice me recevra et devisera (« hors interview ») avec le loup qui s'était introduit dans sa bergerie.

Le lendemain, le loup est exact au rendez-vous. Les brebis aussi. Nous nous installons dans le parc, sur des bancs, sur des chaises, sur l'herbe... Le loup n'est pas intimidé, mais tout de même un peu étonné de se voir encerclé de brebis pas tellement faciles à croquer. Il s'efforce d'être sérieux et, allumant une cigarette à laquelle il confie sa contenance, pose quelques questions d'histoire. En effet, Rome n'est pas dans Rome et l'Ecole normale de Sèvres n'est pas à Sèvres, mais à Paris. J'apprendrai que, fondée en 1881, l'E.N.S. de jeunes filles eut ses bâtiments à Sèvres (Seine-et-Oise) jusqu'à la veille de la guerre. Ensuite, l'école émigra à Paris, en divers locaux, pour se retrouver 48, boulevard Jourdan, face à la Cité universitaire, peu après la Libération.

20 % de mariages

On peut regretter les vieilles bâtisses chargées de passé, poussiéreuses de souvenirs : elles ont, dit-on, une âme. On peut au contraire s'émerveiller à la vue de ces bâtiments neufs — aux vastes fenêtres, aux couloirs droits et nets de clinique, aux thurnes individuelles et propres — qui, en leur disposition, cernent un parc au gazon gras et ras piqué de massifs, encerclé d'arbres et éclairé de mille fleurs. A défaut d'âme, après tout, voici de la jeunesse.

— *Et vous êtes nombreuses ?*

— 210 *élèves, dont* 160 *internes.*

— *Moitié littéraires, moitié scientifiques ?*

Je les regarde. Sont-elles jolies ? Oui et non, je ne sais pas. Une quinzaine de visages frais et animés tournoient dans mon regard. Difficile de se faire une opinion... Je décide, en tout cas, qu'elles sont charmantes.

— *Les littéraires sont encore les plus nombreuses, mais, au fil des promotions, les scientifiques — dont on admet un plus grand nombre — rentrent en force et auront bientôt un net avantage.*

— *Quel âge avez-vous ? Combien de temps restez-vous ici ? A quoi vous destinez-vous ?* (suit une avalanche de questions dont voici, en synthèse, la réponse) :

— *Nous avons entre* 19 *et* 25 *ans. Notre séjour ici est de trois à quatre ans.* 20 % *d'entre nous, à peu près, sont mariées : en majorité avec des universitaires. Nous avons ici des thurnes individuelles dont nous faisons nous-mêmes le ménage* (ici, cris unanimes d'indignation et de protestation contre cette servitude). *Ajoutez que nous repassons nous-mêmes nos affaires et...* (la phrase se perd sous les rires et les cris d'indignation plus vifs encore).

— *Vous avez le droit... de recevoir des garçons ?*

— *Oh !* (têtes secouées, mèches qui volent et rires — décidément, ces jeunes personnes rient beaucoup).

— *Selon le règlement, l'homme n'a le droit de franchir les grilles de l'école que le dimanche, de* 15 *à* 19 *heures. Les pères et maris toute la semaine.*

— *Les frères ?*

— *Non, non, pas les frères. Vous imaginez tous ces frères dont personne ne saurait qui est la sœur ?*

Du tennis à Démosthène

Le sérieux revient :

— *Bien sûr, toute l'administration est composée de femmes avec toutes les conséquences...*

— *Autrement dit, si la rue d'Ulm est plutôt un moulin, ici ce serait plutôt un couvent. Mais n'exagérons pas... Nous nous destinons à l'enseignement secondaire. Beaucoup d'entre nous aimeraient se consacrer à la recherche, mais, d'une part, les places sont chères et, d'autre part, nous sommes « doublées » par les garçons à qui un plus grand nombre de places est accordé.*

Nous étions dix. Nous voilà bien une vingtaine. J'en vois qui rôdent dans le parc, se demandant quel est ce meeting, s'approchent, s'intègrent à notre groupe. Le photographe de « L'Express » avise deux tenniswomen en short et chemisette blanche, s'approche... Pffuiit ! Elles fuient comme des biches. Raté !

— *Les garçons,* dit une littéraire, *ont plus de chances que nous. Ils ont le choix entre une foule d'écoles. Pour nous, à part Sèvres, rien...*

Rires, exclamations, apartés, constituent le fond sonore de la conversation sur lequel, plus sérieux qu'un vénérable curé chargé d'ans et de paix, je découpe mes questions. Je les regarde encore.

Elles ont « un côté garçon » que j'imputerai pour ma part à la difficulté de vivre *dans leur vie* le vaste problème philosophique des rapports de l'âme et du corps. En effet, elles ont un corps de 20 ans accordé à ce soleil de mai, à ce parc, à ces arbres, à ces fleurs, à cet air léger que filtrent les ombrages ; elles ont de surcroît une âme que se disputent Cicéron, Démosthène, Crébillon père et fils, les équations du quatrième degré, les formules chimiques et ce redoutable Spinoza qui me valut tant d'ennuis en mes jeunes années.

« Parlons politique ! »

Mais un garçon s'arrange toujours de cette division et le fossé n'est pas si profond entre l'homme et « les humanités » : la vie le comble. Pour une femme, c'est, je crois, une autre paire de manches, car les créatures proposées à l'admiration des foules comme incarnations réalisées de la féminité (dans notre monde et notre société) ne me paraissent pas avoir pâli sur la « Phénoménologie de l'esprit » ou les œuvres complètes de Montaigne.

— *Et si nous parlions politique ?* dis-je sans transition.

Ma demande n'étonne personne.

— 90 *à* 95 % *d'entre nous ne militent pas... Mais cela ne signifie aucunement que nous ne nous intéressons pas à la politique. Du point de vue du strict militantisme, il y a les communistes : il y avait à l'école trois communistes en* 1955, *deux en* 1956... *Aujourd'hui, on en compte une quinzaine. Il y a ensuite les socialisantes,*

→

Vacances pour les jeunes
ISRAËL
Stages en Kibboutz : séjours libres
FRANCE
(exclusivement réservé aux étudiants)
Camp de montagne SAINT-SORLIN D'ARVES
Camp de mer : CANNES-MANDELIEU
UNION DES ETUDIANTS JUIFS DE FRANCE
6, rue Lalande - PARIS (14e) - SEG. 60-21

Milord présente "BLANC DE BLANC"

la chemise la plus blanche du monde en fibres nouvelles.
4 longueurs de manches — 3 ampleurs de poitrine
en exclusivité à Paris chez
MORTIMER 30, AVENUE FRANKLIN-D.-ROOSEVELT SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE
leleu 14, RUE DE CLICHY (près Trinité) 96, Bd DU MONTPARNASSE

PERLES DE CULTURE
Técla
JOAILLIERS
2, RUE DE LA PAIX.

→

moins nombreuses et, enfin, toute une frange de gauche inorganisée, mais « attentive ». Le reste des élèves est très nettement à gauche et il y a absence totale, dans l'école, de prises de position à droite sur un quelconque problème. Nous avons recueilli des tas de signatures au bas des pétitions pour Maurice Audin et Djamila Bouhired, collecté des livres pour les jeunes filles emprisonnées à Alger, à la prison Barberousse, organisé un Comité de défense des libertés, etc.

— Et le groupe thala ?

— Très fort, très nombreux. Il compte au moins 54 « activistes » et 65 % des filles environ sont thalas. Mais le thalaïsme de l'école, animé d'ailleurs par la remarquable personnalité de notre aumônier, le père Daniélou, est très vivant et si parmi les non-thalas, la laïcité, par exemple, n'est absolument pas complémentaire de l'anticléricalisme, nombre de catholiques de leur côté sont résolument laïques.

Ma réunion marche comme sur des roulettes : je suis maintenant cerné par une bonne trentaine de jeunes filles.

L'armée et la grandeur

— L'Algérie ? Ça vous intéresse ?

— C'est le centre de toutes nos conversations politiques, notre problème n° 1.

— Et... ?

— Dans la mesure où cette guerre dure, elle détériore tout *et ruine la démocratie.*

— Et de Gaulle ?

— Il a encore quelques amoureuses. Elles l'aiment, que voulez-vous, c'est plus fort qu'elles... (Rires.) *Mais le gaullisme ici est en décroissance et l'on peut même dire qu'une antigaullisme de principe constitue la large base de nos accords politiques.*

Une autre dit :

— Nous n'arrivons pas à être pénétrées par les propos concernant la « grandeur française »... Ça serait pourtant bien consolant d'y croire, mais autour de nous trop de choses les démentent. Tenez, en ce qui concerne la seule Université : où sont les crédits, les locaux, les places, les bourses de recherche, les laboratoires ?

De temps en temps, une surveillante passe, freine à la vue de notre groupe, puis, rassurée, accélère et disparait.

— Je crois, dit l'une, *que la gauche ne devrait pas s'obnubiler sur le problème de l'Armée. L'Armée cristallise tous les arguments de l'opposition. Pendant ce temps, décrets, ordonnances, lois, réformes, etc., pleuvent sans que personne bronche. On râle au passage, puis une fois avalée la potion, on oublie. Si bien que l'effarante Constitution qui est la nôtre n'est plus mise en question. Avalée !*

Pourquoi la gauche n'élargit-elle pas sa critique — tout en maintenant celle de l'Armée — et ne rappelle-t-elle pas sans cesse que nous sommes chaque jour de moins en moins en démocratie ? Car enfin, ne croyez-vous pas que nous n'avons plus rien à perdre depuis le 13 mai ? Que la République ait été renversée et que nous n'ayons plus à la défendre (et telle qu'elle était, la défendre n'était pas commode), mais à le faire devrait nous donner des forces neuves. D'une certaine façon, le champ est déblayé. A nous d'y semer !

(Charpentier.)

JEAN CAU A L'ÉCOLE DE SÈVRES

« Avez-vous l'intention de vous marier ? »

Ses camarades approuvent. Je procède à un nouveau lâcher de questions et aussitôt crépitent les détonations des réponses :

— Nous lisons « Esprit », « Le Monde », « L'Ex... ».

— Avouons ! Avouons ! interrompt ma voisine. *Avouons ! Nous lisons « Elle » !*

— Pas moi !

— Moi, oui !

Oui, non, oui, oui... Une pécheresse va jusqu'au bout de la confession collective et avoue des lectures d'horoscopes et même... et même de courriers du cœur! Cicéron bat en retraite, Descartes se retourne dans sa tombe ; moi, je bois le petit lait de la féminité retrouvée. Je demande benoîtement :

— Avez-vous l'intention de vous marier ?

Le chœur :

— Oui !

— Avec des enseignants ?

Le chœur :

— Non ! A priori non, *mais c'est ce qui arrivera à la majorité d'entre nous. Les universitaires finissent — peut-être malgré eux — par former une race : ils se marient entre eux et se reproduisent en milieu clos.*

— Et le mariage, est-ce un problème ?

— « Ah ! vous êtes Sévrienne ? Ben ma petite, vous n'êtes pas facile à caser ! », ça nous l'entendons souvent.

— Et c'est vrai ?

— Ce qui est vrai, c'est que nous avons une réputation de bas-bleus...

— Fausse ! s'écrie le chœur.

— ...et que, poursuit imperturbablement une jeune fille au regard noisette et au teint pâle, *les hommes croient volontiers à l'agressivité de l'intelligence chez les femmes.*

La femme « féale »

Ils ont tort ! Ils ont raison ! Les voix se mêlent. Ces demoiselles se répondent et ne s'occupent plus de moi.

— La vérité, c'est que nos études nous donnent des exigences et qu'il n'est pas sûr que nous puissions être à la hauteur de celles-ci.

— La vérité, c'est aussi qu'entre 16 *et* 18 *ans se pose pour nous, avant d'entrer à l'école, le problème du mariage et de la profession. Alors que les garçons voient le mariage s'inscrire plus tard dans la ligne de leur profession, pour nous il y a presque dilemme, choix, problème à trancher... Un jour on décide de continuer ; on franchit le pas ; on attaque la licence, le concours. Les dés sont jetés.*

— Le vrai problème, pour une femme, sévrienne ou pas, c'est d'être laide ou mal habillée, voilà !

— Non, c'est de ne rien sacrifier de nous-mêmes, face aux hommes, et de s'arranger pour combiner cette volonté avec le reste.

Le chœur me jure ensuite sa haine du féminisme et de l'esprit « suffragette », m'affirme qu'à l'école cette haine est d'autant plus féroce qu'est menaçant le danger. Toutes s'accordent à déclarer qu'elles ne voient aucun moyen de résoudre leurs problèmes de femmes d'abord, d'intellectuelles ensuite, sinon en les posant à l'échelle individuelle.

— La promotion de la femme, c'est, dit l'une, *la somme de milliers d'adaptations réalisées par des femmes.*

— Dans notre travail, de toute façon, ça ira tout seul... Il suffira que nous ne disions pas à nos élèves, comme un clou qu'on enfonce: « Vous qui êtes des « filles » !... *Ou bien :* « Aidez vos mères à la maison ! », *sous prétexte que les études du garçon sont sacrées, etc. Heureusement, de ce côté-là, tout change.*

Comme je leur demande ensuite si elles croient que leurs consœurs éprouvent la difficulté d'être femme, elles me répondent :

— Chez les ouvrières, ça va. Dans les professions libérales, ça va. C'est surtout dans la moyenne et grosse bourgeoisie que la femme est encore terriblement « féale » dans le mariage...

Debout sur les marches du pavillon voisin, une surveillante applaudit des deux mains ce propos. Non, elle appelle en fait mes jeunes amies à se rendre au pot. Et s'avance :

— Je m'excuse, monsieur, de vous les enlever, mais il est tard.

Des rires, puis un grand envol de jupes. Le temps de capuchonner mon stylo, je me retrouve seul, debout, au milieu d'un cimetière de chaises vides.

S'était-il donc agi d'apparitions ? Non, elles étaient *vraies* ces jeunes filles, ces « Sévriennes ». Demain, elles seront femmes, épouses et professeurs. Les portes du « couvent » s'ouvriront toutes grandes sur le Siècle. Un siècle — le XX[e] — où il devient chaque jour un peu moins difficile d'être femme et « Sévrienne ». Un peu plus difficile, gentilles féales, d'être votre suzerain !

JEAN CAU.

ROMANS

● *Le chant de l'homme solitaire et mortel.*

Le dîner en ville

par Claude Mauriac. Ed. Albin Michel, 288 pages, 800 francs.

ON entre dans le jeu que nous propose cette lecture avec curiosité, on continue avec parfois un peu d'agacement, on arrive à la fin en regrettant que le livre ne soit pas plus long parce que l'on voudrait jouer encore : ainsi M. Claude Mauriac, que ce soit avec ses cartes ou avec les nôtres, gagne la partie avec éclat.

L'action, c'est le menu : consommé, mulets, pintades, céleris, fromages, glace, fruits. Huit personnes prennent place autour d'une table ronde dont on nous fournit le plan, à la première page, se lèvent à la dernière. Point de gestes sauf ceux prescrits par les bonnes manières. Le livre est fait d'une seule coulée, des paroles et des pensées des huit convives, sans que l'auteur intervienne jamais, même pour nous dire à qui revient cette phrase ou cette réflexion. Un écrivain-journaliste et sa femme, une vieille femme du monde, un scénariste à succès, un homme d'affaires, la femme d'un producteur, une starlette, un bon jeune homme ami de la maîtresse de maison : par la culture, le goût, les préoccupations, ils sont « moyens », ce qu'ils disent est « moyen », et l'ambition de M. Claude Mauriac est de nous faire sentir grâce à une technique austère que derrière leurs paroles, ce que pensent ces frivoles a une valeur universelle.

Où est l'auteur ?

Cela pourrait être un roman de Paul Bourget récrit à la manière de Michel Butor, et c'est infiniment mieux que cela, parce que M. Claude Mauriac est plus intelligent que ses théories, plus riche aussi, par la culture et le cœur. Il a longuement commenté dans un autre livre ce qu'il a appelé « l'alittérature contemporaine », et quand son personnage de romancier, Bertrand Carnéjoux, réfléchit sur le roman à l'intérieur du livre, c'est au « nouveau roman » qu'il faut penser. Mais est-ce bien éclairant ?

Dans un chapitre de ces « Mémoires intérieurs » qu'il a si tendrement dédiés à son fils Claude, François Mauriac s'étonne un peu que celui-ci ait écrit : *« Le beau aujourd'hui en littérature, c'est le vrai »*, car enfin, pourquoi aujourd'hui ? Bertrand Carnéjoux pense : *« Il s'agit pour nous de montrer le monde extérieur (et son reflet intérieur) tel que nous le voyons... »* Mais quel est donc le romancier pour lequel il s'agissait d'autre chose ? Balzac ? Dickens ? Flaubert ? Dostoïevski ? François Mauriac ?

En fait, le roman de papa, si j'ose reprendre une expression tombée d'une bouche illustre, n'est pas mort, lui, et il ne peut pas mourir, parce qu'il est déjà la chair de notre esprit, parce que nous en sommes nourris, parce que la nouveauté esthétique ne se crée pas en ignorant l'œuvre des artistes précédents, mais en l'assimilant et en la transcendant. Les astuces techniques n'y changent pas grand-chose. L'auteur n'intervient pas ? mais M. Claude Mauriac a choisi le cadre, les personnages ; il fait un choix dans leur conversation puisqu'il ne la reproduit pas comme un sténographe, et à l'avance il a écarté comme une bonne maîtresse de maison les sujets dangereux (ces huit personnages pourraient presque dîner n'importe où à à n'importe quelle époque, tant ils fuient du plus loin la politique assassine) ; il ajuste enfin à maintes reprises le contrepoint de leurs pensées d'une manière qui n'a rien de nécessaire ou de vraisemblable. Et en refusant de nous dire qui parle, qui pense, il nous oblige souvent à retourner son livre, un peu comme on retourne ces dessins pour enfants où il faut chercher le chien ou le fusil que le chasseur a perdu.

Alors que ce n'est pas un dessin enfantin, mais un dessin de maître — un Cézanne, un Braque, puisque Bertrand Carnéjoux préfère être rapproché des peintres que des romanciers. Les huit personnages falots se creusent en effet de page en page et leurs monologues intérieurs laissent apercevoir leurs préoccupations profondes et leurs obsessions, les nôtres — la chair, l'amour, la vie, la mort. Bertrand, héros du roman précédent « Toutes les femmes sont fatales », est en présence de sa jeune femme, Martine, de sa maîtresse actuelle Marie-Ange, d'une vieille maîtresse, Lucienne. Roland Soulaires vit sourdement, mais sans pouvoir l'oublier un instant, le drame de l'impuissant. Lucienne pense à son amant qui lui donne du plaisir, et Marie-Ange à celui qui l'a violée quand elle était petite fille et à tous ceux qu'elle a connus dans sa courte carrière galante. Cela suffit, d'autant que les autres ne sont pas indemnes, pour faire courir autour de la table un puissant courant d'érotisme. Amour charnel, impérieux et douloureux dont rien ne peut écarter l'obsession et qui ne peut pas non plus étancher sa propre soif.

CLAUDE MAURIAC
Avec ses souffrances et son intelligence à lui...

La musique du vieux maître

Mais pour Martine, et à un moindre degré, pour Bertrand et pour Gilles, le scénariste, il y a un second thème, rafraîchissant au contraire, traité avec un admirable lyrisme malgré toutes les précautions, c'est celui de l'enfant, c'est la chaleur qui lui vient de son petit garçon et de sa petite fille. Et à ce thème de la vie répond chez la vieille femme du monde Eugénie Prieur, et aussi chez les quatre autres convives qui ont dépassé la quarantaine, et même chez les plus jeunes, le thème de la mort qui approche, qui est inéluctable. L'érotisme, triomphant ou aux abois parce qu'il ne trouve pas d'issue vers l'amour ; la vie, triomphante ou aux abois parce qu'elle ne trouve pas d'autre issue que la mort, ce sont ces forces qui nourrissent les personnages plus que les pintades ou les céleris, et le roman plus que les idées sur le roman. Le maître, c'est Marcel Proust. Non point parce que, en sortant de table, ces gens pourraient aller chez Mme de Villeparisis ou chez Mme Verdurin, mais parce que tout au long du livre nous avons l'impression qu'avec ses souffrances à lui et son intelligence à lui, M. Claude Mauriac a su réveiller la musique du vieux maître et en distribuer les parties à ses convives imaginaires. Qu'importe après cela que le chef d'orchestre feigne de s'éloigner : le chant de l'homme solitaire et mortel s'élève une fois de plus vers le ciel tandis que la femme de chambre et l'extra soufflent les bougies dans la salle à manger.

ROBERT KANTERS.

ÉTRANGER

● *Pour M. Kroutchev les écrivains sont des artilleurs.*

Le IIIe Congrès des écrivains soviétiques

LE troisième congrès des écrivains soviétiques a été marqué par un événement et a confirmé un phénomène. L'événement, c'était le discours de M. Kroutchev, révélateur dans sa forme et par son contenu, le premier dans lequel le chef soviétique se soit référé publiquement à son rapport secret sur Staline au XXe Congrès du P.C. de l'U.R.S.S.

Le phénomène, perceptible depuis plusieurs années déjà, mais qui s'est trouvé officiellement confirmé grâce à 87 discours d'écrivains, c'est la diversité des courants au sein même de l'Union des hommes de lettres de l'U.R.S.S.

La présence de M. Kroutchev et de tous les dirigeants suprêmes du parti à la séance d'ouverture du congrès prouvait à elle seule l'intérêt qu'ils attachaient à cette réunion. Staline ne s'était pas déplacé pour le solennel et célèbre congrès de 1934 (le seul de tout son règne) au cours duquel Maxime Gorki avait engagé ses confrères à travailler dans l'esprit du « réalisme socialiste ».

Aucun des successeurs de Gorki n'a eu l'envergure ou le désir de développer en 1959 une nouvelle doctrine universelle de la création communiste. Aussi, c'est à M. Kroutchev qu'est échu finalement le rôle d'expliquer ce que le parti attend des écrivains soviétiques dans la période actuelle.

Les vernisseurs

Le remarquable de cette intervention était précisément son caractère vague. Les écrivains, a dit M. Kroutchev, doivent jouer dans la bataille pour la construction du communisme le même rôle que les artilleurs pendant la guerre. Ils doivent préparer le terrain pour que l'infanterie puisse avancer sans danger. Le maréchal Malinovski a aussitôt confirmé que c'était bien là le rôle de l'artillerie. Mais les écrivains ont-ils vraiment compris comment ils devront « tirer » dans l'avenir ?

Le secrétaire du parti a critiqué les deux tendances qui se sont manifestées depuis 1956 : « Les vernisseurs et les anti-vernisseurs ». Les premiers sont des champions inconditionnés du « héros positif » et recouvrent la réalité soviétique d'une épaisse couche de vernis. Les seconds veulent, au contraire, dénoncer uniquement les aspects négatifs de la vie en U.R.S.S.

Aucun nom n'a été cité pour la fraction des vernisseurs, mais M. Sourkov et les dirigeants actuels de l'Union des écrivains se sont manifestement sentis visés. Les anti-vernisseurs étaient illustrés par Doudintsev, auteur de « L'homme ne vit pas seulement de pain ».

M. Kroutchev a révélé avoir été amené à lire ce livre par le propos suivant de M. Mikoyan : « On dirait que Doudintsev a entendu tout ce que tu racontes en privé. » Après la lecture faite d'un seul trait, M. Kroutchev a eu le désir de discuter avec l'auteur. Malheureusement, ses fonctions l'obligent à consacrer son temps aux ambassadeurs et délégations de toutes sortes et il lui en reste trop peu pour les écrivains.

S'il l'avait rencontré, il lui aurait expliqué toutefois qu'il ne faut pas observer la vie uniquement par la porte de service : il faut voir également la façade qui est en train de se construire et qui contient de très belles choses. Mais s'il regrette que les ennemis de l'U.R.S.S. aient saisi le livre de Doudintsev pour leur propagande, Kroutchev a tenu à affirmer solennellement que cet homme n'est pas un ennemi et ne doit pas être traité comme tel.

C'était donc un appel discret aux anti-vernisseurs : « Ne semez pas trop de pessimisme. » Ce n'était pas une condamnation de tous ceux qui refusent de décrire la vie soviétique à travers les lunettes roses de la propagande officielle. Enfin, ayant répété à plusieurs reprises qu'il n'est pas un critique littéraire, M. Kroutchev a demandé aux écrivains de décider dorénavant entre eux de la valeur respective des livres qu'ils publient.

Embellir la réalité

« Quand les hommes sont plus prospères, ils deviennent aussi plus démocrates » — cette phrase de M. Kroutchev (prononcée récemment en Moldavie) résume tout son appel aux écrivains : « Aidez-nous à faire notre pays plus prospère et alors vous aurez plus de liberté pour vous et vos compatriotes. »

Les écrivains soviétiques souscriraient unanimement à cette formule. Ils sont tous dévoués à la cause du progrès économique et culturel de leur pays. Le désaccord commence quand il s'agit des moyens par lesquels ils peuvent participer à ce processus.

Les anti-vernisseurs qui se sont distingués en 1956 en publiant l'almanach « Moscou littéraire » sont toujours d'avis que la vérité est leur meilleure arme et qu'il ne sert à rien d'embellir artificiellement la réalité. Leur porte-parole, M. Paoustovski, un des écrivains les plus connus de la vieille génération, a exposé cette thèse en marge du congrès. D'autres,

→

Jacques Lanzmann
VIVA CASTRO
Une extraordinaire aventure dans Cuba révolté
UN CHEF D'ŒUVRE D'HUMOUR NOIR
690fr FASQUELLE

« QUE SAIS-JE ? » Les manuels du savoir-vite

plus jeunes, ont demandé à leur tour qu'on n'abuse pas des mots péjoratifs comme « l'art décadent » sans les définir avec précision.

Mais les vernisseurs ont conservé eux aussi leurs positions. M. Sourkov a été réélu à la direction de l'Union des écrivains, de même que la plupart de ses amis propagandistes. Les deux tendances doivent donc coexister pour le moment en obéissant aux consignes kroutcheviennes de tolérance mutuelle.

Ce n'est pas encore un dégel total, mais c'est déjà un progrès immense, surtout quand on songe que les anciens dirigeants de l'Union voulaient transformer le congrès en « tribunal contre tous les déviationnistes, sans parler du traître Pasternak ».

K.-S. KAROL.

ENTRETIEN

Jacques Chardonne se raconte

● *« C'est la faute de Sartre et de Camus... »*

JACQUES CHARDONNE est profondément un réactionnaire. Il regarde par sa fenêtre et décide que le monde d'hier, où la haute-bourgeoisie régnait encore en souveraine, est beaucoup plus beau que celui d'aujourd'hui, qui la voit presque à terre.

Mais si la pensée de Jacques Chardonne convoie très peu d'air frais, son art d'écrire traduit un goût de l'effort, du labeur exact qui en fait un prosateur exemplaire. « Vivre à Madère », « Matinales », « Lettres à Roger Nimier », autant d'œuvres rares, merveilleusement finies. « Le Ciel dans la fenêtre » (1), nouvelle suite aux méditations chardonniques, est également le meilleur d'un écrivain achevé qui connaît ses musiques et s'y tient.

L'EXPRESS. — Certains de vos livres, par exemple « L'amour est beaucoup plus que l'amour », donnent l'impression que vous n'aimez pas beaucoup les femmes...

J. CHARDONNE. — Qui les aime ?

L'EXPRESS. — ... Vous dites qu'on ne peut pas vivre avec elles.

J. CHARDONNE. — Il y a un homme tout à fait méconnu : c'est Faguet. Cet homme qui a vécu toute sa vie dans une chambre d'étudiant avec sa bonne, a dit les choses les meilleures sur l'amour. Il a dit, entre autres : « L'amour est inhabitable. » C'est magnifique. C'est tout.

L'EXPRESS. — Tous vos romans sont des histoires d'amour.

J. CHARDONNE. — Il n'y a que cela d'intéressant parce que c'est là que le Créateur a échoué : il a fait l'homme et la femme.

L'EXPRESS. — Ne sont-ils pas faits pour vivre ensemble ?

J. CHARDONNE. — Faire vivre ensemble des êtres faits pour vivre ensemble, c'est l'enfer !

L'EXPRESS. — Pensez-vous depuis toujours que les femmes sont « inhabitables » ?

J. CHARDONNE. — Non, à douze ans je les adorais, mais ça s'est arrêté à treize. Après, je les ai connues. Et j'ai connu surtout ce qu'elles représentent de dramatique. C'est pourquoi — je crois l'avoir mis dans un livre — si une femme vous plaît, n'y touchez pas.

L'EXPRESS. — Mais l'amour...

J. CHARDONNE. — L'amour est un drame parce que ce sont deux êtres humains rassemblés dans un lit. Pensez donc ! Voulez-vous maintenant que nous parlions sérieusement ?

L'EXPRESS. — De la jeunesse peut-être...

J. CHARDONNE. — C'est inouï, la jeunesse ! Ces jeunes gens, ils ont vingt ans, et un instant après ils ont trente ans, et encore un instant ils ont votre âge. Ça n'existe pas la jeunesse ! C'est une plaisanterie !

L'EXPRESS. — Est-ce à la jeunesse d'aujourd'hui que vous pensez ?

J. CHARDONNE. — Les jeunes gens d'autrefois, je ne les ai jamais regardés. Maintenant ils m'écrivent. Ils me font beaucoup pitié parce que je retrouve sans cesse cette angoisse, ce désespoir... alors qu'on n'a jamais vu un homme désespéré, un homme angoissé. Ces jeunes, ils sont empoisonnés. Je sais bien qu'il y a le vocabulaire. Chaque époque a son vocabulaire. Mais c'est très grave de dire « je suis désespéré », « je suis angoissé ». C'est la faute de ceux qui ont régné pendant dix ans. C'est la faute de Camus, de Sartre, qui sont d'excellents enfants... on leur a donné un vocabulaire ridicule.

L'EXPRESS. — Vous étiez vous-même un jeune homme de quel genre ?

J. CHARDONNE. — J'étais le garçon le plus désespéré, mais sans connaître le mot « désespoir », le garçon le plus passionné, le plus amoureux, le plus vif qui soit. Mais nous sommes maintenant empoisonnés par des mots qui ne signifient rien. On a tout de même un peu de peine à se mettre en route quand on vient au monde. Si on vous dit à l'avance : « Il n'y a pas d'amour, il n'y a pas d'action, il n'y a rien »...

L'EXPRESS. — C'est une époque qui emploie aussi le mot « liberté ».

J. CHARDONNE. — Je ne le vois pas beaucoup, je vois plutôt « il n'y a pas d'amour ».

L'EXPRESS. — Que pensez-vous de la littérature d'aujourd'hui ?

J. CHARDONNE. — Les libraires, je peux vous le dire, reçoivent trois cents romans par mois. Tous ces romans disparaissent à peu près dans le mois où ils ont paru. Alors je ne m'y arrête pas beaucoup. Les romans pullulent aujourd'hui parce qu'ils sont à la portée de tous.

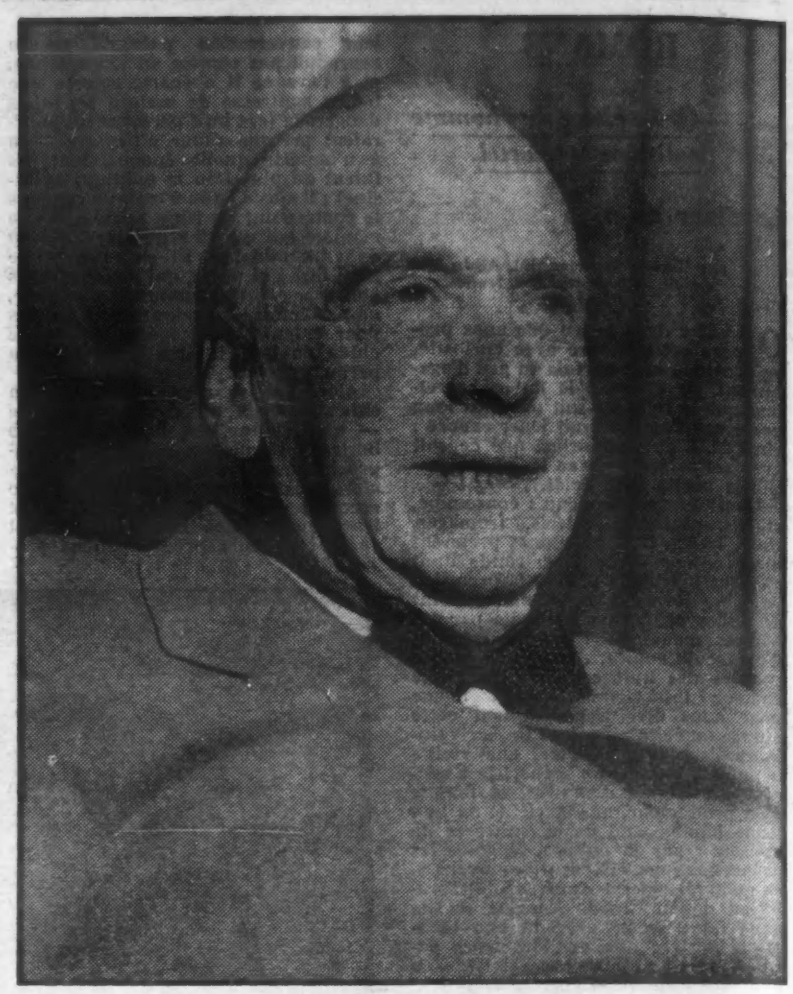
L'EXPRESS. — Quand vous écriviez qu'à Barbezieux tout le monde était heureux, à votre tour ne fermiez-vous pas un peu les yeux ?

J. CHARDONNE. — Je les avais très ouverts. Vous n'imaginez pas comme j'étais intelligent à douze ans ! Vous voulez absolument qu'il y ait des malheurs sociaux chez les pauvres gens ! Dans un des plus beaux romans qui ait été écrit on voit les jeunes filles du monde chercher, pour s'occuper, à découvrir des malheureux pour les soulager. Eh bien ! on n'aurait pas pu en trouver à Barbezieux.

L'EXPRESS. — D'où sort donc le malheur d'aujourd'hui ?

J. CHARDONNE. — Où le voyez-vous ? Jamais les gens n'ont été plus heureux. Vous, bourgeois, vous vous bercez avec une espèce d'idée fantomatique d'un monde que vous appelez malheureux. Mais si vous vivez comme je vis depuis trente ans, dans cette ville que j'ai vu construire et habiter, vous verriez que vous vous trompez. Le malheur social est une idée abstraite. On naît heureux ou malheureux, c'est le germe.

(1) Albin Michel, 184 pages, 625 francs.



JACQUES CHARDONNE
J'ai admiré les femmes à douze ans...

RJ Vient de paraître... JULLIARD

Sonia de BORODESKY

La houle

Seule femme marin-pêcheur, inscrite sur un rôle d'équipage (celui de la Rochelle), Sonia de Borodesky nous offre dans LA HOULE, récemment paru en librairie, le journal d'une passion : celle qu'elle eut toute sa vie pour l'océan. Il ne s'agit pas seulement d'un documentaire. La passion pour la mer, la lutte pour l'existence s'y expriment en termes si purs, si brûlants, que « ce marin » se révèle aussi comme un écrivain.

Tabor RAWSON

Je veux vivre

A la porte d'une prison américaine, un journaliste attend. Une femme qu'il a contribué par ses articles à faire condamner va passer à la chambre à gaz, et il est maintenant, mais trop tard, persuadé de son innocence. L'histoire de cette affreuse erreur judiciaire dont Albert Camus a pu dire qu'il fallait qu'elle « soit racontée au monde entier » nous permet de suivre en détail l'inexorable mécanisme d'une justice aveugle et défaillante. JE VEUX VIVRE le prouve : sans être coupable d'aucun crime une femme a payé de sa vie son passé.

JULLIARD

le Lion des Pyrénées

par MYRIAM et GASTON de BÉARN

Cette VIE FABULEUSE DE GASTON PHOEBUS, souverain orgueilleux, poète et musicien, sensuel et brutal, séducteur des femmes mais vindicatif jusqu'à la frénésie meurtrière, se déroule avec la guerre de Cent Ans comme toile de fond : fresque gigantesque présentée dans un volume de beau format, édité par del Duca, sous une somptueuse couverture illustrée en couleurs.

LA JOIE DE LIRE
LIBRAIRIE
40, rue Saint-Séverin - PARIS (5e)
est ouverte jusqu'à minuit
...et envoie contre un timbre sa dernière liste bibliographique
La Question algérienne

VIE DES AMPHIBIENS & REPTILES

Grenouilles, tortues, lézards, crocodiles, serpents... ce magnifique ouvrage, fruit d'inlassables recherches, illustré par les spécialistes du monde entier, fait surgir en pleine lumière tout un monde étrange...

Un vol. relié pleine toile, 171 photos dont 31 en couleurs 3850 fr.

HORIZONS DE FRANCE
39, rue du Général Foy, PARIS

Aux Éditions del DUCA, Paris

Vient de paraître :

LE TABLIER ROUGE

Ce jeune poète déjà apprécié nous donne son premier roman : le monde fragile et secret de l'enfance, mais aussi le monde des sens, abordé dans toutes ses nuances, avec une franchise nouvelle.

par MAXIME ROBERT

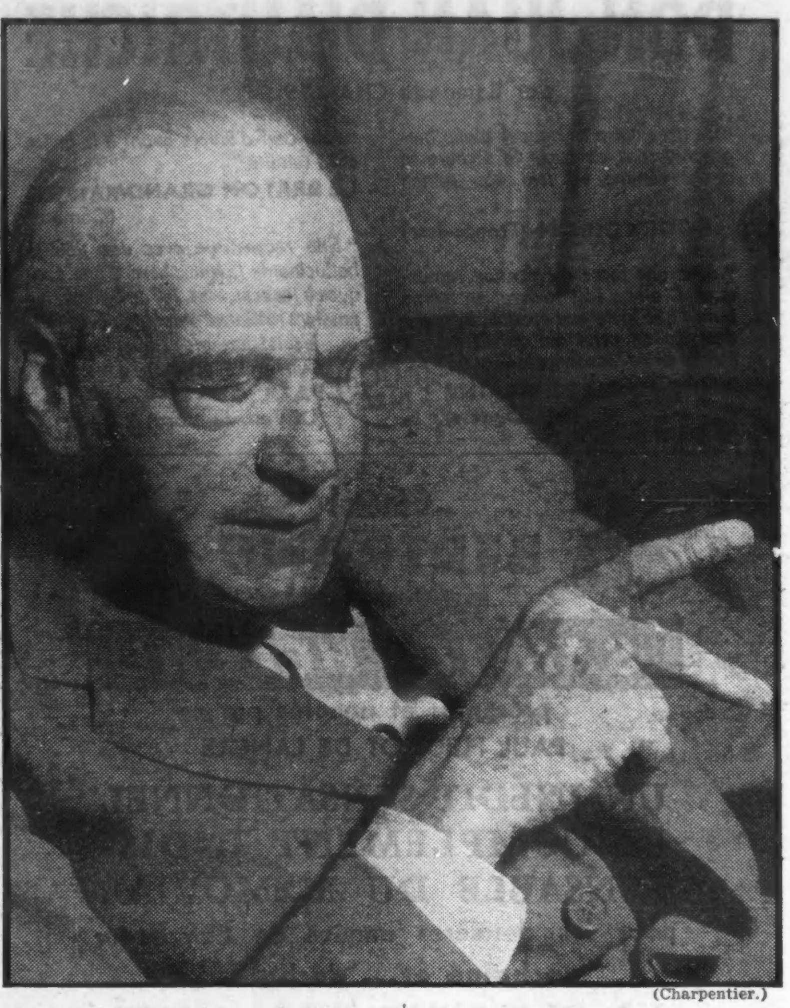
Vient de paraître :

LE CAILLOU

Comme l'héroïne au milieu des cris du désespoir, de la jalousie, ce premier roman est poussé jusqu'aux limites dangereuses de ce qui est normal et de ce qui ne le sera plus.

par MARIE PÉRON

collection "le demi-siècle du roman"
dirigée par Pierre de Lescure



(Charpentier.)

... mais ça c'est arrêté à treize.

L'EXPRESS. — Et vous, comment êtes-vous né ?

J. CHARDONNE. — De toutes les façons. J'ai eu le privilège de connaître trois formes de société et de les connaître intimement. Je suis né et j'ai vécu longtemps dans cette bourgeoisie industrielle si ignorée et si calomniée par les écrivains, et dont seul j'aurai parlé avec équité. Cette grande société qui a créé ce sur quoi l'on vit aujourd'hui m'a paru admirable. Après 1914 cette société bourgeoise que je situe entre 1875 et 1914 a donné dans la littérature sa fleur, cette magnifique éclosion des talents les plus divers, entre 1910 et 1935, où les derniers rentiers, les derniers propriétaires (notre ami Mauriac !) ont montré ce qu'ils pouvaient faire de leurs loisirs. C'étaient des amateurs.

Cette bourgeoisie qui a créé le monde moderne, cette bourgeoisie qui a eu sur sa fin les écrivains qui me sont chers, j'espère avoir l'occasion avant de mourir de la dessiner en quelques pages qui survivront, j'espère, aux mensonges d'écrivains qui ne sont pour la plupart que des calomniateurs et des fantaisistes.

Je colle à ce bloc comme un fossile. Je sais que ceux qui seront pris dans ce bloc des bourgeois dureront tandis que les autres, qui sont dans un marécage, seront emportés.

La bourgeoisie, c'est beaucoup plus beau que l'aristocratie ; il y a eu des gens extraordinaires, un système d'éducation extraordinaire.

L'EXPRESS. — Permettez-nous une question sur cette société bourgeoise : est-ce qu'on ne s'y ennuyait pas ?

J. CHARDONNE. — On n'y était, du moins, ni « désespéré » ni « angoissé ».

L'EXPRESS. — Et la seconde société ?

J. CHARDONNE. — C'était une petite ville de Charente en 1900. Et puis, depuis trente ans, je vis dans une bourgade près de Paris, que j'ai vu entièrement construire, et dont je connais chaque maison, chaque taudis. Une bourgade qui est faite de personnes déclassées, sans classe, sans aucun principe ni même éducation, au même niveau de départ. Je sais ce que cela devient au bout de trente ans, cette humanité sans classe et sans privilèges.

L'EXPRESS. — En quoi se résume votre expérience de la société sous ces trois formes ?

J. CHARDONNE. — Voulez-vous que je vous dise ? il n'y a aucune comparaison possible, quel que soit le milieu, entre un individu français et un autre ; et, dans l'ensemble, à travers cette société, je vous dirai que tous ces hommes se ressemblent. J'ai écrit « L'Epithalame » il y a trente ans, et l'on m'a dit : « Ce sont des tourments de petite-bourgeoisie inoccupée. » Je peux dire que dans la bourgade dont je parle j'ai retrouvé mon roman tel que je l'avais écrit, chez un maçon, et aujourd'hui je n'en changerais pas une ligne.

L'EXPRESS. — Et la guerre n'a rien changé ?

J. CHARDONNE. — Celle de 14 a changé beaucoup plus. 1940 ça n'existe pas... c'est la suite.

L'EXPRESS. — Parlons-en.

J. CHARDONNE. — Reparlons plutôt de l'amour. C'est dans l'amour que je situe la tragédie humaine par excellence. Tous les problèmes sociaux me font rire, à côté.

L'EXPRESS. — Quelle est donc cette tragédie de l'amour qui vous a tant préoccupé ?

J. CHARDONNE. — Deux êtres liés ! On appelait cela des mariages dans les noyades de Nantes. Le contact de l'homme et de la femme me paraît dramatique dans tous les cas, que ce soit pour huit jours ou pour toute la vie.

L'EXPRESS. — N'y a-t-il jamais de moments heureux dans cette liaison de l'homme et de la femme ?

J. CHARDONNE. — Oui, il y a des moments heureux. Il y a les beaux soirs, il y a les roses, il y a le ciel, il y a l'aurore toujours candide... J'ai vécu dans ces beautés de la terre. Il ne faut pas fuir la vie. Il faut la prendre entièrement ; et alors elle vous récompense, car tout de même elle contient plus que votre pessimisme ne peut concevoir. Disons comme Lamartine : « La vie est courte et pleine et suffit à la vie »... C'est avec cette parole dans le cœur que je mourrai un jour, n'ayant jamais pensé qu'à vivre.

L'EXPRESS. — Vous ne nous avez pas parlé de la politique.

J. CHARDONNE. — La politique m'a beaucoup intéressé entre 1900 et 1914, car il faut toujours revenir à cette période.

Là je vais vous dire quelque chose qui risque de vous intéresser : j'étais très éveillé aux choses de la politique, car c'est dans ma famille qu'on a fondé la ligue des Droits de l'Homme. J'étais à la fois l'ami de Jaurès et le parent des grands porcelainiers de Limoges. J'ai suivi de près les douze grèves entre 1900 et 1914 qui ont fini par ruiner à peu près le commerce limousin.

Il y avait d'un côté mon ami Jaurès qui soutenait les ouvriers et de l'autre mes parents qui voulaient affirmer leur doctrine. Voici quelle était la doctrine des grands porcelainiers de Limoges, tout au moins dans ma famille : « On paiera davantage l'ouvrier qui travaille bien. » Première grève : les ouvriers voulaient qu'on donne le même salaire à ceux qui travaillaient mal et à ceux qui travaillaient bien.

Les patrons ont dit : « Nous faisons venir des machines d'Allemagne parce que l'Allemagne est notre grand concurrent, il faut avoir les mêmes machines, nous vous demandons avec des machines de faire 3.000 tasses par jour. » Les ouvriers ont répondu : « Nous ne ferons que 200 tasses. »

→

PÉGUY

a écrit ceci :
Nous pouvons faire tout manquer.
Nous pouvons être absents.
Ne pas être là le jour qu'on nous appelle.
Nous pouvons ne pas répondre à l'appel.
Maintenant il nous reste une voie de salut : l'Europe. Allons-nous nous décider ? C'est la question qu'Alexandre Marc pose dans son livre **Europe, Terre décisive**, édité à La Colombe, 5, rue Rousselet, PARIS-VII° (600 fr.).

Communiqué.

International Literary Agency
recherche pour Hollywood
romans, nouvelles, pièces, récits...
Agent pour la France :
Mme THORIDNET
31, rue de la Procession - PARIS (15°)
FONtenoy 52-46

VLADIMIR NABOKOV
LOLITA
• *"LOLITA n'est pas un scandale, c'est un chef-d'œuvre."* DOMINIQUE AURY
• *"... surprenant mélange d'ironie, de vie profonde, d'humour, d'angoisse et d'émotion."* KLÉBER HAEDENS
• *"... Du talent, de l'adresse, toutes les nuances du style y compris la fraîcheur."* ROBERT KEMP de l'Académie française
néo nrf

« QUE SAIS-JE ? » *votre seconde mémoire*

DON JUAN D'AUTRICHE

par Edmonde CHARLES-ROUX

"Ce livre qui a la rigueur d'une biographie sans en avoir la sécheresse se lit comme un très bon roman d'aventures."

ROGER GIRON (France-Soir)

"Avec une force d'évocation remarquable, elle a fait revivre, en même temps que toute une époque, la brève destinée de celui qui aurait pu être un autre Alexandre le Grand."

ANNE-MARIE DE VILAINE (L'Express)

"Petit chef-d'œuvre quant à la grâce et la solidité."

LE BRETON GRANDMAISON (Combat)

"Elle reconstitue avec une fidélité hallucinante l'atmosphère d'une époque où les costumes, les ambitions, les passions rutilaient plus qu'aujourd'hui. Je suis heureux de saluer les débuts d'un grand écrivain d'histoire."

PAUL GUTH (La Voix du Nord)

del DUCA PARIS

Général
BERTRAND

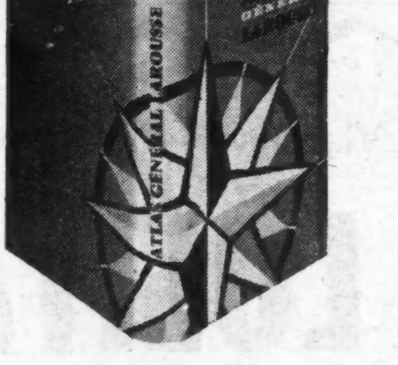
CAHIERS DE
SAINTE-HÉLÈNE

présentés et annotés par
PAUL FLEURIOT DE LANGLE

UN INÉDIT SENSATIONNEL
LE COMPLÉMENT INDISPENSABLE DU MÉMORIAL
pour les dernières années de l'Empereur
enchaîné et... déchaîné!
UN CLASSIQUE DE LA LITTÉRATURE NAPOLÉONIENNE
EDITIONS ALBIN MICHEL

« QUE SAIS-JE ? » *830 titres parus*
Chaque volume : 2 Fr (nouveaux)

un ouvrage fondamental



vient de paraître

ATLAS GÉNÉRAL LAROUSSE

Pour comprendre les événements de notre temps : une importante cartographie, entièrement nouvelle, donnant une vision "globale" du monde, c'est-à-dire *économique* et *historique* aussi bien que *physique* et *politique*.

Un volume relié (21 × 30 cm), 416 pages, 431 cartes et cartons en couleurs, 183 plans et sites urbains, 250 tableaux statistiques, 30 notices historiques, index.

Prix de faveur jusqu'au 15 juin : 10 950 F (taxe locale incluse) facilités de paiement.

CHEZ LES LIBRAIRES ET LAROUSSE, 114, Bd RASPAIL, PARIS

Troisième prescription : « Vous vous empoisonnez en prenant vos goûters dans la fabrique, nous interdisons qu'on mange à la fabrique. » Mais les ouvriers voulaient manger à la fabrique.

Ils se sont mis en grève quatorze fois pour ces raisons-là.

A chaque grève, Limoges perdait un domaine dans le monde, et finalement elle les a tous perdus.

J'ai vu chez les communistes reprendre toutes les méthodes de mes parents, qui ont suscité ces grèves, mais pour les appliquer ils avaient des moyens que n'avaient pas les patrons porcelainiers à Limoges. La doctrine des patrons de Limoges est celle qui a été imposée en Russie.

Depuis ce jour-là, je ne m'intéresse plus du tout aux questions sociales.

L'EXPRESS. — Entre les grands porcelainiers de Limoges et les Russes communistes il y a peut-être quelques différences qu'il pourrait être intéressant de rechercher...

J. CHARDONNE. — Il n'y a pas deux façons de dire : « Nous vous interdisons de manger dans la fabrique », « nous voulons payer davantage les ouvriers qui se distinguent ». Seulement il y a deux façons d'agir : les patrons de Limoges n'avaient pas d'armes, tandis que Staline en avait.

L'EXPRESS. — Qu'est-ce que ça prouve ?

J. CHARDONNE. — Qu'on a fait ce qu'on pouvait faire de mieux et qu'on ne fera jamais rien de mieux. Les ouvriers n'ont été que des imbéciles.

L'EXPRESS. — Que pensez-vous des écrivains de votre génération qui s'engagent dans le combat politique, comme François Mauriac ?

J. CHARDONNE. — Nous sommes là sur un terrain très délicat. J'admire François Mauriac, lui, son beau langage, son courage, ses idées. Je l'applaudis, mais je l'applaudis distraitement. La politique ne m'intéresse plus ; elle m'a trop intéressé entre 1900 et 1914. Rien n'a changé depuis et maintenant rien ne peut changer. Il s'agit toujours d'un peuple chimérique. C'est vers 1905, ou un peu avant, au temps de l'alliance avec le tsar, que le tournant a été pris, embarqué sur la route fatale. Pendant cinquante ans, ce sont les fautes en chaîne, et cela se termine par Yalta, une Europe en miettes, deux grands empires coloniaux effondrés, et l'Asie à nos portes et la porte béante.

Cette longue folie a été conduite par de bons Français qui n'étaient pas des sots. C'est là un mystère qui me confond.

L'EXPRESS. — Ainsi vous préférez vous retirer du débat politique ?

J. CHARDONNE. — Je pense à autre chose.

L'EXPRESS. — A quoi pensez-vous donc ?

J. CHARDONNE. — A des choses qui ne sont pas de ce monde et que j'ai pourtant sous les yeux. Un grand luxe m'est donné : la liberté et le silence.. La liberté des choses tout intérieures ; ce n'est pas la révolte. La révolte c'est Ravaillac ou Ravachol, esclaves d'une idée. Vos idées sont stupides, presque toujours. Il faut s'en débarrasser sans cesse comme d'une teigne, justement dans le silence et la liberté.

L'EXPRESS. — Et les livres ?

J. CHARDONNE. — Les romans qu'on me donne à lire sont infâmes. La littérature est partout sauf dans les romans, où il n'y a rien, des histoires impossibles. Mais il y a de la littérature dans les articles de journaux, dans les oraisons funèbres, il y en a dans les pamphlets. Il y en a partout sauf dans les romans, parce que vous pouvez faire un roman avec n'importe quoi... sauf de la littérature. Vous ne pouvez pas faire un article si vous n'avez pas de talent, mais vous pouvez faire un roman avec un fond de sauce et une petite expérience. Des romans, il y en aura toujours parce que c'est un genre tellement à la portée de tous que tout le monde en fera toujours.

J'ouvre toujours un livre avec méfiance, un journal avec plaisir. Cocteau est un grand journaliste, Mauriac aussi et Colette (ses romans ne valent rien, sauf quelques nouvelles parfaites). Et Balzac aussi était un grand journaliste — aujourd'hui nous avons la poussière de Balzac — et Voltaire, et tant d'autres.

L'EXPRESS. — Etes-vous satisfait de votre œuvre, avez-vous le sentiment d'y avoir mis ce que vous vouliez ?

J. CHARDONNE. — Oui. Excusez-moi.

PHILOSOPHIE

● ***Le plus grand sociologue allemand est inconnu en France.***

Le Savant et le Politique

par Max Weber. Préf. de Raymond Aron. Ed. Plon. 230 p. 990 fr.

DU plus grand des penseurs politiques allemands d'avant 1914, on chercherait vainement le nom dans le Larousse : la France qui fait un sort à Spengler ignore Max Weber.

On voit mal les raisons de ce dédain : Weber exerce une sorte de royauté chez les sociologues, les historiens et les philosophes ; son œuvre a été traduite dans presque toutes les langues. On en commente, on en discute partout les idées.

La publication du premier ouvrage de Weber traduit en français devrait être un événement. Il est vrai qu'il s'agit seulement de deux conférences — « Le Métier et la Vocation de savant » et « Le Métier et la Vocation d'homme politique » — prononcées en 1918, deux ans avant la mort du philosophe, et réunies ici sous le titre : « Le Savant et le Politique ». Mais la collection « Recherches en sciences humaines » annonce la traduction prochaine des grands ouvrages classiques de Weber.

La nostalgie politique

Weber naît en 1864 et parvient à la maturité lorsque Bismarck, après avoir réalisé l'unité allemande « par le sang et le charbon », cède la place à l'impétueux Guillaume II.

A ce moment se constitue une législation sociale que certains tiennent pour la meilleure du monde, le socialisme se rassemble en un puissant parti dont les discussions idéologiques emplissent l'Europe ; partout l'intelligentzia s'interroge sur l'avenir de la jeune nation qui veut supplanter l'Angleterre dans l'univers économique, discute sur les institutions futures et le destin politique et culturel promis au pays qui vient de réussir une foudroyante industrialisation.

Jamais, d'ailleurs, la langue allemande n'a été — sauf au temps de Gœthe — plus riche en écrivains et en philosophes : Weber est le contemporain de Husserl, de Thomas Mann, mais aussi de Freud et de Kafka.

Cette agitation d'idées crée le climat où la pensée de Weber s'élabore : après sa thèse sur « L'histoire agraire de l'ancienne Rome », ses « Essais de sociologie religieuse », vite devenus célèbres, il se met à son plus grand livre, « Economie et société », qui, pour certains, est la Bible de la sociologie et de la pensée politique moderne.

Quand il meurt prématurément, en 1920, une partie de son œuvre est encore inédite. L'importance des conférences publiées aujourd'hui en français tient sans doute à ce que l'on peut y voir le testament du sociologue Weber.

Car ce savant ne s'enferme pas dans son cabinet de travail : le destin de l'Europe l'inquiète, l'irrite. Comme tous les hommes de son âge, il souffre du conflit de 1914-1918 : « *Il a été toute sa vie passionnément soucieux de chose publique,* écrit Raymond Aron; *il n'a cessé d'éprouver une sorte de nostalgie de la politique, comme si la fin ultime de sa pensée aurait dû être la participation à l'action...* »

C'est que, pour Weber, science et politique sont unies et dissociées *à la fois :* unies puisque la science devrait constamment servir à l'action, séparées parce que le savant doit dépouiller ses préférences personnelles, ce que n'exige jamais la politique.

Or, le savant, surtout s'il est professeur, ne saurait « *faire de sa chaire une tribune* » et réserve ses prises de position aux journaux ou aux meetings en gardant pour ses étudiants une difficile et nécessaire « *probité intellectuelle* » qui éclaire sans jamais imposer d'engagement.

S'il est possible de « *traiter scientifiquement des problèmes politiques* », c'est que la science de l'homme cherche moins à provoquer des prises de position qu'à décrire loyalement la signification générale des convictions et visions du monde sans opter pour l'une d'entre elles ; les efforts succes-

sifs de l'homme pour assumer des valeurs, des « types idéaux », sans lesquels l'Histoire serait peuplée d'ombres stériles, interdisent qu'on s'arrête jamais.

Pour dégager « la morale propre à une activité conforme à sa finalité », il faut admettre *à la fois* le sens des deux attitudes en apparence opposées de la science et de la politique : le savant, dont les recherches appartiennent à une idéale mais très réelle communauté des sciences sociales, ne saurait admettre de limite à son droit de regard sur les institutions et les faits; il ne saurait céder devant le dogmatisme d'une foi ou d'une classe, car sa vocation se nourrit de discussion permanente et son métier jouit du privilège périlleux de « désenchanter le réel ». Pour lui, il n'existe aucun régime idéal et l'utopie n'est que la manière dont l'irrépressible liberté cherche à se manifester.

Quant à l'éthique de l'homme d'action, elle est celle de la responsabilité, non à la manière du vieux Kant, mais selon des exigences de la cité elle-même où l'homme peut, en participant aux conflits, tenter d'exercer une action sur l'Etat et, par là, sur l'Histoire. Cette exigence n'a rien à voir avec les passions confuses des politiciens amateurs qui fondent leur agitation désordonnée sur le fanatisme ou sur ce que Weber appelle la « conviction ». Le politique véritable, lui, vit un drame car il sait qu'en se soumettant aux lois de l'Histoire, il signe un pacte avec le diable, se condamne à la logique de l'efficacité et perd son âme pour sauver la cité. Ainsi, les Florentins, selon Machiavel, préférèrent l'excommunication du pape à la perte de leur ville.

Une politique de la liberté

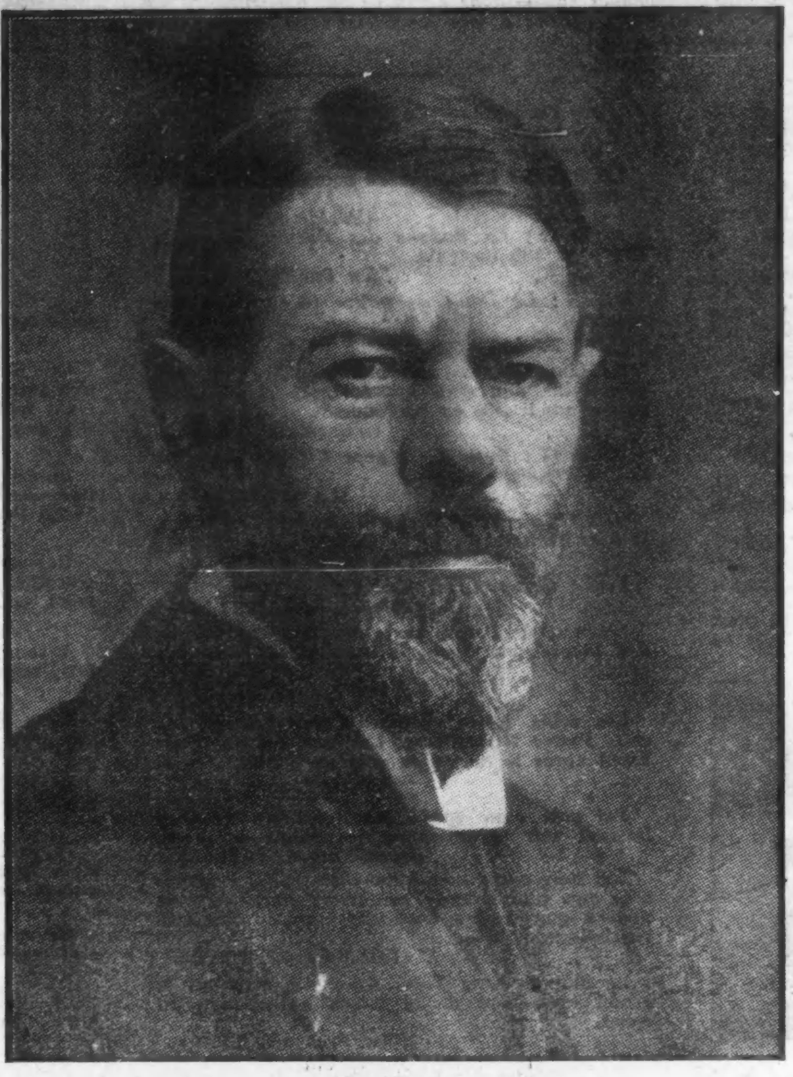
Rien n'est moins systématique que cette tentative pour fonder une science politique soucieuse à la fois d'efficacité et de respect de la liberté. « *Ce n'est pas l'âge qui importe, dit Weber, mais d'abord la souveraine compétence du regard qui sait voir les réalités de la vie sans fard et ensuite la force d'âme qui est capable de les supporter et de se mesurer avec elles.* » Sans doute pour atteindre à cette lucidité, faut-il, en fin de compte, préférer la vérité à l'action !

Cela exige aussi d'entrer plus avant dans la pensée de Weber. Il faut demander à Raymond Aron de guider le lecteur dans cette voie car, on le sait, Aron est le seul penseur français qui ait commenté, prolongé et enrichi, sinon la pensée de Weber, du moins le courant général à laquelle elle se rattache (1). La préface qu'il écrit pour « Le Savant et le Politique » est pour cela d'une importance exceptionnelle : on n'y trouve pas seulement une analyse des idées de Weber mais aussi une ébauche de statut des sciences sociales, une tentative pour fonder une science de la politique en un pays qui n'en connaît presque plus depuis Tocqueville.

Si nous acceptons les suggestions de Weber, nous devons donc admettre que le rôle du sociologue ou de l'historien est moins de servir une cause ou un système d'idées que d'analyser les effets sur le comportement humain de telle ou telle croyance, sans se préoccuper de savoir si cette croyance est bonne ou mauvaise.

Ainsi, les effets de la religion sur l'attitude des hommes ne sauraient se déduire de la foi ou de l'économie. Pensez aux protestants qui, depuis le XVIe siècle, ont accumulé des richesses qu'ils dédaignaient et condamnaient. Comme certains moines du moyen âge, ils ont suscité par ascétisme ce qu'ils refusaient. Par mépris pour l'argent et le profit, le puritain accumule la richesse et devient ainsi, sinon une des causes du capitalisme moderne, du moins l'indispensable chaînon dont l'absence interdirait de comprendre le destin de l'Histoire.

Ces paradoxes, ces équivoques, ces contradictions, ils sont ceux-là mêmes de la vie : ils caractérisent la liberté des hommes. C'est le travail du sociologue de les décrire. En le faisant, il ne peut oublier qu'il est lui, Max Weber, contemporain du grand capitalisme allemand et que, pour comprendre le présent, il doit sélectionner dans le passé l'image et les formes qui expliquent les exigences modernes.



Max Weber
Il n'existe aucun régime idéal.

Le monde désenchanté

On ne peut donner une idée complète du génie webérien. Du moins peut-on saisir, à travers Raymond Aron, l'attitude et l'ascèse qu'implique la morale qui se dégage de son univers de pensée.

C'est que le savant, tel que le voyait Weber, doit affronter à son corps défendant toutes les conséquences de sa lucidité. S'il veut aider à la constitution d'une authentique science politique, il lui faut d'abord désenchanter les esprits et le monde, restituer le relativisme dans toute sa force.

« *Jadis*, dit Weber, *l'homme vivait dans le polythéisme et les Grecs offraient des sacrifices d'abord à Aphrodite, puis à Apollon et surtout à chacun des dieux de la cité. Puis, le christianisme, aidé par le rationalisme sous-jacent à la conduite sciemment éthique de notre vie qui jaillit de toutes les prophéties religieuses, a détrôné le polythéisme au profit de l'Unique-dont-nous-avons-besoin.* »

D'où vient que, depuis des siècles, nous avons perdu de vue la réalité du combat permanent des dieux.

Or, peu à peu, la réalité intérieure et extérieure s'oppose au monothéisme exaspéré, la religion se « *laïcise* », Nietzsche annonce la « *mort de Dieu* »; alors « *la multitude des dieux antiques sortent de leur tombe sous la forme de puissances impersonnelles parce que désenchantées* ». Nous retrouvons le vieux relativisme et nous ne le savons pas. Les dieux se combattent, et nous ne les voyons pas.

« *Tel est*, pense Weber, *le destin de notre civilisation : il nous faut à nouveau prendre plus clairement conscience de ces déchirements que l'orientation prétendue exclusive de notre vie en fonction du pathos grandiose de l'éthique chrétienne avait réussi à masquer pendant mille ans.* » Là gît le travail du penseur politique, de l'historien ou du sociologue : décrire le combat des dieux dans un monde désenchanté, ce n'est pas rêver d'une impossible unité mais vivre profondément le relativisme, c'est-à-dire la liberté toujours renouvelée des hommes.

THOMAS LENOIR.

(1) « Introduction à la Philosophie de l'Histoire » (Gallimard), « La Philosophie critique de l'Histoire » (Vrin).

DÉBUTS

● *Du feu, s'il vous plaît !*

La cigarette

par Henri Crespin, 144 pages 500 francs.

UNE cigarette, c'est peu de chose : « *un peu de tabac roulé dans du papier et qui donne en brûlant un plaisir passager* ».

Mais *la* cigarette ? Plus précisément : celle que l'on a l'habitude de fumer au début de la journée, et qui, parce qu'une série de circonstances empêche qu'on la fume, va devenir l'objet d'une quête, d'une obsession autour desquelles pivote la journée ?

Parce que le dessinateur Larino n'a pu respecter cette minuscule habitude quotidienne, le voilà mal à l'aise dans sa peau de tous les jours. Ça ne tourne plus rond ; il ne joue plus, selon la règle, le jeu de sa vie courante — métier, copains, ménage ; l'équilibre cynisme-humour qui l'aidait *ordinairement* à « s'en sortir » est rompu. Il pose sur le monde, sur son monde, sur son petit univers familier, un regard frais.

Le livre de Henri Crespi, c'est l'histoire de ce regard. A peine douze heures de la vie banale d'un homme banal — mais que la rupture d'une habitude dérisoire oblige à sortir de cette banalité. Et il en sort pour un bilan.

Bilan désenchanté, tout comme celui auquel s'acharnent fébrilement les insomniaques que leur veille inconfortable abandonne à l'affolement de leur pensée, à mille souvenirs incohérents, et à tous les démons intimes. L'épouse a oublié de lui fêter son anniversaire ; il n'a pas, dans son métier, réussi à imposer une *manière* qui lui soit personnelle ; il avait rêvé d'être peintre ; aujourd'hui, il ne réussit pas, par lâcheté, par orgueil, par pudeur, à obtenir des autres *la* cigarette obsédante. Et parce que l'absence de cigarette l'oblige à se présenter partout les mains vides et dans un sentiment de dépendance à l'égard des autres (qui, eux, ont des cigarettes), Larino n'est pas loin de conclure à un échec.

C'est aussi qu'il a quarante ans. L'âge grave. A partir de quarante ans, on a le visage qu'on mérite. Parce qu'il n'a pas sa petite cigarette anesthésiante de tous les matins, et de tous les instants du jour, Larino ouvre les yeux sur le visage de ses quarante ans. Crespi renouvelle, sous une forme romanesque, l'inquiétude à laquelle Jean Guehenno, dans son très beau « Journal d'un homme de quarante ans », avait, avant la guerre, essayé le répondre.

Ce livre mince, sobrement et fortement écrit, dit beaucoup de choses : sur les innombrables minuscules lâchetés dont est fabriquée la vie de chaque jour ; sur la vie à deux ; sur les milieux de presse (quelques réflexions amènes et aiguës, dont on sent qu'elles sont le fruit d'une longue expérience et la rançon de bien des illusions perdues). Il poursuit surtout l'éternelle méditation de l'homme sur son destin, fait de solitude et d'agitation inutile. Méditation insupportable et dont il est trop heureux de se *divertir* (au sens pascalien du terme) par — *la* cigarette.

JEAN-LOUIS BORY.

JACQUES N. POLITIS
CHYPRE
sa légende
son épopée
son histoire
LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
PUBLICITÉ

HENRI TROYAT
de l'Académie française
LA LUMIÈRE DES JUSTES
LES COMPAGNONS DU COQUELICOT
Le début d'une grande œuvre romanesque
Flammarion

VOULEZ-VOUS

Albert Aycard vient d'obtenir le Prix Sainte-Beuve pour son roman « Ruth et Simplice ». Mais ce jeune romancier de talent a d'autres cordes à son arc. Depuis quelques années il collectionne et publie, avec Jacqueline Franck, les « perles » parues dans la presse. Les deux premiers recueils, intitulés « La Réalité dépasse la fiction » (1), ont connu le plus vif succès. Le troisième, qui va paraître incessamment, contient une nouvelle série tout à fait savoureuse dont nous publions ici quelques échantillons qui nous ont particulièrement fait rire. Précisons que les auteurs entendent donner à leur « sottisier » la forme d'une protestation contre la bêtise et l'indécence.

Vient de paraître *La Sensitive*, roman de Michèle Perrein. Thème : éducation sentimentale d'une fille de vingt ans, racontée en cinq lettres.

(*Elle*, 5.11.56.)

La nuit dernière, à Saint-Félin-d'Aval (Pyrénées-Orientales), Laurence Gauby, 54 ans, a versé une casserole d'huile bouillante sur la tête de son mari, endormi, puis l'a frappé à coups de battoir à linge. Grièvement brûlé, M. Gauby parvint à se réfugier chez un voisin qui l'a fait hospitaliser à Perpignan. On suppose que le couple ne s'entendait pas.

(*Libération*, 13.5.58.)

Un ancien poilu de la Grande Guerre a rejeté une balle qu'un schupo lui avait logée dans la tête en éternuant.

(*Le Progrès*, 12.7.56.)

On s'étonne de sa bassesse. Comment, lui, homme de 1 m 72, a-t-il pu s'attaquer à de vieilles dames sans ressources ?

(*Humanité*, 27.3.58.)

Elle était légère et elle volait.

(*Petit Mâconnais*, 20-4-57.)

Un précieux bronze romain représentant deux gladiateurs provenant de Pompéi a été volé au

musée d. Naples pendant une visite d'un groupe de cinquante policiers.

(*Le Soir*, 13.8.58.)

En observant un phénomène céleste, une jeune femme, Mme Renou, a perdu la vie ; provisoirement, espère-t-on.

(*France-soir*, 26.2.57.)

Perdu étui lunettes contenant dentier.

(*Sud-Ouest*, 17.3.58.)

Naturellement, chacun ne peut faire de *L'Esprit des lois*, si cher à Montaigne, son livre de chevet.

(*Nice-Matin*, 7.9.57.)

Perdu une valise jaune et un lit en fer.

(*La République*, 10.12.55.)

Le château des ducs d'Epernon est le seul château de la Loire aux bords de la Garonne.

(*Sud-Ouest*, 15.8.57.)

Voici une vieille rue de Saint-Paul où respirent encore les pas d'André Gide, de Claudel, de Fernand Léger.

(*Radio « Je sais tout »*, 15.8.57.)

Le 2 février, Roberto Rossellini a commencé son nouveau fils, *India*.

(*Aurore*, 15.2.57.)

A partir de jeudi, un film absolument sensationnel : *Mor ten Fraude*. Ce que nul n'a encore dit sur l'Indochine. Ce film de Marcel Camus, Prix Nobel, est une merveille.

(*Dernières Nouvelles du Bas-Rhin*, 1.1.58.)

LE PARIS : *L'Idiot*, et en complément : *André Maurois*.

(*Méridional*, 2.2.57.)

A. B. C. : *La Madone des sleepings* un film 100 pour 100 français.

(*Bien Public*, 30.6.56.)

EDEN : *Le Droit de naître* (déconseillé aux enfants).

(*Ouest-France*, 31.12.56.)

Le film *The Goddess* mérite d'être vu avec objectivité, afin d'en apprécier le relief d'une action condensée en profondeur.

(*L'Eventail*, 12.9.58.)

REGENT : *Deux nuits avec Cléopâtre* et *Une nuit à Pigalle*.

(*Le Soir*, 3.2.57.)

OLYMPIA : *Vingt mille lieux sous les mers*, le chef-d'œuvre de Victor Hugo.

(*Programme de Gaillac*.)

VOX : *Gervaise*, un film d'Emile Zola.

(*Dauphiné Libéré*, 17.11.56.)

L'auteur de *Patate* parle de *Deux Bureaux* et des pièces que Sacha a composées pour son père.

(*Ouest-France*, 16.8.57.)

Les seins se raffermissent sous l'action de cette Pierre Miraculeuse. Les hommes qui l'utilisent après le rasage en sont enchantés.

(*Marie-France*, 5.58.)

J'ai noté pour vous : des décolletés très bas laissant voir la naissance des doigts de pieds.

(*Ouest-France*, 13.11.57.)

Son long corps moulé dans des robes empruntées aux plus grands couturiers parisiens, ne pourra que rendre florissante notre industrie touristique.

(*Télé-Magazine*, 9.6.58.)

Le film de King Vidor *Guerre et Paix* est le grand événement de la saison en Afrique du Nord.

(*Film Français*, 3.1.58.)

Les tâches de graisse sur les meubles cirés s'enlèvent à l'alcali, mais les tâches anciennes étant très difficiles à enlever, il faut s'y prendre aussitôt qu'elles ont été faites.

(*Dauphiné Libéré*, 10.8.57.)

Industriel, Lyon, 50 ans, svelte, actif, situation, marierait jeune femme 40 ans, bien et TRES FORTE DU BUSTE.

(*Essor Savoyard*, 3.3.58.)

Homme sérieux, 31 ans, bon caractère, dur d'oreille, cherche femme dure d'oreille également, en vue mariage.

(*République du Centre*, 22.4.58.)

A vendre robe de mariée superbe, portée une fois, moitié prix.

(*Tribune de Genève*, 22.2.58.)

M. et Mme Henri Samson ont la joie de vous annoncer la naissance de leur fille Dalila.

(*Ouest-France*, 8.9.57.)

Jeune fille (haute stature) désire épouser archéologue.

(*Journal de Genève*.)

70, retraité, sans enfant, sobre, alerte, éducation, santé délicate, recherche compagne sans enfant. Sensuelle s'abstenir.

(*Chasseur Français*, n° 728, 10.57.)

Médecin de service. — En cas d'urgence, s'adresser à son médecin habituel.

(*Journal du Centre*, 30.5.58.)

Un lynch et une sauterie mettaient un terme à cette joyeuse et amicale manifestation.

(*Centre-Eclair*, 28.11.55.)

Chaque semaine, à Livron (Drôme), les bouchers débitent (gratis) la viande d'un jeune collègue rappelé en Algérie.

(*Foyer Rural*, 26.10.56.)

La querelle des économies renaît. Les investissements sont réduits. Mais les dépenses militaires sont jugées à peu près incompréhensibles.

(*Paris-Normandie*, 3.12.57.)

86.000 inscrits à Toulon, dont 10.000 électeurs normaux.

(*Nice-Matin*, 25.9.58.)

A 22 h. 30, Mme Bidault quitte le palais d'Orsay. « Je vais me coucher, déclare-t-elle. Mon mari ne devrait pas tarder à en faire autant, car beaucoup de fatigue l'attend. »

(*France-soir*, 23-4-58.)

M. l'abbé Philippe, curé-doyen de Mesle-sur-Sarthe, prononça l'éloge funèbre du défunt, lequel, sous une écorce assez rude, cachait mal son émotion.

(*Ouest-France*, 29.7.57.)

L'Association veille à ce que chaque soir la flamme soit ravivée par les propres frères du combattant inconnu.

(*Figaro*, 8.3.58.)

L'abbé Prost tient à signaler le geste délicat et généreux du camarade Ferrand Edouard, célibataire, qui, à son décès, a tenu à laisser à la section la moitié de son avoir personnel. Il serait souhaitable que tous nos camarades célibataires suivent ce geste.

(*La Gazette Indépendante*, 5.4.58.)

Chers amis aveugles, lisez très attentivement ce qui suit :

(*Connaître l'Aveugle*, 12.57.)

A vendre jambe droite en duralumin, modèle récent, pour amputé mesurant 1 m 70 : 20 000 F. S'adresser à « La Maison du Jambon », rue Victor-Hugo, Sfax.

(*Nouvelles Sfaxiennes*.)

Le problème des demis reste toujours entier.

(*Progrès de Lyon*, 13.2.58.)

Il y a juste 45 ans, le sexe féminin volait de ses propres ailes au-dessus du Channel.

(*Nord-Littoral*, 16.2.57.)

Tous les fidèles et sympathisants de notre association sont cordialement invités à prendre le thé avec Zakousky.

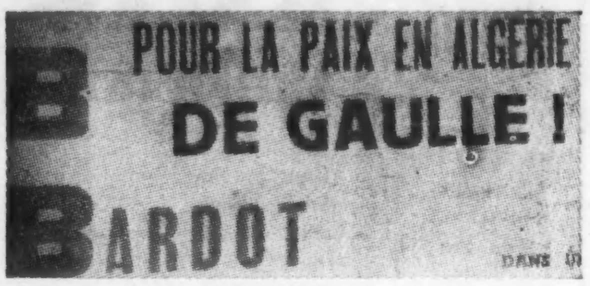
(*Sud-Ouest*, 7.9.57.)

— Senorita, dit-il en anglais d'une voix qui mue, il faut me suivre.

(*Marie-Claire*, 10.57.)

(1) Ed. Gallimard. Collection « L'Air du temps », dirigée par Pierre Lazareff.

RIRE AVEC NOUS ?



Il y a quarante ans : en Russie, les Soviets s'emparaient du pouvoir, au Portugal, 70 000 pèlerins assistaient au miracle.
(*Courrier Français*, 12.10.57.)

Célibataire, 37 ans, fils commerçant, épouserait jeune fille 25-30 ans, pouvant seconder veuve 65 ans, douche, affection.
(*Le Provençal.*)

Pour des raisons indépendantes de leur volonté, M. René Louvois et Mlle Jeanne Riters se rendaient samedi dernier en l'église cathédrale de Mende pour y consacrer leur union devant Dieu.
(*La Lozère Nouvelle.*)

Veuve 40 ans cherche en vue mariage charcutier sans enfants.
(*Le Soir*, 20.1.56.)

Officier métropolitain, 21 ans, 1 m 62, brun, physique agréable, bonne éducation, aimerait correspondre vue mariage avec sous-officier ou gendarme, 24-30 ans, sérieux, région Constantine de préférence, photo si possible, réponse assurée.
(*Dépêche de Constantine*, 22.10.57.)

Mère de deux enfants, elle est seule depuis que son mari a quitté le domicile conjugal, une heure après leur mariage.
(*Est-Républicain*, 17.7.58.)

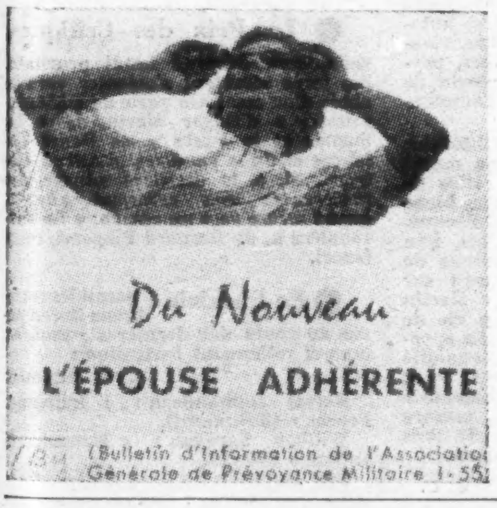
Le Service des Publics Relations s'est avisé du rôle prépondérant joué par les femmes dans la productivité des hommes.
(*Combat*, 11.1.58.)

Cherche infirmière libre sachant gaver bébé.
(*La IVe République*, 10.12.56.)

Cherche garçon bureau MUTILE GUERRE pour liaisons intérieures. NECESSAIRE ETRE TRES ALERTE.
(*France-soir*, 26.8.56.)

Mairie La Baule réserve emploi jardinier à célibataire pouvant assurer partie solide à harmonie, clarinette, trompette, trombone. Références professionnelles et musicales exigées.
(*Courrier de l'Ouest*, 23.7.57.)

On demande 2 célibataires, un débutant, un sachant tuer. Si pas sérieux s'abstenir.
(*Nouvelle République*, 9.3.58.)



Homme seul demande place vache.
(*L'Agriculture Sarthoise*, 19.3.55.)

Confiez-moi vos ennuis, vos peines, j'en détruirai la cause ou l'auteur.
(*Ici Paris*, 10.10.56.)

N'oubliez pas, vous qui voulez faire une publicité qui porte, que *Le Montagnard* est lu dans tous les foyers cantaliens, de droite à gauche.
(*Le Montagnard*, 21.3.58.)

S. A. R. L. pouvant prouver grosses pertes

recherche ABSORPTION par puissante société voulant diminuer bénéfices.
(*Usine Nouvelle*, 26.4.58.)

A vendre fonds de commerce, spécialité tissus élastiques. Grosse possibilité extension.
(*Figaro Littéraire.*)

Seul l'Aspiro-Batteur est un véritable aspirateur pour tapis : il brosse la surface du tapis sans y laisser un seul poil.
(*Femmes d'Aujourd'hui.*)

Cherche domestique sérieuse jusqu'à 2 h. 15.
(*Echo d'Oran*, 11.9.56.)

Cherche démonstration EXISTENCE DIEU par contingence forme syllogismes, tous principes évidents, enchainement logique terme à terme.
(*La Croix*, 3.8.57.)

Ce soir, à 19 h. 30, au dancing « El Mariano », élection de « Miss Christ ».
(*Nord-Eclair*, 5.9.58.)

A Saint-François, dimanche 17 février, à 14 h. 30, concert par la troupe « Amusons-nous ». En supplément : des numéros d'acrobatie très intéressants par une dame étrangère à la paroisse.
(*Journal de l'Ile-de-la-Réunion*, 14.2.57.)

On releva un cadavre respirant à peine.
(*Echo-Liberté*, 19.7.56.)

Les parents dont l'admission en classe enfantine sera possible, seront avisés par les soins de la Mairie vers le 20 septembre.
(*Est-Eclair*, 9.9.57.)

Avis. Douche collective : à partir du 1er octobre 1956, il ne sera accepté qu'un minimum de deux personnes par pomme.
(*Mairie de Bernay, Eure.*)

Etaient présents : tous les con — sauf MM. Halboud, Mouchot et Riverain, excusés.
(*Orne Combattante*, 28.4.57.)

Pour un trou de 25 millions dans sa comptabilité, le « Consortium du Gruyère » comparaît en correctionnelle.
(*Nouvelle République du Centre-Ouest*, 31.11.57.)

A céder 30 000 adresses de jeunes femmes obtenues depuis un an par correspondance privée.
(*France-soir*, 26.10.57.)

Demoiselle cherche n'importe quel travail le soir.
(*Tribune de Genève*, 9.5.58.)

Dame seule à Bergerac demande personne très propre pour la nuit.
(*Sud-Ouest.*)

Jeune fille, 31 ans, sachant traire, cherche place chez monsieur seul, même ancien colon d'Algérie, comme bonne à tout faire.
(*Le Réveil.*)

Déclaration à la sous-préfecture de Béthune : LES ASSOIFFES D'AMOUR DE LA CLASSE 1958. But : venir en aide aux camarades.
(*J. O.*, 20.11.56.)

A vendre Auxerre commerce de dame facile. Stock 350 000.
(*Journal.*)

Les lavabos qui se trouvent derrière l'Hôtel de Ville ont été transformés et modernisés ; un bon accueil est réservé au public par la gardienne.
(*Communiqué de la mairie de Tarbes.*)

A vendre une maison de 4 pièces située sur la voie ferrée avec cuisine et terrain.
(*L'Etincelle*, 12.5.58.)

A vendre salon 5 pièces Louis XVI, fabrication avant guerre.
(*Bien-Public*, 21.10.57.)

Une main sur ma conscience, l'autre sur ma mémoire, je me sentais subitement très bien.
(*Lectures d'Aujourd'hui*, 23.3.57.)

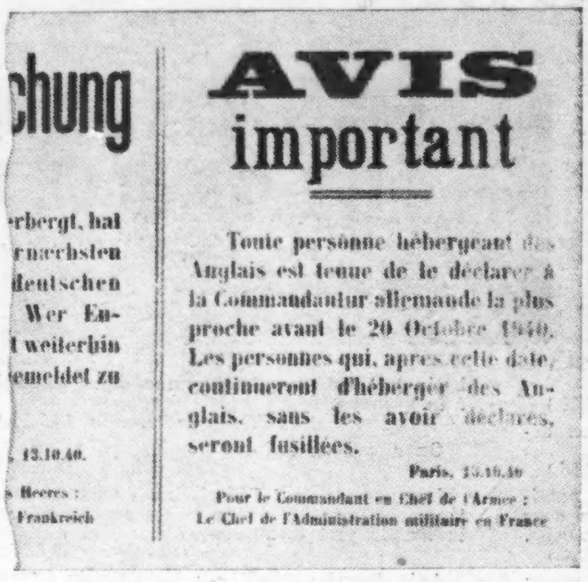
Mlle Suzanne Malras, qui négligea le mariage pour ne pas abandonner sa tante, est facturière aux Etablissements Pucelle depuis 1922.
(*Voix du Nord*, 10.1.58.)

Quand l'air, le rail et la route se donnent la main.
(*Figaro*, 29.3.57.)

Bâti en 1913-1914, notre collège de filles a une entrée pimpamte comme celles qui le fréquentent.
(*Liberté de l'Est*, 27.9.57.)

(Copyright Ed. Gallimard.)

SUR LES MURS DE PARIS


AVIS important

Toute personne hébergeant des Anglais est tenue de le déclarer à la Commandantur allemande la plus proche avant le 20 Octobre 1940. Les personnes qui, après cette date, continueront d'héberger des Anglais, sans les avoir déclarés, seront fusillées.

Paris, 15.10.40.

Pour le Commandant en Chef de l'Armée : Le Chef de l'Administration militaire en France

Octobre 40 : ***la première menace***

Fin 42 : ***une bonne nouvelle***

Début 43 : ***un pronostic***

AVIS

1. Le lieutenant de vaisseau Henri Louis Honore COMTE D'ESTIENNES D'ORVES, Français, né le 5 juin 1901 à Verrières.

2. L'agent commercial Maurice Charles Emile BARLIER, Français, né le 9 septembre 1905 à St-Dié.

3. Le commerçant Jan Louis-Guilleaume DOORNIK, Hollandais, né le 26 juin 1905 à Paris,

ont été condamnés à mort à cause d'espionnage. Ils ont été fusillés aujourd'hui.

Paris, le 29 Août 1941.

Der Militärbefehlshaber in Frankreich.

Août 41 : ***ont été fusillés...***

Pendant quatre ans, toute l'histoire de l'occupation allemande s'est inscrite sur les murs de Paris en affiches. Pierre Bourget et Charles Lacretelle ont patiemment réuni toutes ces affiches qu'il présentent aujourd'hui, dans un ouvrage intitulé « Sur les murs de Paris » (Hachette). Après quinze ans ,avec chaque document jaillit pour le lecteur un cortège de souvenirs.

En voici cinq... Il y en a 250.

Pâques 44 : ***l'humour manqué.*** **(Rome est tombée le 4 juin, le jour de la Trinité.)**

BIOGRAPHIE

● *Le taureau, la danse et la course.*

Fangio

par Olivier Merlin. (Desclee de Brouwer. 180 pages. 420 francs.)

FANGIO, pilote de course.

Voilà bien au départ le livre le plus facile et le plus difficile à écrire. Le plus facile : avec du sang, de la vitesse et de la mort, quelle plume ne se mettrait à balancer des phrases bourrées de lyrisme ? Le plus difficile : avec du sang, de la vitesse et de la mort, quelle plume accepterait de freiner ses élans afin de mieux communiquer ses admirations, ses enthousiasmes et son savoir ? Olivier Merlin a choisi d'écrire le livre le plus difficile. Il y a réussi.

Il existe un très beau mot en espagnol ; le mot « afición ». L'afición, c'est le goût, la passion (mais la passion bridée : celle du « connaisseur »). C'est, véritablement, une sorte de « connaissance ». L'aficionado (le mot est surtout réservé à l'amateur de corridas) possède une connaissance intime de la tauromachie ; sa passion est « éclairée » et il « goûte » la course sans que son émotion se désordonne en dégoût ou en enthousiasme puéril. Un « après-midi » sensationnel n'augmente pas l'afición ; un « après-midi » déplorable ne le diminue pas. L'afición est le contraire du caprice, de la toquade ou de la mode. Elle est un vice (ou une passion, c'est la même chose) raisonné et stable. Comme le taux d'urée, elle doit être constante sous peine de se pervertir et d'entraîner sa propre mort.

Olivier Merlin est, à ma connaissance, un triple aficionado : de la tauromachie dont nul ne parle avec plus de « goût » que lui ; de la danse (idem) et, enfin, de la course automobile.

L'homme de qualité

Cette dernière afición, il a voulu nous la communiquer à travers la bibliographie du plus prestigieux des pilotes de course — Juan-Manuel Fangio — et jamais conjonction de l'homme de qualité (Fangio est moins un « héros » qu'un homme de *qualité* extraordinaire...) et de l'honnête homme (celui qui ne se pique pas de faire la leçon mais d'éclairer le lecteur) ne fut plus heureuse. Fangio : un petit homme chauve et trapu. Très calme. Sans colères « historiques », sans pittoresque « bidon », sans suite de roi nègre accrochée à ses basques et frappant les tam-tams de la gloire, sans amours tumultueuses, sans yacht ancré à Cannes, sans phrases prononcées à la cantonade à l'intention de ces Joinvilles du sensationnel que sont volontiers les chroniqueurs sportifs. Fangio : rien qu'un coureur hors pair, rien qu'un homme véritable. Sa vie — c'est-à-dire ses courses, des ahurissantes cavalcades à travers les cordillères de son Amérique jusqu'aux précises et terribles rondes des Grands Prix Européens — Olivier Merlin nous la « dit » avec la même sobriété et la même pudeur que son modèle met à la vivre. Lorsque l'émotion naît dans le récit c'est qu'elle est *nécessaire ;* lorsque le style s'enlève, c'est qu'il doit suivre un réel qui lui-même décolle des réalités dont nous faisons notre spectacle ordinaire. Pourquoi l'aficionado ne se dresserait-il pas soudain, debout et raide d'émotion, sur les tribunes ou les gradins ? Cela est autorisé... à condition de reprendre son sang-froid et de mêler aux battements de cœur les griseries intellectuelles (du « connaisseur ») qui montent à la tête. A travers cette vie exemplaire, Olivier Merlin, sans paraître y toucher, offre au lecteur une étonnante initiation à la course automobile : duel des constructeurs, rivalité des hommes et des équipes, psychose des records et psychologie de cet animal qu'est le pilote d'automobile, etc.

Pour comble de bonheur littéraire et de tact humain, Fangio ne meurt pas à la fin du livre. Il se retire de la course et gère placidement les biens que son *travail* lui a permis d'acquérir au soleil argentin. Bon fils, bon époux, bon camarade, il continue de vivre... Le mot « fin » apparaît sur l'écran de papier où Olivier Merlin a fait défiler les images de sa vie de centaure de chair et d'acier. Le spectateur se lève, comblé et réconcilié avec le meilleur de lui-même ; avec le désir enfoui d'être « surhumain » et de conserver son exacte mesure d'homme qui gîte au cœur de tous les « assis » que nous sommes.

J. C.

LU, VU, SU

● **Le Prix de Mai** a été décerné à Jean Douassot pour « La Gana », un épais roman (800 p.) à caractère autobiographique. (Voir dans « L'Express » n° 385 la critique de J.-L. Bory.) On sait que ce jury (Maurice Blanchot, Maurice Nadeau, Georges Bataille, Nathalie Sarraute, etc.) couronne chaque année un roman d'avant-garde. A sa dernière réunion il a décidé d'élargir son champ de recherches et a annoncé qu'à partir de l'année prochaine il s'intéressera également aux essais.

● **Le Prix Vacaresco,** présidé par M^me Simone, a choisi un essai sur le roman anglais : « Les Lorgnettes du roman anglais », par M. Lanoire.

● **Le Prix des Critiques,** enfin, sera décerné lundi prochain. Ses jurés semblent s'orienter vers le choix d'un essai. On parle de « L'Autocritique » d'Edgar Morin, de « La Somme et le Reste » de Henri Lefebvre et du « Vaudou » d'Alfred Métraux. Si, à la dernière minute, les préférences des critiques allaient quand même vers un roman, « La Prisonnière », de Bernard Pingaud, reste favori.

● **En librairie :** parmi les nombreux livres parus au cours des dernières semaines, ceux-ci retiennent l'attention :

ROMANS

Marcel Jouhandeau : « L'Eternel Procès » (*Gallimard*).

William Saroyan : « Maman, je t'adore » (*Stock*).

Dan Jacobsen : « Une danse au soleil » (*Gallimard*) : une révélation venant d'Afrique du Sud.

Hans Erich Nossack : « Spirales » (*Gallimard*). Nossack est le meilleur romancier de l'Allemagne orientale.

Heinrich Böll : « Des Hôtes déconcertants » (Spes). Des nouvelles, par un des romanciers les plus connus de l'Allemagne occidentale.

ESSAIS

Léon Trotsky : « Ecrits 1928-1940 » (*Quatrième Internationale*).

Emmanuel Ringelblum : « Chronique du Ghetto de Varsovie » (*Robert Laffont*).

Richard Wright : « Ecoute, homme blanc » (*Calmann-Lévy*).

Jean Guéhenno : « Le Chemin des Hommes » (*Grasset*).

Tocqueville-Gobineau : « Correspondance » (*Gallimard*).

Henri Lefebvre : « La Somme et le Reste » (*Nef de Paris*), l'autocritique politique d'un philosophe.

EXPOSITIONS

Jean-François Chabrun a regardé pour vous :

● *Turner à Donzère-Mondragon.*

LES trésors des collections suisses — quatre ou cinq Cézanne parmi les plus beaux, des Corot, des Bonnard, des Manet, des Modigliani, comme on n'en voit guère — vont quitter à la fin du mois les cimaises du Petit Palais pour être rendus à leurs propriétaires. Une grande exposition s'achève, mais la « Saison de Paris » commence.

Depuis quelques jours, le rythme des « vernissages » s'accélère : l'œuvre gravé de Jacques Villon, les sculptures de Lipchitz, les peintures de Claude Monet, celles de Dufy, les « Ménines » de Velasquez interprétées par Picasso, sans oublier la « rentrée » de jeunes comme Peverelli, César ou Bertini.

Abstraits ou non, il semble que de nombreux peintres reviennent, actuellement, au paysage. Trois d'entre eux, du moins, tendent à le faire croire.

Nora Auric

Imaginons que Turner ait eu sous les yeux des hauts fourneaux, des raffineries de pétrole, de gigantesques échafaudages comme ceux qui servirent à édifier le palais du rond-point de la Défense ou le barrage de Donzère-Mondragon. Il n'aurait pas, pour autant, perdu le sens de ce mystère dont la brume demeure le « medium » essentiel. Mais d'autres formes auraient hanté ses toiles. D'autres formes qui naissent aujourd'hui sous le pinceau de Nora Auric.

Son pari : « traiter » les machineries modernes comme on traite une heure de soleil voilé sur un marais. C'est un pari qu'elle a gagné (1).

Pelayo

Entre son graphisme d'une audace exceptionnellement élégante et sa façon paisible de peindre, Pelayo a trouvé son style : un Picasso qui ferait du Monet. Le promeneur solitaire et rêveur l'emporte sur l'ancien volontaire, à 16 ans, de la guerre civile quand il évoque « ses » paysages d'une Espagne dont il fut arraché alors qu'il n'était encore qu'un enfant, mais un enfant en armes.

Et c'est peut-être une victoire de la paix et de la joie sur la fureur des hommes que de pouvoir « abstractiser » comme lui dans le bonheur et l'équilibre des collines et des terres parmi les plus tragiques du monde (1).

Jacques Herold

Né en Roumanie — dans le village de Pietra, c'est-à-dire « pierre » — ce peintre qui ressemble à Gœthe aux approches de la cinquantaine a trouvé son Eckermann : Michel Butor (2). Le romancier méticuleux de « L'Emploi du temps » et de « La Modification » s'initie à la peinture à travers lui. Il s'agit là d'une rencontre heureuse et surprenante. Car rien n'est moins méticuleux qu'un tableau de Jacques Herold : aucune « description » n'intervient ici ; les formes jaillissent au gré de l'inspiration la plus authentiquement indisciplinée. Non que la réalité soit absente de ses toiles. Mais ce qu'Herold en voit et en prend, c'est son aspect rigoureusement imaginaire, merveilleux, magique (1).

Un long passage sur les bancs de l'école surréaliste lui a permis de se dégager de l'apparence. Maintenant qu'il est dégagé du surréalisme, son aventure propre commence. Une aventure qui fait de lui l'un des peintres « poétiques » les plus remarquables d'aujourd'hui.

J.-F. C.

(1) Voir dans la sélection des expositions, en page 24, les adresses des Galeries.

(2) Michel Butor : « Jacques Herold », édité par la Galerie de la Cour d'Ingres, 17, quai Voltaire.

NORA AURIC
Comme une heure de soleil voilé

FESTIVAL

Claude Samuel a entendu pour vous :

● *Bordeaux ouvre la ronde en célébrant les « Ballets russes ».*

LA ronde des festivals est ouverte ; en France, Bordeaux a donné le départ (1), précédant une multitude de manifestations qui, d'Aubenas à Divonne-les-Bains, de Foix à Epinal, donneront pendant les prochains mois un petit air de fête à la province française. Comme chaque année, les festivals-clés s'appelleront Aix-en-Provence, Besançon, Menton, Prades et Strasbourg ; ils offriront les programmes prestigieux où s'inscrivent les noms de Hans Rosbaud, David Oïstrakh, Emile Guillels, Wilhelm Kempff, Elizabeth Schwarzkopf, Wilhelm Backhaus. Le culte de l'interprète laisse parfois la place à des réalisations plus audacieuses ; ainsi, on attend avec impatience la création française du 4e Concerto pour piano de Serge Prokofiev (Besançon), du quatuor de Boulez (Besançon) et de sa Cantate nuptiale (Strasbourg).

Parmi toutes ces festivités, les organisateurs bordelais se sont retranchés derrière les valeurs sûres. Une création cependant devait rehausser l'éclat de leur festival ; nous disons bien *devait*, car « Les Amants captifs », de Pierre Capdevielle, à la suite de la défection de la cantatrice Jane Rhodes, ont été remis à 1960 et remplacés en un temps record par « L'Iphigénie en Tauride » de Gluck.

L'opéra de Gluck paraît assez rarement sur nos scènes lyriques. Moins célèbre qu' « Orphée », il mérite mieux qu'un oubli respectueux ; certes, la partition musicale pèche un peu par monotonie, malgré quelques airs émouvants. Pour « passer la rampe », il requiert évidemment la présence de voix prestigieuses et la bonne volonté des organisateurs du festival n'a pu faire un miracle en un laps de temps trop restreint. A l'exception de Jacques Doucet, vocalement acceptable dans le rôle d'Oreste, les autres interprètes, et surtout les deux autres premiers rôles, Suzanne Juyol et Libero de Luca, furent notoirement insuffisants.

Caressante

Bordeaux a reçu également l'Orchestre Lamoureux dirigé par Igor Markévitch dans un concert d'hommage aux Ballets russes, double hommage d'ailleurs, puisqu'il salue à la fois le cinquantième anniversaire des Ballets russes en France et le trentième anniversaire de la mort de Diaghilev. Les auteurs « Ballets russes » étaient évidemment inscrits au programme de la soirée : Sauguet, Debussy, Ravel, Rimsky-Korsakov et Manuel de Falla. La similitude de la matière orchestrale employée par ces musiciens, dont les personnalités sont cependant si différentes, a créé des zones d'ombre et de lumière. Une lumière éclatante : la deuxième Suite de « Daphnis et Chloé », dont le voisinage fut redoutable, surtout pour le « Schéhérazade » de Rimsky-Korsakov. Ce fut aussi le sommet de la soirée grâce à la merveilleuse interprétation ravélienne, nerveuse et caressante, d'Igor Markévitch qui, dans un programme conçu pour mettre en valeur la virtuosité instrumentale de l'orchestre, a permis à l'Orchestre Lamoureux de donner sa pleine mesure.

C. S.

(1) C'est au cours de ce festival que sera présentée la pièce de Jean Anouilh : « La Petite Molière », mise en scène par Jean-Louis Barrault.

CINÉMA

Michèle Manceaux a vu pour vous :

● *La triste liaison de Kim Novak et d'un vieil asthmatique.*

● Au milieu de la nuit

PADDY CHAYEFSKY est un petit monsieur barbu que Raoul Lévy présentait à Cannes en disant « Voici l'Orson Welles juif. » Quand on a vu « Marty », « La Nuit des maris », et maintenant « Au milieu de la nuit » (1) on cherche en vain ce que ce scénariste-dialoguiste spécialiste de vie quotidienne, de petits détails vrais, d'observations assez mesquines, peut avoir d'Orson Welles.

Comme si Chayefsky voulait être bien sûr que l'on ne perde pas une miette de ses répliques, il a choisi de travailler avec le plus discret des metteurs en scène, Delbert Mann, dont on ne sent à aucun moment la présence. La camera semble avoir été posée une fois pour toutes dans un demi-décor (on ne voit même pas l'autre moitié).

La solitude des laids, la monotonie des couples (« Marty » et « La Nuit des maris ») étaient de grands thèmes de vie quotidienne. Le sujet d' « Au milieu de la nuit » est plus discutable. Un quinquagénaire, atteint du démon de midi et d'un lumbago, lutine sa secrétaire. La secrétaire, après des aventures conjugales confuses, a évidemment un énorme besoin de protection. C'est cousu d'avance, mais mal cousu parce que Frederic March joue avec une lourdeur éléphantesque et que Kim Novak est bien trop jolie pour ne trouver appui qu'auprès de ce vieil asthmatique. Dans ce genre de films où les héros doivent être aussi effacés que possible, c'est une erreur de distribuer des vedettes.

Il reste une scène de réveillon sinistre dans un hôtel miteux et une scène de jalousie dans un parc, qui sont bien venues, c'est-à-dire pleines d'aigreur. Chayefsky sait décrire l'homme danc ce qu'il a de plus petit.

● Croquemitoufle

« Croquemitoufle » (2) c'est avant tout une charmante chanson de Gilbert Bécaud, ensuite c'est une comédie appliquée de Claude Barma, ancien réalisateur de T.V., qui prend le large pour la première fois.

Il y a de l'adresse, une musique agréable et bien en place, des acteurs sympathiques, Gilbert Bécaud, Michel Roux et la jolie frimousse qui a « gardé un teint de jeune fille », Mireille Granelli, transfuge de l'Opéra

(1) Avenue.

(2) Richelieu-Gaumont, Biarritz, Madeleine, Gaumont-Palace.

→

Spitzer
Les meilleures
Reproductions
de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - ANJ.00-32
Catalogue sur demande contre 50 francs

PORTO
BARROS
OPORTO

BROADWAY
Cin. d'essai CAUMARTIN - URSULINES
(version arabe, sous-titres franç.)
GOHA le simple...
SPLENDEUR ET MALICE DE L'ORIENT
GOHA le simple...
FILM CLAIR ET PUR

POCHE MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
Remettez vos rendez-vous...
Marcel Aymé (« L'Express »).
TCHIN - TCHIN
Loc. par tél. LIT. 92-97

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

QUARTIER LATIN
9, rue Champollion v. o.
Sept ans de réflexion
MARYLIN MONROE - TOM EWELL
de BILLY WILDER

VENDOME - Studio PUBLICIS
LES FRAISES SAUVAGES
d'Ingmar Bergman
"son chef-d'œuvre"

STUDIO 43 - 43, Fg-Montmartre
Un film anglais réalisé et interprété par
LAURENCE OLIVIER
HAMLET
Film aux 30 plus hautes récompenses internat. (V.o.)

DRÔLE DE DRAME
AGRICULTEURS
8, rue d'Athenes 9e
de Marcel CARNÉ

Cabarets Dancings

LA BOULE BLANCHE
3 SPECTACLES - DAN 78-98
MONTPARNASSE
Le cabaret le plus drôle de Paris
LA VILLA

CLUB CH. ÉLYSÉES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. les jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam., dim.

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

S. SOLIDOR-H. BRY
CABARET, 4, rue de Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs. Dîners 1.000 francs et à la carte.

Restaurants

LIDO
ELY. 11-61
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

Shocking
12, rue de Marignan - ELY. 58-64
2 spectacles : 23 heures et 0 h. 30
HENRY WILSON

et de la publicité. Il y a la Méditerranée, et une fin de conte de fées... Barma est habile, ingénieux, sérieux, un peu trop. Loufoque, mousseux, original, pas tout à fait assez.

M. M.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

Jeanne d'Arc, premier colonel de l'action psychologique, les « Mal-aimés » et le mime Marceau

SI George Bernard Shaw a réussi à acclimater Jeanne d'Arc sur la scène anglaise, on se demande parfois s'il ne faudrait pas une nouvelle sainte Jeanne pour acclimater tout à fait Bernard Shaw en France. Son œuvre de journaliste, d'essayiste, de polémiste, qui est immense, bien que traduite en partie depuis longtemps, reste totalement inconnue.

Son théâtre, incompris avant la guerre de 1914, accueilli avec méfiance au temps des Pitoëff, est admis et nous avons vu en quelques années « Candida », « César et Cléopâtre », « La Profession de Mme Warren », « Pygmalion », « La Maison des cœurs brisés », etc., mais le plus souvent comme des prétextes pour des acteurs et non comme des textes. C'est en vain, par exemple, que l'on cherche une note sérieuse sur Shaw dans les deux volumes de l' « Encyclopédie du Théâtre Contemporain » de M. Quéant. Et on verra probablement Paris se précipiter aux représentations de « My Fair Lady », la comédie musicale à laquelle les publics anglo-saxons font un triomphe, sans se douter que c'est une pièce de Shaw transposée.

L'idée de fonder une ligue pour la défense et l'illustration de G.B.S., il l'eût accueillie avec sarcasme ou avec fureur. Mais l'important, c'est qu'une telle ligue ferait sans doute du bon travail parce que la lecture et la représentation de Shaw sont encore pour nous d'une bonne hygiène mentale. C'est le contre-poison de toute littérature de la grandeur, mais sans ce contre-poison la littérature de la grandeur risque toujours de devenir la littérature de la grandiloquence.

Les mots cruels de Bernard Shaw emplissent les rubriques de potins et d'échos : pour beaucoup, c'est une machine à faire de l'esprit. Si on l'écoute un peu mieux, un peu plus longuement, on s'aperçoit que c'est surtout une machine à rendre intelligent. Avec des ratés, certes. Il a cultivé le paradoxe avec un humour britannique et l'utopie avec une complaisance irlandaise.

Mais les scènes, les personnages, les répliques qu'il inventait gardent presque toujours une valeur de provocation. C'est dans la mesure où le spectateur approuve ou proteste, mais en tout cas réfléchit que les paroles prononcées sur la scène prennent tout leur poids.

Avant l'auréole

Prenons cette « Sainte Jeanne », qui fut le grand rôle de Ludmilla Pitoëff et que le Dublin Gate Theatre vient de nous montrer (1). Il suffit d'un peu de bonne foi pour convenir que Jeanne d'Arc y est traitée

(1) Théâtre des Nations (Sarah-Bernhardt).

... UN LECTEUR...
Il vous laisse à deviner...

avec plus d'intelligence que dans la biographie d'Anatole France, avec plus de tact que dans la pièce d'Anouilh. Ce ne sont pas de si mauvaises références.

La chance de Bernard Shaw c'est d'avoir trouvé en Jeanne d'Arc un personnage de sa famille : une réaliste. Il prend Jeanne d'Arc avant que l'auréole ait poussé : c'est une jeune paysanne au robuste bon sens habillée en soldat. Et il étudie les conditions de son efficacité, puisque, on ne peut le nier, elle a exercé une action efficace. Il découvre que Jeanne d'Arc, bien avant nos colonels, a été un maître de l'action psychologique. Elle a refait une armée en refaisant son moral.

Dès lors la pièce se construit presque d'elle-même : il suffit de montrer cette réalité de Jeanne d'Arc évoluant entre les différentes forces et les différentes faiblesses de la situation politique, militaire et religieuse de son époque : l'armée anglaise, la monarchie française, l'église. Les personnages ne sont pas des symboles parce qu'ils sont puissamment soutenus par les réalités contingentes de leur temps. Et le débat s'engage, phase par phase, de Vaucouleurs à Chinon, à Orléans, à Reims, à Rouen.

Là, Jeanne d'Arc, Shaw le sait bien, cesse d'être une réaliste : elle croit fermement que le roi de France va envoyer un commando pour la délivrer alors que, logiquement, Charles VII la laisse tomber comme un instrument devenu superflu. Pour nous, Jeanne d'Arc passe à ce moment du réalisme militaire aux réalités de la sainteté : elle reste un mystère ou elle demande un principe d'explication d'un autre plan. Ce n'est plus l'affaire de Shaw ; il se retire, mais il indique les choses en toute bonne foi dans cet épilogue où il y a quelque chose de pré-brechtien et où l'on voit à la faveur d'un songe

L'ESPRIT DE G.-B. SHAW

Quand, dans ce monde, un homme a quelque chose à dire, la difficulté n'est pas de lui faire dire mais de l'empêcher de le dire trop souvent.

⁂

Le métier de soldat (...) est l'art du lâche ; c'est l'art d'attaquer sans merci quand on est fort et de se tenir loin du danger quand on est faible. Voilà tout le secret de la victoire.

⁂

Ne donnez à vos enfants aucune instruction morale ou religieuse, à moins que vous ne soyez tout à fait sûr qu'ils ne la prendront pas trop au sérieux. Il vaut mieux être la mère de Louis XV ou de la Du Barry que d'être celle de Robespierre ou de Marie Tudor.

⁂

Si vous offensez votre prochain, il vaut mieux ne pas le faire à demi.

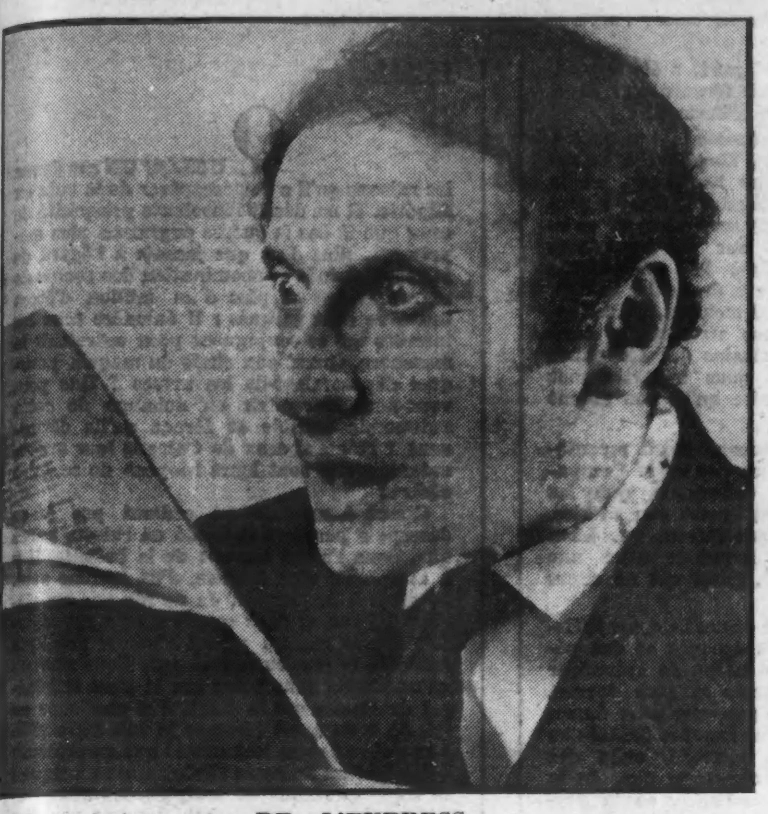
⁂

Aussi longtemps que nous aurons des prisons, peu importe par qui les cellules sont occupées.

⁂

L'homme le plus inquiet d'une prison est le directeur.

STUDIO DE L'ÉTOILE
14, rue Troyon
LES CONTES DE LA LUNE VAGUE APRES LA PLUIE
Succès triomphal
DERNIERE SEMAINE



... DE « L'EXPRESS »...

... MIMÉ PAR...

... *à quelle page du journal correspond...*

de Charles VII un gentleman de 1920 venir annoncer à Jeanne sa récente canonisation.

Cette manière de Shaw, cette façon de traiter avec bonne santé de la sainteté, la représentation du Dublin Gate Theatre la rendait à merveille. Mlle Siobhan McKenna souligne bien l'aspect paysan du rôle, le robuste optimisme sans lequel l'action psychologique sur l'armée serait impensable ; elle est parfois un peu monotone quand il faut faire plus large la part du Ciel. M. Michel Macliammoir a chargé un peu lourdement le personnage de Charles VII en en faisant une sorte de « reine » maniérée et croupionnante. Shaw voulait faire rire, mais pas à tout prix, ni à trop bon marché.

« Les Mal-Aimés »

« Je me souviens durant mon enfance et mon adolescence provinciales comme nous parlions de « tragique quotidien ». C'est le théâtre de Tchekhov. Et que suis-je moi-même, sinon un personnage de Tchekhov qui a quitté à temps Taganrog pour vivre à Moscou ? » Cette déclaration du « Bloc-Notes » (2 mai 1955) me revenait à l'esprit en écoutant la reprise des « Mal-Aimés » (2).

Cette grande maison de campagne où une famille réduite au père et à ses deux grandes filles achève de se défaire, ces êtres qui presque sans élever la voix, sans quitter en tout cas « le langage parlé et naturel » que Mauriac a voulu, se torturent entre eux presque sans le vouloir, sans pouvoir faire autrement, sans pouvoir échapper à leur vocation de bourreaux ou de victimes, oui, cela pourrait se trouver dans le monde de Tchekhov et les vignes et les pins du Bordelais cernent la tragédie domestique comme les arbres de « La Cerisaie ».

Et pourtant ce n'est pas tout à fait cela. Ce tragique quotidien dont il est le maître dans ses romans, le François Mauriac qui écrit « Les Mal-Aimés » semble s'en méfier : il veut le concentrer pour le théâtre le temps d'un orage qui remplit deux actes et dont les derniers et redoutables grondements retentissent au troisième. Sur ce qui pouvait être Tchekhov s'étend l'ombre de Racine; et dans les propos de ces personnages qui analysent minutieusement leurs souffrances perce le goût cartésien de la clarté ou, plus probablement, l'impitoyable habitude chrétienne du plus lucide, du plus rigoureux des examens de conscience.

Mais cette voie moyenne entre Racine et Tchekhov que M. François Mauriac cherche hardiment, c'est la nouveauté même de son sujet qui l'exige. « Les Mal-Aimés », ce n'est pas l'histoire d'une sœur qui vole le fiancé de sa sœur, ce n'est pas le drame d'une passion paternelle exclusive et possessive, je crois que c'est, comme le titre l'indique, la tragédie de cette forme misérable et dégradée de l'amour, de cette passion sans orage, mais qui peut ligoter, étouffer une vie — la pitié. Pas plus que nous ne pouvons à volonté être aimés par ceux que nous aimons, nous ne pouvons aimer ceux qui nous aiment. Et ils le savent, et ils savent que nous donnerions beaucoup pour leur épargner une souffrance que nous connaissons trop bien, et ils exercent bientôt sur nous un long, un tenace, un honteux chantage.

L'histoire d'Elisabeth de Virelade dans cette pièce, ce sont les derniers sursauts d'une jeune femme qui lutte pour ne pas laisser toute sa vie se perdre dans les marécages de la pitié, et qui est finalement vaincue. Et c'est le tableau de cette agonie morale qui donne à la tragédie son unité et son puissant pathétique.

M. Aimé Clariond, dans le rôle très important, très puissant de M. de Virelade, ne se pousse pas au premier rang, il garde cette position seconde que l'auteur a voulue et il nous émeut d'autant plus. M. Jemma ne tire rien d'un rôle qui n'est pas très bon. Mais Mmes Yvonne Gaudeau et Renée Faure montrent un art consommé, une véritable maîtrise dans la manière de transposer le ton de la tragédie dans ce cadre bourgeois. Non seulement on écoute cette reprise avec intérêt, mais on a l'impression que c'est une pièce qui a encore des choses à nous dire et qu'on reprendra souvent.

Le mime Marceau

Le nouveau programme de la Compagnie de mime Marcel Marceau (3) constitue un de ses meilleurs spectacles. On admire au cours des saynettes de la première partie comment cet art nous suggère la présence d'objets invisibles, puis nous émeut ou nous fait rire comme si l'homme trouvait une nouvelle forme de liberté en faisant à vide les gestes et les grimaces de ses esclavages quotidiens. Le don d'observation, la précision, l'humour, la poésie, on goûte d'autant plus ces qualités des petites pantomimes qu'elles sont moins chargées de littérature ou d'intentions.

Le grand mimodrame en vingt et un tableaux, « Paris qui rit, Paris qui pleure », qui occupe la seconde partie de la soirée, est peut-être moins riche en trouvailles et en rebondissements. Mais il est servi par une musique de Kosma, par de beaux décors pleins d'esprit de Jacques Noël, et il nous permet de goûter une fois de plus cette poésie de Paris un peu artificielle, mais facile et savoureuse, qui est celle des vieux René Clair ou, plus près de nous, des chansons que chante une Colette Renard.

R. K.

(2) Comédie-Française (Luxembourg).

(3) Ambigu.

(P.C.)

... MARCEL MARCEAU

... *chacune de ses expressions*

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

20 MAI.

BERNARD FRANK voudrait supprimer l'Académie française. Aimerait-il aussi abattre le Palais Mazarin qui l'abrite ? Eh bien ! le chef-d'œuvre de pierre irremplaçable est le signe d'une grandeur invisible qu'il ne faudrait pourtant plus méconnaître. Que notre génération n'ait pas su ou pu faire de l'Académie ce que le général de Gaulle en attendait en 1945, que la Compagnie où j'ai eu l'honneur de siéger, en 1933, avec Valéry et Bergson, ne soit pas parvenue durant ces dix dernières années à attirer et à accueillir les meilleurs écrivains de la génération qui a aujourd'hui soixante ans, vous êtes en droit de nous en tenir rigueur ; mais pourquoi en accabler l'institution elle-même ?

Je ne vous reproche nullement votre impertinence à l'égard des académiciens. Il nous arrive trop souvent de la mériter. Mais l'Académie, vous avez beau dire, demeure une « possibilité française » dont je ne désespérerai jamais. Si je semble parfois irrespectueux à son égard, c'est que personne n'a plus que moi attendu d'elle : ce haut lieu de l'esprit français, du génie français, qu'elle pourrait être, qu'elle a été à certains moments, pourquoi ne le créerions-nous pas finalement, à la faveur de cette République Consulaire dont André Malraux est une des têtes ?

Mais nous ne pouvons pas y parvenir seuls. Il faudrait que messieurs les auteurs commencent. Le mal de l'Académie, c'est la politique. Elle a souffert, plus qu'aucune autre institution, de nos discordes. Elle n'a pas conjuré tous les spectres. L'ombre s'étend sur elle du Maréchal qui disait à Henry Bordeaux (il le rapporte dans son beau livre de souvenirs : « Quarante ans chez les quarante ») : « Je ne sais pas si Foch fut un saint, comme on l'assure, mais moi je sais que je suis un martyr. » Le dernier épisode (l'affaire Morand) a été le pire, il me semble, et pourrait fournir, aux deux partis, un sujet d'utiles réflexions.

Nous souffrons d'un double tarissement : à la gauche des lettres, l'hostilité à l'Académie est devenue plus hargneuse, et le conformisme anti-académique plus rigoureux (les deux courants surréaliste et existentialiste manifestent sur ce point une hostilité dont, autrefois, les symbolistes étaient fort éloignés). A la droite des lettres, les séquelles de Vichy demeurent, entretiennent encore des poisons virulents et barrent l'entrée à des écrivains qui (je pense surtout à Chardonne) nous appartiennent par la tradition littéraire qu'ils continuent et qu'ils illustrent.

Ce qui restreint beaucoup notre recrutement tient en outre à ce que notre Compagnie est... une bonne compagnie, que les poètes maudits ne font point son affaire, que pour y siéger il faut être ce que Léon Daudet appelait « un monsieur avec une canne et un chapeau », gibier qui ne court plus les rues.

L'Académie française connaît comme l'Histoire, selon Péguy, des époques et des périodes, c'est-à-dire des temps de splendeur et d'autres plus médiocres et plus ternes. Mais elle n'a besoin de personne pour durer. L'élection d'Henri Troyat annonce l'entrée en lice d'une génération nouvelle, celle des hommes de moins de cinquante ans. Je la salue avec amitié et confiance, en la personne de l'un des plus doués et du plus fécond de nos jeunes romanciers.

COMEDIE-FRANÇAISE. 21 MAI.

JE siège trop souvent, dans cette même salle, du côté du public pour ne point peser à leur juste poids les louanges dont on me comble, ce soir où je me trouve du côté auteur. Pourtant, je n'ai pas souffert comme je le craignais. Mes interprètes servaient la pièce au mieux (et pas seulement les plus illustres, mais aussi vous, Jean-Louis Jemma). Elle passait évidemment la rampe. Ce qui ne signifie pas qu'un autre soir, devant un autre public... Ce n'est jamais tout à fait la même pièce qui est jouée. Je me souviens de mornes représentations où les répliques retombaient, où les gens toussaient. Personne aujourd'hui n'était enrhumé.

QUESTION que je me pose avant de m'endormir. Une œuvre écrite il y a vingt ans et qui touche aux passions — non pas bassement, certes — mais enfin d'un style brûlant, l'auteur chrétien ne devrait-il point s'en interdire la reprise ? Si nous devions en croire les jansénistes, mais même ceux qui savent que tout est grave qui risque d'inciter au péché, que tout engage l'éternité, nous serions assurés de ne pas nous tromper en prenant le parti le plus rigoureux, comme Claudel a fait longtemps pour « Partage de Midi ». Et puis, il a succombé à la tentation et l'a confié à J.-L. Barrault. Il est vrai. Mais je me réponds à moi-même que c'est mon œuvre prise dans son ensemble qui sera jugée, qui me jugera. A quoi bon escamoter une des pièces du procès et qui a déjà couru le monde ?

Je me souviens de ce que disait Maritain un jour : que ce qu'il entre de folie dans la foi, nous devons, nous autres auteurs chrétiens, en pénétrer notre confiance : être confiants jusqu'à la folie.

23 MAI.

QUELQU'UN me donne les raisons qu'il a de désespérer de la paix en Algérie. Il me décrit l'insolente prospérité de ceux que là-bas la guerre engraisse, plus méprisants, plus durs que jamais à l'égard de la race dominée ; l'abomination des camps de regroupement où plus d'un million d'êtres humains sont parqués ; il énumère tous les intérêts qui se conjuguent pour entretenir le massacre. Quant aux chefs du maquis, pourquoi déposeraient-ils les armes ? Que pouvons-nous leur offrir en échange de cette autonomie terrible et féroce qu'ils détiennent ? Même si ceux du Caire le leur ordonnaient, quels sont leurs moyens de se faire obéir ?

Quant à moi, je ne céderai pas à ce désespoir pourtant si fondé en raison, parce que, dans l'autre plateau de la balance, il y a la volonté d'un homme, d'un homme seul. Je crois à ce pouvoir. Je ne nie pas les risques d'échec et dans ce cas il ne nous resterait aucun recours : tout l'avenir politique français se joue en ce moment. Nous n'avons qu'une carte dans notre jeu et c'est le général de Gaulle qui la tient. J'ai confiance en lui. Je crois aussi (comme je vais faire pitié à certains de mes lecteurs !) que sa présence à cet instant de notre Histoire est un signe : le signe que nous ne sommes pas abandonnés, malgré tant de fautes, pour ne pas dire tant de crimes, le signe qu'il existe à ce mal un contrepoids ; beaucoup plus, infiniment plus que les dix justes qui auraient suffi à Dieu pour sauver Sodome.

JE relis la sublime prière de Jeannette, à la première page du « Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc » de Péguy : « Qu'est-ce qu'on a fait, mon Dieu, de votre créature, qu'est-ce qu'on a fait de votre création ? (...) les mauvais succombent à la tentation du mal, de faire le mal aux autres, mais les bons, ceux qui étaient bons, succombent à une tentation infiniment pire, à la tentation de croire qu'ils sont abandonnés de vous (...). Nous sommes vos fidèles, envoyez-nous vos saints ; nous sommes vos brebis, envoyez-nous vos bergers. »

NOUS devons croire, puisque nous en avons le témoignage vivant, que nous serons secourus, que nous sommes secourus en ce moment même et que ce grand travail est en cours, qu'un homme l'accomplit sous nos yeux. Comment ne le voyez-vous pas ? Pourquoi ne nous pressons-nous pas autour de lui, nous qui, par vocation et parce que nous sommes des chrétiens, ou simplement des héritiers de la tradition libérale française, nous faisons une idée de ce qui s'est accumulé d'injustice (au sens absolu du terme) sur cette terre d'Algérie, au nom de la France ?

Tout peut encore être réparé. Tout peut être rétabli : contre l'énorme pression des intérêts ligués là-bas, un homme joue, au nom de la France, et gagnera ou perdra — et nous avec lui, nous gagnerons ou perdrons... Nous gagnerons : « Les peuples que Dieu veut avoir, il les a. » Relisez « Clio » de Péguy. Et vous croirez avec lui en cette grâce « retorse » qui nous pénètre « comme une eau qui suinte sournoisement par en-dessous d'une digue de Loire... »

F. M.

(Copyright « L'Express » : Mondial Press.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

MEGÈVE
HOTEL DU MONT D'ARBOIS

Premier Hôtel de Montagne de France

Tous les plaisirs de l'ÉTÉ à la Montagne

La cuisine réputée de son Chef

M. PARODI, Directeur - Téléphone 503-507 - Adresse télégraphique Mondarbois

A l'occasion du 70e anniversaire de la Tour Eiffel, André Pignarre rappelle aux lecteurs de *L'Express* que ses restaurants « En plein ciel » sont ouverts au premier et au second étage de la Tour ainsi que les dîners en musique avec l'orchestre de Jan Dranow.

« Monsieur Tour Eiffel » comme certains s'amusent à l'appeler vous invite d'autre part à visiter ses étonnantes caves du XIVe siècle où les plus vénérables bouteilles voisinent avec les chefs-d'œuvre des grands peintres contemporains et dans lesquelles auront lieu du 12 au 15 juin les « Journées des Vins de France ».

Enfin André Pignarre vous informe que ses magnifiques « Vedettes-Paris-Tour-Eiffel » sillonnent la Seine, partant toutes les 30 minutes du Pont d'Iéna, quai La Bourdonnais (face à la Tour Eiffel) et permettent de faire une promenade d'une heure agréable et commentée par de charmantes hôtesses.

Communiqué.